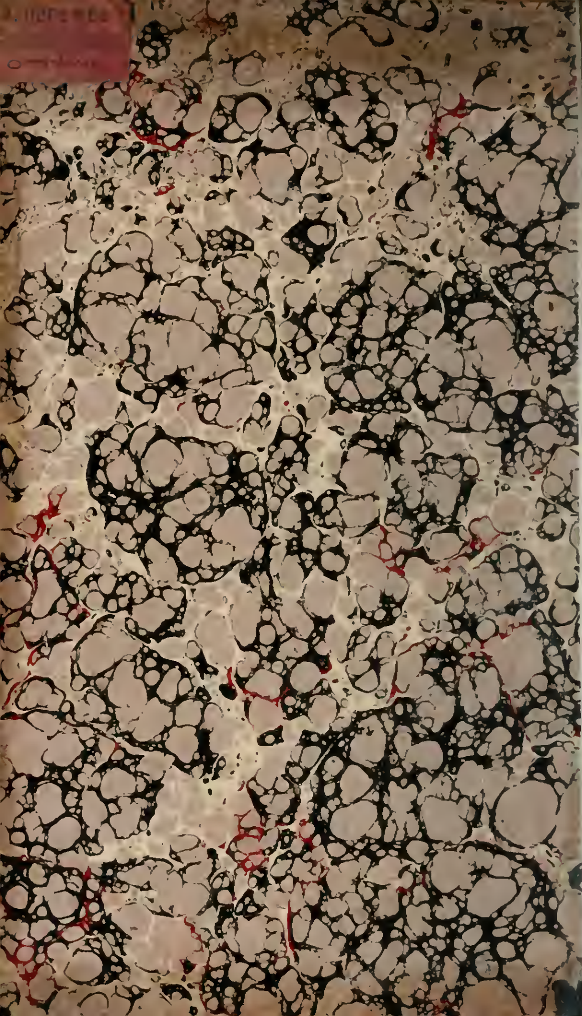




ALMANACH

DES

MUSES,

M.D.CCC.XIV.



A PARIS,

Chez F. LOUIS, Libraire, Rue de Savoie N°. 6.



ALMANACH DES MUSES,

OU

CHOIX DE POÉSIES FUGITIVES.

ODE

SUR LA MORT DE DELILLE.

A M. Tissot.

Virgilium vidi tantum.
Ovid.

Quoi! le printemps renaît! Zéphire agite encore
Les ombrages touffus!
Les champs sont émaillés des doux parfums de Flore!
Et Delille n'est plus!

Ah ! dépouille aujourd'hui tes vêtemens de fête,
Nature, prends le deuil :
Peux-tu sourire encor, le jour où ton poëte
Descend dans le cercueil ?

Que la mort du grand homme attriste ta carrière,
O sublime Apollon !
Unis dans leur douleur le Dieu de la lumière
Et le Dieu d'Hélicon.

Apprends à l'univers, par des marques touchantes,
Que tu plains son destin ;
Et ne verse sur nous que tes clartés mourantes,
Que tes pleurs du matin.

Couronne, que nos cœurs destinaient à sa fête,
Partage nos regrets :
Au chantre dont les fleurs devaient parer la tête,
Il ne faut qu'un cyprès.*

Et vous, dont il reçut, avant sa dernière heure,
Des adieux si touchans,
Montrez à mes regards l'éternelle demeure
Du poëte des champs.

Est-il dans un jardin ? Son ombre consolée
A-t-elle quelques fleurs ?
Pourra-t-il respirer, du fond du mausolée,
Ce tribut de vos pleurs ?

* Delille est mort le jour de Saint-Jacques, sa fête.

Que dis-je? tout son corps d'une plume naissante
Se couvrant à mes yeux,
Il vient de revêtir la forme éblouissante
D'un cygne harmonieux.*

Mais l'aigle des Latins, dont il suivit l'exemple,
Dans l'air s'est arrêté:
Il l'attend, et bientôt tous deux partent ensemble
Pour l'immortalité.

O vous, vous dont l'éloge encourage ma lyre
Et mes premiers transports,
Vous qui leur succédez! les voyez-vous sourire
A vos nobles efforts?

Dans les flots de clarté dont l'éclat environne
Ces poëtes fameux,
Ils vous montrent de loin l'immortelle couronne
Qui vous attend comme eux.

M. LA LANNE.

* ..... *Album mutor in alitem,*
Supernè: nascunturque lœves
Per digitos humerosque plumæ.

HOR. Liv. 2, Ode 17.

LE CURÉ ET SON SEIGNEUR.

Certain seigneur de paroisse gothique,
Assis un jour devant sa table antique,
Déjeûnait seul : son curé vient. « Pasteur,
Salut. Eh bien ! la santé ?... — Monseigneur,
Toujours mauvaise, et, comme à l'ordinaire,
Dans l'estomac toujours quelque embarras.
— S'il est ainsi, prenez ; c'est du Madère.
— Vous me l'offrez, je ne refuse pas.
— Asseyez-vous. De votre presbytère
Les murs, dit-on, sont près de crouler bas ;
Qu'on les répare en ciment, non en terre.
— Vous me l'offrez, je ne refuse pas.
— Çà, dites-moi, mariages, baptêmes,
Enterremens, cela rend-il ? — Hélas !...
— Soyez tranquille. En vos besoins extrêmes
Je suis à vous, pasteur, dans tous les cas.
— Vous me l'offrez, je ne refuse pas.
— Ecoutez donc ; de votre chambrière
Je sais que l'âge a ralenti le pas.
— Il est trop vrai ; je n'en puis plus rien faire.
— Point de souci. Fille de ma fermière,
Leste, et comptant bien moins d'ans que d'appas,
Babet, je crois.... — Oui, serait mon affaire.
Vous me l'offrez, je ne refuse pas.

M. Vigée.

LES BLÉS ET LES FLEURS.

FABLE.

Plus galant que sensé, Colin voulut jadis
Réunir dans son champ l'agréable à l'utile,
Et cultiver les fleurs au milieu des épis.
Rien n'était, à son gré, plus sage et plus facile.
Parmi les blés, dans la saison,
Il va donc semant à foison
Bluets, coquelicots, et mainte fleur pareille
Qu'on voit égayer nos guérets,
Quand Flore, en passant chez Cérès,
A laissé pencher sa corbeille.
Dans peu, se disait-il, que mon champ sera beau!
Avant l'ample récolte au moissonneur promise,
Que de bouquets pour Suzette, pour Lise,
Pour les fillettes du hameau!
Partant, que de baisers! oui, cadeau pour cadeau,
Ou rien pour rien, c'est ma devise.
Le doux printemps paraît enfin :
Le bluet naît avec la rose.
En mai, le bonheur de Colin
Faisait envie à maint voisin;
En oût ce fut toute autre chose :
Tandis qu'il n'était pas d'endroits
Où la moisson ne fût certaine;
Que les trésors de Beauce au loin doraient la plaine,

Et que le laboureur n'avait plus d'autre peine
Que celle de trouver ses greniers trop étroits;
Trop tard désabusé de ses projets futiles,
D'un œil obscurci par les pleurs,
Colin, dans ses sillons stérilement fertiles,
Cherche en vain les épis étouffés sous les fleurs.

Vous qui dans ses travaux guidez la faible enfance,
Ceci vous regarde, je crois :
Chez vous, on apprend à la fois
Le latin, la musique, et l'algèbre, et la danse.
C'est trop. Heureusement, savons-nous, mes amis,
Que le Rollin du jour n'est pas de cet avis.
Enseigner moins, mais mieux, oui, tel est son système:
Colin, vous dit-il sagement,
Ne cultivons que le froment ;
Le bluet viendra de lui-même.

M. Arnault.

A MM. DE L'INSTITUT,

Chargés de l'édition nouvelle du *Dictionnaire de la Langue française.*

Ce n'est le tout qu'un gros salaire
Que bien touchez pour gros ouvrage à faire.
Moi, calculateur conséquent,
Messieurs, je vous demande quand
Nous le verrons votre Dictionnaire ?

M. Brebis.

MOT DE LANTARA.

Le peintre Lantara, de bachique mémoire,
Qui, doué d'un talent vraiment original,
Vécut au cabaret, mourut à l'hôpital,
Et de sa pauvreté, dit-on, se faisait gloire,
Pour un riche amateur avait fait un tableau :
C'était un riant paysage,
Une fontaine, une église, un château,
Des prés, des bois, mais pas un personnage.
Certain dimanche il porte son ouvrage
Chez l'amateur, qui, non content
De le payer en bon argent comptant,
Comble notre homme de louanges.
Un artiste toujours est sensible aux présens,
Et plus encore aux complimens :
Aussi le nôtre était aux anges.
« Bravo! disait l'acheteur généreux ;
Le dessin est correct, la couleur agréable ;
La perspective est admirable ;
Des ombres et du jour le contraste est heureux.
A ce tableau pourtant il manque quelque chose.
C'est un oubli, je le suppose;
Et, tel qu'il est, je le trouve charmant;
Mais je l'aimerais davantage
S'il était animé par quelque être vivant :
Ce clocher indique un village,
Et je voudrais en voir au moins quelque habitant.

— Vous en verrez, croyez à ma promesse,
Lui répond Lantara ; mais malheureusement
C'est impossible en ce moment :
C'est aujourd'hui dimanche ; ils sont tous à la messe. »

M. Joseph.

LE VOEU DU PERRUQUIER GRAMMAIRIEN.

Du fameux perruquier André,
Sandis ! jé déscends par ma mère,
Et lé zèlé dé la grammaire
Dès lé maillot m'a dévoré.
Eh donc, jusqu'à Paris, jé suis vénu de Tarbe
Pour supplier messieurs dé l'Institut
D'obliger les Français, par un pétit statut,
A dire désormais : « *Défaités*-moi la barbe. »

M. de Piis.

ÉPIGRAMME DIALOGUÉE.

Oui, je le soutiendrai, Paul est un vrai sceptique ;
Il doute également de la métaphysique,
Et de l'astronomie, et de la politique,
Et....— D'accord ; mais, heureusement,
Paul n'a jamais douté de son talent.

M. H.

LES MULES DE ROSE.

ROMANCE FANTASMAGORIQUE.

Lisbel à Rose avait su plaire,
Et Rose plaisait à Lisbel;
L'Hymen, de leur feu mutuel
Allait être le doux salaire:
Autour d'elle, furtif ou non,
Le regard de Lisbel circule,
Et va se perdre dans la mule
Où Rose cache un pied mignon.

Mais Lisbel doit faire un voyage
Avant d'épouser ses amours.
Un voyage de quelques jours
Lui paraît un triste présage.
Brave de cœur, d'esprit poltron,
Lisbel tremble, simple et crédule,
De ne plus revoir cette mule
Qui recèle un pied si mignon.

Rose d'abord rit de la crainte
Qui de Lisbel trouble le cœur;
Mais elle eut pitié de la peur
Qu'elle voit dans ses yeux empreinte,
Et lui dit: « Je veux, par un don,
Guérir ta crainte ridicule.

Emporte cette double mule
Comme un gage de pied mignon.»

Lisbel part, et dans chaque gite,
Avant de se coucher le soir,
Il veut baiser, toucher, revoir,
Ce don qu'il resserre bien vite.
Moi, je trouve qu'il a raison,
Je le déclare sans scrupule,
On peut baiser petite mule
Quand on est sûr de pied mignon.

Un soir, qu'une sombre pensée
Jusqu'en son lit le poursuivait,
Il aperçoit sur le parquet
La double mule délaissée.
D'un oubli digne de pardon,
Lisbel, qui se fait un scrupule,
Se lève, pour saisir la mule
Qui lui rappelait pied mignon.

O prodige qu'on ne peut taire,
Et qu'on ne saurait concevoir!
Ces pantoufles, il croit les voir
Courir vers son lit solitaire:
Il croit même entendre ce son,
Ce doux son qu'Amour, sans scrupule,
Vers minuit, fait rendre à la mule
Qui s'échappe de pied mignon.

Ce prodige affreux l'épouvante;
Vers Rose il presse son retour;
Une fièvre au sombre séjour
Venait de plonger son amante.
Il en a perdu la raison,
Au moins c'est un bruit qui circule,
Et baise encor la double mule
Que n'habite plus pied mignon.

Amans, n'allez point en voyage;
Restez auprès de vos amours:
On peut les perdre pour toujours,
Sans trépas et sans noir présage;
Redoutez un triste abandon.
Rien n'est, je le dis sans scrupule,
Plus léger que petite mule,
Plus alerte que pied mignon.

M. P. N. André MURVILLE.

A UN AVARE.

TON quartaut de Surêne, acquis à peu de frais,
Dans ton cellier s'échauffe, et cela te chagrine;
Je n'y sais qu'un remède: il faut le mettre au frais...
Fais-le monter dans ta cuisine.

M. DE SAINT-AMAND.

IMITATION

Du Sonnet italien de Zappi : *Cento vezzozi e pargoletti Amori, etc.*

D'Amours légers une troupe enfantine
A mille jeux s'ébattait certain jour :
« Prenons l'essor, dit le plus jeune Amour ;
Allons couvrir le front de Séraphine. »
Et vers l'objet de mes vives ardeurs
Ils volent tous, comme un essaim d'abeilles
Qui va couvrir la plus belle des fleurs
L'un se suspend à ses lèvres vermeilles ;
L'autre, en jouant, se perd dans ses cheveux :
De toutes parts ils se placent en troupe.
Il fallait voir mon trésor précieux
Couvert d'Amours, dont il semblait un groupe.
Deux dans ses yeux agitaient leurs flambeaux ;
Et, l'arc en main, à ses sourcils jumeaux
Un autre couple avait fixé son siége ;
Mais, perdant pied, certain petit Amour
Quitta la joue, et sur un sein de neige
Alla tomber. Alors, d'un ton de roi,
Il dit à tous : « Lequel est mieux que moi ? »

M. P. A. Vieillard.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE MA SOEUR.

Toi, mon refuge en mes malheurs,
Si ta fidèle voix a pour moi tant de charmes,
Lyre! partage mes douleurs,
Et, plaintive, ouvre encor la source de mes larmes.
Ma sœur, hélas! ma sœur n'est plus!
Modèle des chastes vertus,
Ma sœur, ange d'amour et de pure innocence,
Dont les soins si touchans, aux portes du tombeau,
De mes jours presque éteints rallumaient le flambeau,
Et versaient dans mon cœur la crédule espérance;
Ma sœur, hélas! ma sœur n'est plus!
La Parque a moissonné cette rose brillante.
Au moins la fleur chère à Vénus
Sourit plus d'un matin sur sa tige odorante;
Le ruisseau dans la plaine achève en paix son cours;
Philomèle nourrit le fruit de ses amours;
Toi, tu n'as point nourri ta fille infortunée;
Ta fille, dernier fruit d'un trop court hyménée,
N'aura jamais connu ton sourire si doux,
Appelé tes baisers de sa bouche innocente,
Et folâtré sur tes genoux.
Si j'avais pu, du moins, à ton heure suprême,
Serrer, couvrir de pleurs ta défaillante main;
Si ton regard mourant m'eût dit encor: « Je t'aime;»

Si j'eusse recueilli ton âme dans mon sein;
Mais sur le rivage barbare
Où m'enchaîne un fatal destin,
Où cette renommée avare
Nourrit de tant de pleurs un laurier incertain,
Ton trépas imprévu, comme un trait du tonnerre,
Frappa mon cœur. Soudain je tombai sur la terre;
Je n'osais ni rester, ni fuir:
Seul, j'ai rempli de pleurs ma vaste solitude;
Seul, j'ai poussé sans cesse un déchirant soupir,
Et, dans mon mortel déplaisir,
Rompu de mes travaux l'inflexible habitude.
Le monde, les déserts, le repos et l'étude,
Je n'ai pu rien souffrir;
Je ne savais, hélas! que pleurer et gémir.
Je demandais au ciel le bienfait de mourir.
Mais, mon père, ton fils se doit à ta vieillesse;
Tu m'appelles: soudain mon amour filial
Vole s'unir à ta tristesse,
Et pleurer avec toi près du foyer natal.
Triste retour! affreux voyage!
Oh! comme la douleur flétrit tous les objets!
Nancy! qu'est devenu ton charmant paysage?
Tes bois au front riant sont changés en cyprès;
Ce fleuve paternel, ces pompeux édifices,
Le pampre des côteaux, le parfum des bosquets,
Où l'Amour m'enivra de ses chères prémices,
Où le Pinde sourit à mon premier concert,
Tout a laissé mon cœur désert;
Tout s'offrait à mes yeux sous de cruels auspices.

Malheureux ! sur ce triste bord
Tout s'est voilé pour moi du crêpe de la mort.
J'entre, silencieux, sous le toit de mon père.
O spectacle plus déchirant !
Le front pâle, accourt un enfant ;
Il m'embrasse et me dit : « Ah ! je n'ai plus de mère ! »
Sa sœur, presqu'au berceau, se traînant sur ses pas,
Jette à mon cou ses faibles bras,
Sur moi verse une larme amère.
Me regarde et bégaie : « Ah ! je n'ai plus de mère !
— Elle vit, chers enfans ; son âme est près de nous :
La mort donne aux vertus une vie immortelle,
De la Vierge sacrée embrassant les genoux,
Votre mère l'implore, et son amour fidèle,
Du haut des cieux veille sur vous. »

M. C. L. Mollevaut.

JUSTIFICATION.

Puisqu'on accuse d'inconstance
L'objet de mon premier amour,
Mes amis, je dois en ce jour
Détruire un soupçon qui l'offense.
Vainement la malignité
A voulu noircir mon Adèle ;
Moi, je soutiens qu'elle est fidèle....
Fidèle à l'infidélité.

M. Auguste Mouffle (de Chartres).

A UN VIEUX HABITANT DE LA PROVINCE

Qui vient se fixer dans la Capitale.

Vos vœux secrets enfin sont donc remplis !
Bientôt nous vous verrons citoyen de Paris !
Dans cette ville enchanteresse,
Que de beautés de toute espèce
Vont occuper vos regards curieux !
Que de plaisirs nouveaux, que d'objets merveilleux
Prolongeront sans fin votre extatique ivresse !
Mais, par malheur, en ce charmant pays,
Bons et méchans portent même vernis
De probité, de politesse ;
Maintes fois vous y serez pris....
Là, peu de femmes sont cruelles ;
Mais vous verrez toutes ces belles,
Le matin, de l'amour vous adjuger le prix ;
Et, dès le soir, volages, infidèles,
Vous oublier.... comme leurs chers maris....
Là, sous le même toit se trouvent réunis
Le crime audacieux, la timide innocence,
Le vice, la vertu, l'enfer, le paradis....
Là, vous rencontrerez des fats, des étourdis ;
Des scélérats dans l'opulence,
Des gens de bien dans l'indigence,
Grand nombre de pédans, et fort peu d'érudits,
Mille flatteurs, et point d'amis.

M. de Dessey du Letris.

A MA MÉMOIRE.

STANCES FAMILIÈRES.

Est-il vrai qu'un de ces matins
Tu comptes prendre ta volée,
Toi que j'ai toujours bien meublée
De vers français, grecs et latins ?

Je te passerais tes absences,
Si j'eusse osé, Bâcon nouveau,
Implanter l'arbre des sciences
Dans les cases de mon cerveau.

Tu pourrais prendre carte blanche,
Si je t'avais, pour alimens,
De Pascal et de Mallebranche
Offert les seuls raisonnemens.

Mais je te sers, chaque semaine,
De l'Horace ou du Despréaux,
Du Molière ou du La Fontaine,
Vieux poëtes toujours nouveaux.

Ainsi donc, à prendre la fuite
Dis-moi qui pourrait t'obliger ?
Avisons plutôt tout de suite
Aux moyens de te soulager.

Ne songe plus à vingt coquettes
Dont chacune me renia ;
Ne grave plus sur tes tablettes
Que le seul nom d'Antonia.

Rejette encor de ton enceinte
Toute ma prose et tous mes vers :
D'en proférer la moindre plainte
Je n'aurai jamais le travers.

Ingrate ! eh quoi, rien ne t'arrête !
Tu me quittes d'un air moqueur !
Ah ! si tu désertes ma tête,
Reviens te fixer dans mon cœur.

S'il faut parfois que tu t'exposes
A voyager bien loin de moi,
A ton retour il est deux choses
Que je réclamerai de toi.

C'est d'oublier la malveillance
Des gens à me nuire assidus,
Et de conserver souvenance
Des services qu'on m'a rendus.

M. de Piis.

TRIOLET.

L'Amour nous sourit à vingt ans ;
C'est l'âge heureux de la folie :
Ainsi qu'une fleur au printemps,
L'Amour nous sourit à vingt ans.
A grands pas arrive le Temps,
Qui vient désenchanter la vie :
L'Amour nous sourit à vingt ans ;
C'est l'âge heureux de la folie.

M. de Saquenville.

A TEL.

Dieu ! quel fatras de vers sans esprit, sans couleur,
D'épigrammes sans sel et de bouquets sans fleur !
Ils ne te coûtent rien, et je le crois sans doute.
Mais dès que l'on te voit, tu veux lire, on t'écoute ;
Et t'écouter est un malheur.
Ah ! de ma bienveillance extrême
Reçois ce charitable avis :
Prends tes vers, et soudain, pour l'honneur de toi-même,
Brûles-en la moitié ; l'autre, fais en de même
Pour le bonheur de tes amis.

M. Vigée.

LE LIERRE ET LE ROSIER.

FABLE.

Un lierre, en serpentant au haut d'une muraille,
Voit un petit rosier, et se rit de sa taille.
L'arbuste lui répond : « Apprends que, sans appui,
J'ai su m'élever par moi-même ;
Mais toi, dont l'orgueil est extrême,
Tu ramperais encor sans le secours d'autrui. »

M. le Bailly.

SUR LA MORT DE DELILLE.

La mort du Virgile français
Est un double malheur dont je me désespère :
Nous y perdons d'abord les bons vers qu'il eût faits,
Et nous n'aurions pas eu les mauvais qu'il fait faire.

A UNE DAME,

En lui envoyant une boite dont le fond était un miroir.

J'aime un être enchanteur... Désirez-vous le voir ?
Belle Amynte, un moment regardez ce miroir.

A M. H....

Auteur de la *Statistique du Département de ....*, sur l'invitation qui lui a été faite de donner une notice des femmes du même département, qui ont été célèbres par les malheurs de l'amour.

Toi, l'auteur d'une *Statistique*
Qui joint l'utile à l'agrément,
Et sur laquelle, chose unique!
Le noir serpent de la critique
N'osa point imprimer sa dent;
Tour à tour et sévère et tendre,
Sans doute tu devais t'attendre
Au succès le plus éclatant:
Du goût suivre toujours les traces,
Et dans un ouvrage savant
N'avoir pas dédaigné les grâces,
C'est le triomphe du talent.
Aussi de toi Vénus attend
Une *Statistique* nouvelle
Des états soumis à ses lois,
Et la notice des exploits
Des belles, des bergers, des rois
Qui s'y sont rendus dignes d'elle.
Alcôves, boudoirs et sérails,
Pour nous n'auront plus de mystère.
Que d'heureux et jolis détails
Tracera ta plume légère!

Nous verrons paraître au grand jour
Le profond secret des toilettes,
Le manége de nos coquettes
Et la tactique de l'amour.
D'indiscret et de téméraire
Ne crains point les noms odieux :
Le sexe est juste, généreux ;
L'homme qui le connaît le mieux
Est le plus certain de lui plaire.
Crois-moi, ce n'est pas sans profit
Que Gentil-Bernard écrivit
La *Statistique* de Cythère.

M. Blanchard de la Musse.

VERS

A inscrire au lieu où Madame la Baronne de Broc a péri, en juin 1813.

Passans, qui visitez ces désertes campagnes,
Sachez qu'ici de Broc a terminé ses jours.
Sous les flots écumeux du torrent des montagnes,
Esprit, grâces, beauté, sont perdus pour toujours.

M. S. de B....

TRADUCTION

DU PROLOGUE DE LABÉRIUS.*

De la nécessité l'inévitable loi
Aux portes du tombeau s'appesantit sur moi.
Où me réduit, hélas ! cette aveugle déesse !
Ni l'or ni les honneurs n'ont vaincu ma jeunesse ;
Puissance, crainte, espoir, mobile des humains,
Rien ne m'a détourné de mes libres desseins :
Et voilà qu'aujourd'hui l'humble et douce prière,
A la voix d'un héros, change mon âme altière.
Quand l'exemple des Dieux m'interdit les refus,
Ses vœux ne sont-ils pas des ordres absolus ?
Mes jours furent nombreux, ils sont plus purs encore,
Des chevaliers romains le signe me décore.
Quel changement subit dans ma condition !
Chevalier ce matin ! et ce soir histrion !
J'ai trop vécu d'un jour... O fortune inhumaine !
Sans borne en ta faveur ainsi que dans ta haine,
Si tu devais, ardente à servir Apollon,

* Labérius, chevalier romain, célèbre compositeur de mimes, étant âgé de soixante ans, fut invité par Jules-César à paraître sur le théâtre dans une de ses pièces ; cette invitation était un ordre. Labérius obéit ; mais une telle action était trop contraire à la bienséance de son âge et de sa condition, pour qu'il ne cherchât pas à s'en excuser. C'est dans cette intention qu'il composa le Prologue dont je hasarde ici la traduction. *Voyez* Macrobe, liv. II des *Saturnales*.

Pour honorer les arts, déshonorer mon nom,
Au déclin de mes ans fallait-il donc attendre ?
A plaire aux spectateurs je ne saurais prétendre :
Peut-être, en mon printemps, aurais-je réussi ;
Mais qu'apporté-je au Cirque à l'âge où me voici ?
La grâce m'a quitté ; ma voix s'est affaiblie ;
Mon corps est chancelant, et ma force amollie ;
J'ai tout perdu. Semblable au lierre tortueux,
Vainqueur du chêne altier qu'il presse de ses nœuds,
Le Temps, m'environnant d'un long cercle d'années,
Etouffe en ses replis mes nobles destinées.
Ainsi qu'aux vieux tombeaux un vain nom m'est resté...

M. de Saint-Amand.

A UN HOMME EN PLACE

Qui ne répond plus à ses anciens Amis.

Les honneurs changent-ils les mœurs ?
Et parce que ta place est une place insigne,
Oses-tu bien refuser une ligne
Au moins exigeant des rimeurs ?
Ami (car c'est ainsi que toujours je te nomme),
Laisse, puisque tu crains quelque importunité,
L'homme de lettres de côté,
Mais réponds aux lettres de l'homme.

M. de Piis.

LES NOCES
DE PROSERPINE ET DE PLUTON.

Morceau imité de Claudien.

Les discours, les sanglots de la jeune déesse
Ont du Dieu des enfers amolli la rudesse.
O pouvoir de l'amour! Pluton a soupiré!
Du manteau rembruni dont le Dieu s'est paré,
Il essuie, en riant, les pleurs de son amante;
S'efforce d'adoucir sa voix rauque et tonnante;
Et tandis qu'avec lui son char la fait voler,
Par ce discours adroit cherche à la consoler.
« Proserpine, écartez ces lugubres images;
Le destin vous promet sur mes heureux rivages
Un sceptre plus certain, plus grand, plus glorieux
Que le sceptre des mers, de la terre et des cieux.
Cet époux, qu'on vous peint et sombre et taciturne,
De vous n'est pas indigne; il est fils de Saturne:
Au Dieu qui seul du Styx n'atteste point les eaux
La nature obéit, et même le chaos.
Peut-être vous croyez que jamais la lumière
Ne peut, dans nos climats, luire à votre paupière;
Nous avons des soleils sous nos têtes roulans,
Qui, toujours lumineux, ne sont jamais brûlans.
Ce pâle demi-jour qui blanchit l'Élysée
Flattera votre vue errante ou reposée.
Là, sans embrasement, et non pas sans chaleurs,
Mûrissent des fruits d'or et de mille couleurs,

Dont toujours l'ambroisie et fraiche et parfumée
Rendra plus douce encor votre haleine embaumée.
Mais ces fruits savoureux, ces trésors, ces bienfaits,
Ne sont que les garans des dons que je vous fais :
Ces rois, qu'après leur mort on voit, dans ces lieux même,
Garder encor l'orgueil de leur grandeur suprême,
Courberont devant vous leurs fronts humiliés,
Et tous leurs sceptres d'or tomberont à vos pieds.
Ces mânes fastueux, attentifs à vous plaire,
Vous allez ordonner leur peine ou leur salaire.
Le Léthé, dont le lit roule des flots ingrats,
Ce Dieu sans souvenir ne vous oublîra pas.
Venez, manifestez par d'infaillibles marques
Leur déesse aux enfers, leur souveraine aux Parques;
Et que vos volontés, ces oracles certains,
Même pour Jupiter soient l'arrêt des destins. »
Il dit, et, ravisseur d'une beauté si rare,
Avec sérénité rentre dans le Ténare :
D'un coup de son trident il l'entr'ouvre; soudain
Des mânes sur ses pas vole le peuple vain,
Multitude légère, inquiète, bruyante,
Pareille à la moisson nombreuse et pâlissante
Des feuilles que l'automne arrache au front des bois.
Cent générations accourant à la fois
Du Dieu qui se déride admirent la compagne.
Le Phlégéton, dont l'onde embrase la campagne,
Lève aussi, pour la voir, de ses roseaux noircis,
Son front sans chevelure et ses yeux sans sourcils;
Et de sa barbe épaisse et de feux ruisselante
Coule sur tout son corps une lave brûlante.

À peine les époux de leur char descendus
Entrent dans le palais, des parfums répandus
Sous ces parvis sacrés la douce odeur s'exhale.
Bientôt s'ouvre pour eux l'enceinte nuptiale,
Où le lit de l'hymen, sous l'or qui le revêt,
De ses carreaux moelleux a gonflé le duvet.
Des champs Élysiens les matrones fidèles
Entourent Proserpine; et leurs voix immortelles
Voudraient calmer l'effroi dont ses sens sont troublés:
Ses cheveux, par leurs mains sur son front rassemblés,
Ne flottent déjà plus; mais sa pudeur craintive
Les ramène, en pleurant, sur sa gorge captive.
Le Tartare applaudit, et par de longs échos
Fait circuler la joie au fond de ses cachots.
La liqueur de Bacchus brille dans mille coupes;
Les danses et le chant animent tous les groupes.
L'Érèbe, que la nuit devrait toujours noircir,
S'étonne du jour pur qui le vient éclaircir;
Minos, dont l'équité de tous les morts dispose,
Est surpris qu'en ses mains l'urne oisive repose.
Cerbère sans courroux retient sa triple voix;
La Danaïde a vu, pour la première fois,
Dans ses tonneaux comblés rester l'onde fatale.
Le fleuve ne fuit plus les lèvres de Tantale.
Tytie a respiré; ses longs membres rampans,
Qui, couchés sur la terre, en couvraient neuf arpens,
Se relèvent plus hauts que de hautes murailles;
Et le vautour rongeur, qui sort de ses e trailles
Pour s'y plonger encore et pour les dévorer,
S'envole, furieux de n'y pouvoir rentrer.

Cette joie, à leur tour, saisit les Euménides;
Pleines d'affreux transports, ces déités livides,
Prenant un vase noir entre leurs mains de fer,
S'abreuvent à longs traits du nectar de l'enfer.
Leur ivresse est horrible, et commande à leur bouche
Un chant qui leur arrache un sourire farouche.
Leurs serpens du banquet usurpent une part,
Et plongent dans la coupe et leur langue et leur dard.
Lachésis des humains ne coupe point la trame;
Caron dans sa nacelle est seul avec sa rame.
Dans le champ de la vie, où moissonnait sa faux,
La mort même suspend ses lugubres travaux.
Nul père inconsolable, et nulle mère en larmes
D'un enfant au bûcher ne dépose les charmes.
Le héros est surpris, dans son cruel transport,
De ne pouvoir donner ni recevoir la mort.
La foudre innocemment gronde au sein de l'orage;
La terre est sans volcans et la mer sans naufrage;
Et ce jour, que le sort ne renouvelle pas,
Pour le monde est sans deuil comme il est sans trépas.
Mais déjà de la nuit l'étoile avant-courrière
Verse sur l'horizon sa douteuse lumière.
La Junon des enfers dans son lit nuptial
Cache de sa pudeur l'incarnat virginal.
Hécate, qui pour nous est Diane et Lucine,
Étend trois fois les bras sur la couche divine;
Le magique serment, dont rien ne rompt les lois,
Par le couple immortel est répété trois fois;
L'Élysée en triomphe, et dans ses bosquets sombres
Il est redit trois fois par le peuple des ombres.

M. P. N. André Murville.

L'HEUREUSE SAISIE.

Le désespoir au fond de l'âme,
Par des pleurs annonçant ses maux,
Les pieds nus, une pauvre femme
Portait un coffre sur son dos.
De tabac trois feuilles visibles
En sortaient.... Bientôt deux commis
(Ces messieurs sont toujours sensibles)
Se présentent; le coffre est pris
Comme fauteur de contrebande....
Elle sanglote.... On lui demande
La clef.... « Messieurs, je ne l'ai pas...., »
Et, pour se tirer d'embarras,
La voilà qui fuit au plus vite :
Qui ne l'eût fait en pareil cas?
Le couple examine et médite....
Mais il fallait un serrurier....
Non loin, un homme du métier
Restait.... Il force la serrure,
Et, par l'effet de l'ouverture,
Deux enfans, de six heures nés,
Frappent les regards étonnés
De nos messieurs de la régie.
Telle est la fraude.... A la mairie
Nos champions courent soudain;
Et le duo, d'un ton hautain,
Somme le maire, et non le prie,

De prendre l'un et l'autre enfant....
« Non, repart le maire en riant ;
Cette fraude, que peu j'envie,
Ne me saurait accommoder :
Vous en avez fait la saisie,
Messieurs ; vous pouvez la garder. »

M. de Conjon.

LA MOUCHE ET LE BOUTON.

ANECDOTE.

Le charmant marquis de Moncade,
Jeune officier du meilleur ton,
Parut un jour à la parade
Avec une mouche au menton.
« Est-ce un projet de mascarade ?
Demanda chaque camarade.
— Non, mes amis, leur dit-il, non ;
Cette mouche couvre un bouton. »
Son colonel, pour lui fermer la bouche,
D'un air sévère lui répond :
« Monsieur, si j'avais une mouche,
Je la couvrirais d'un bouton. »

M. A. Deville.

LES COMPENSATIONS.

Lorsqu'en hiver la terre est sans verdure,
Que, par une éternelle et nécessaire loi,
Tout semble mort dans la nature,
Les heures, les instans sont des siècles pour moi;
Mon âme s'abandonne à la mélancolie,
Et je me dis : Ce qu'on nomme la vie
Est-il un bien si précieux ?
L'homme, si fier de sa prééminence,
Serait moins vain s'il se connaissait mieux.
La douleur vient assiéger son enfance
Dès l'instant qu'il jouit de la clarté des cieux;
Esclave de ses sens, il livre sa jeunesse
A l'erreur, au mensonge, à la séduction;
Dans l'âge mûr, la folle ambition
De projets en projets le promène sans cesse;
Trop heureux quand il sait, grâce à ses cheveux blancs,
Revenu de sa longue ivresse,
Faire oublier, dans sa vieillesse,
Les erreurs de ses premiers ans!
C'est ainsi, qu'inspiré par la mélancolie,
A mes sombres pensers je donne un libre essor;
Mes doigts cessent d'errer sur ma lyre qui dort.
Confiné sous mon toit, que Borée en furie
Bat de son souffle destructeur,
Du temps j'accuse la lenteur,
Et je me fais un tourment de la vie.

Mais lorsque le soleil, dissipant les frimas,
Poursuit en vainqueur sa carrière,
Et que les flots de sa lumière
Rendent la vie à nos climats,
Dieux! pour moi quelle jouissance!
La terre ouvre son sein, et mon œil enchanté
La voit, dans tout l'éclat de sa magnificence,
Prodiguer les trésors de sa fécondité.
Dans ce réveil de la nature
Mon cœur s'épanouit; le silence des bois,
L'azur des cieux, la naissante verdure,
L'air parfumé des champs, tout m'inspire à la fois.
Du chantre des Saisons empruntant le langage,
A l'Éternel soudain j'adresse mon hommage.
De l'amitié le sourire enchanteur
Achève de fermer mon cœur
A la sombre mélancolie,
Et je m'enivre du bonheur
De tenir encore à la vie.

M. Chas.

LOUIS XV ET LE DUC D'AYEN.

Eh! laissez là ce pauvre Dubelloy;
Du *Siége de Calais* pourquoi toujours médire?
Vous n'êtes pas bon Français. — Ma foi, sire,
Plût à Dieu que ses vers le fussent comme moi!

M. la Goutte de Guéret.

ÉLÉGIE.

Que t'ai-je fait ? et pourquoi ton visage,
A mon approche obscurci d'un nuage,
Ne m'offre-t-il que des traits languissans ?
Hier encor mes soins semblaient te plaire,
Tu souriais à mes empressemens ;
Hier ta voix à mon amour si chère
Ne m'exprimait que de doux sentimens :
Mais aujourd'hui tu détournes la vue
Quand mes regards s'arrêtent sur les tiens ;
Ton front pâlit, tu parais tout émue
Lorsque ton pied vient à toucher les miens ;
Si ma douleur cherche à se faire entendre,
Sans me parler, sans oser me comprendre,
D'un air rêveur tu suis mes entretiens ;
Et cependant tes yeux mouillés de larmes,
Ton sein troublé par de tendres combats,
Tes longs soupirs, tes touchantes alarmes
Disent assez que tu ne me hais pas.
Ah ! je le vois, notre bonheur offense
De tes parens la jalouse prudence,
Leur froid orgueil voudrait nous désunir ;
Il est trop tard ! et comment obéir ?
Ne plus t'aimer est-il en ma puissance ?
Puis-je, à l'instant frappé d'indifférence,
Dire à mon cœur : Cesse de la chérir !
Non, non ; sans toi que me fait l'existence ?

B.

Sans toi mes jours n'auraient plus d'avenir.
En vain le sort, tes parens et l'envie
A nos amours défendent tout espoir;
Je t'aimerai, je t'ai donné ma vie;
Si c'est un crime, ai-je dû le prévoir?
Mais du destin quand l'arrêt inflexible
Vient déchirer ton âme trop sensible,
Laisse à moi seul supporter nos malheurs.
Hélas! les maux que souffre ta faiblesse
Doublent le poids de mes propres douleurs;
Au nom des Dieux, au nom de ma tendresse,
Epargne-moi l'image de tes pleurs!

M. Wa.

ÉPIGRAMME.

La vieille Orphis va, vient, court, se travaille,
Pour dénicher, s'il se peut, quelque amant,
Hardi garçon, à qui, vaille que vaille,
Elle escamote un petit compliment.
L'amant trouvé, ciel! quel ravissement
Et quel honneur, si, dans cette aventure,
Il trahissait un amoureux secret!...
La pauvre Orphis, maudissant sa figure,
N'a point encor rencontré d'indiscret.

M. Dupuy-des-Islets.

ORIGINE DE LA SENSITIVE.

A Mademoiselle Octavie.

Dans Demoustier vous avez lu vingt fois
De tous les Dieux l'histoire véridique.
Il vous souvient de ce Dieu peu courtois,
Qui, chaque jour sous l'ombrage des bois,
Va grossissant l'amoureuse chronique
Des déités qu'il réduit aux abois,
Du traître Pan, à l'œil louche et cynique,
Qui bien souvent, plein du nectar bachique,
Laisse, dit-on, les champs des villageois
Et les troupeaux confiés à ses lois,
Pour promener son audace lubrique.
  Dans les sentiers d'une forêt antique,
Un soir d'automne, errant en tapinois,
Il aperçut une beauté pudique,
Au pied léger, au gracieux minois,
D'un air distrait balançant un carquois :
Il s'en approche, et, quittant son hautbois,
Soudain s'élance, ainsi qu'il se pratique.
Elle l'entend, jette un regard oblique,
S'écrie, et fuit par des détours adroits,
Le cœur saisi d'une terreur *panique*:
Le mot en vient, m'a-t-on dit; je le crois.
  C'étoit la jeune et tendre Sensitive,
Qui de Diane embellissait la cour ;

Un beau pasteur possédait son amour ;
Et pour rêver, quoique chaste et craintive,
Seule elle errait sur le déclin du jour.
Comme l'on voit le féroce vautour
Suivre dans l'air la colombe plaintive,
Pan suit de près la nymphe fugitive.
Il touche au but; déjà sa main furtive
De son beau sein va saisir le contour ;
Près d'être atteinte elle saute et l'esquive ;
D'un hêtre antique ils font trois fois le tour ;
Pan sur ses pas bondit, elle est captive ;
Son bras l'étreint, et sa bouche lascive
Va profaner ses charmes sans retour.
« Accours, ô Mort ! venge-moi d'un perfide !
Ne souffre pas qu'il souille ma pudeur !
Accours, accours, préviens mon déshonneur ;
Mort ! je t'appelle. » Et sa main intrépide
Pendant ces mots repoussait son vainqueur.
Son front, baigné d'une sueur humide,
S'était couvert d'une chaste rougeur ;
Soudain ce front devient froid et livide,
Son œil s'éteint, sa bouche, sans couleur,
Et du trépas portant l'empreinte aride,
Du monstre encor fixait la bouche avide ;
Mais dans ses bras il trouve avec horreur
Un corps flétri, sans vie et sans chaleur.
Il le rejette, et fuit d'un pas rapide,
Sur son chemin baissant un œil stupide,
Et dans son sein emportant la terreur.
Au fond des bois les nymphes de Diane

Ont entendu les accens de leur sœur ;
Chacune, émue à ses cris de douleur,
Accourt aux lieux d'où s'éloigne un profane.
Diane même arrive sur leurs pas.
Ciel ! quel objet pour leur vive tendresse !
Leur sœur n'est plus, un froid sommeil la presse,
Et la pâleur a terni ses appas.
Chacun en vain la soutient dans ses bras.
Tous ces beaux yeux l'arrosent de leurs larmes ;
On plaint son sort qu'on jure de venger,
Et ses vertus, et son âge, et ses charmes,
Qu'osa toucher un insolent berger.
Bien plus, dit-on, la déesse attendrie
Veut qu'à l'instant sa dépouille chérie
Soit transformée en une simple fleur,
Qui, conservant sa rare modestie,
Sans vain éclat, sans faste, sans odeur,
Rappelle encor son nom et son malheur.
Depuis ce temps sa réserve infinie
Près des amans ne s'est point démentie ;
Et si parfois une main trop hardie
Se flatte encor de vaincre sa fierté,
Elle s'incline avec timidité,
S'émeut d'effroi, se cache et se replie.
On la voit même aux zéphyrs indiscrets
Montrer toujours la même retenue ;
Et quand du ciel la nuit est descendue,
S'en alarmer, et voiler ses attraits.
La sensitive est votre heureux emblème,
Bonne Octavie : ah ! ne rougissez pas,

Et laissez-moi rendre à la vertu même
Ce faible hommage articulé tout bas.
Le ciel m'entend, il sait si je vous aime;
Mais, avant tout, ce que j'adore en vous,
C'est ce front pur, cette décence extrême
Qui prête un fard aux charmes le plus doux.

M. Nephtali (de Troyes).

LE VER LUISANT ET LE CRAPAUD.

FABLE.

Un humble ver luisant, durant les nuits d'été,
Jetait, sans le savoir, une vive clarté.
Sous des pierres caché, comme en une caverne,
Un monstrueux crapaud, voyant d'un œil chagrin
Cet éclat qui l'offusque en son brillant voisin,
S'approche lentement, et sur le ver-lanterne
Lance les flots de son venin.
« Quel mal t'ai-je donc fait pour te mettre en colère ?
Lui dit avec douceur l'insecte solitaire. »
— Quel mal !... répond l'envieux animal;
Oses-tu bien encor me demander quel mal ?
Ne répands-tu pas la lumière ? »

M. de Kérivalant.

ÉPITRE

A M. le Baron de P***, qui avait cessé de m'écrire.

Vous m'oubliez, aimable P***,
Vraiment, c'est une indignité !
Moi qui vous ai si bien traité
Dans mon commerce épistolaire,
Par quel crime ai-je mérité
Cet oubli qui me désespère ?
Las ! qui peut chez moi vous déplaire ? ..
Ai-je étourdîment répété
Certains jugemens du vulgaire,
Qui trouve en vous, mon cher confrère,
Un magistrat plein d'équité,
De sagesse et d'intégrité,
Et pour les seuls méchans sévère ;
Un ami plein de loyauté ;
Un bon époux, un tendre père ;
Un critique sans âpreté,
Rempli de goût, d'aménité,
Phénix qu'on ne rencontre guère ;
Un poëte sans vanité,
Envers ses rivaux débonnaire,
Et qui sait nous faire un mystère
D'un succès par lui remporté ;
Un orateur qui, sûr de plaire,
Du public n'est pas redouté,

Et jamais ne nous désespère
Que par trop de brièveté,
Ce qui d'un grave sermonnaire
Ne fut oncques la qualité ;
Un sage comme Saint-Aulaire,
De la nature enfant gâté,
Et qui, dans la société,
Observe, rit et laisse faire ;
Un conteur sans prolixité,
Point menteur et point apprêté ;
Ce qui n'est vraiment ordinaire ?
Si dire ainsi la vérité,
A vos yeux c'est faillir, mon frère,
J'ai des torts, je ne puis le taire ;
Et mon esprit, tout contristé
Du mal, hélas! qu'il put vous faire,
Sollicite l'impunité,
En attendant que le Saint-Père,
Usant de son autorité,
Accorde indulgence plénière
A ceux qui, de cette manière,
S'en vont blessant la charité.

M. le Baron de Chaudruc de Crazannes.

DISTIQUE.

L'on dit partout d'Orgon qu'il a beaucoup d'esprit.
— Sais-tu qui le lui donne? — Eh, oui ! c'est son habit.

M. Emm. Vin....

SONGE D'ÉNÉE.

Tempus erat, quo prima quies mortalibus ægris, etc.
Énéide, liv. II.

C'était l'heure où, quittant leurs pénibles travaux,
Les mortels fatigués se livrent au repos.
Je goûtais du sommeil la douceur bienfaisante;
Hector, les yeux en pleurs, devant moi se présente:
Il m'apparut, hélas ! en ce fatal instant,
Tel que je l'avais vu, le front noir et sanglant,
Lorsque de son vainqueur la rage meurtrière
Le fit indignement traîner sur la poussière!
On voyait sur ses pieds horriblement percés
L'empreinte des liens qui les avaient pressés.
Dieux ! qu'il était changé le fils de la victoire !
Ce n'était plus Hector, ce guerrier plein de gloire,
Qui, poursuivant les Grecs jusques au sein des eaux,
Et, la flamme à la main, embrasant leurs vaisseaux,
Dans des temps plus heureux rentrait dans notre ville
Triomphant et paré de l'armure d'Achille.
Un sang épais souillait sa barbe et ses cheveux;
Sur son corps mutilé, spectacle douloureux!
On aurait pu compter, comme aux jours des batailles,
Tous les coups qu'il reçut autour de nos murailles.
A ce terrible aspect, attendri, frémissant,
J'appelais ce héros, et d'un plaintif accent
Il me semblait lui dire : « O toi, dont la vaillance
D'Ilion fut long-temps la superbe espérance;

De ses enfans ô toi le plus rare ornement!
De quels lointains climats viens-tu dans ce moment?
Que tu fus désiré!... Quel destin si contraire
Nous priva, cher Hector! de ton bras tutélaire?
Dans quel état viens-tu t'offrir à nos regards?
Tandis que, défendant nos trop faibles remparts,
Nous avons vu périr, accablés de misères,
Nos meilleurs citoyens, et nos fils et nos frères!
Toi, que tes nobles traits faisaient tant admirer,
Quelle barbare main t'a pu défigurer?
Comment as-tu subi ce traitement horrible?... »
A tout ce vain discours il demeure insensible,
Pousse un profond soupir, et m'adresse ces mots:
« Quitte, fils de Vénus, un funeste repos:
Les Grecs sont dans nos murs; fuis, échappe à la flamme.
Il en est temps encore, abandonne Pergame;
Bientôt ses fondemens vont être renversés:
Pour elle et pour Priam tu fis sans doute assez.
Tous les deux ont régné. Mon bras, mon bras, peut-être,
Eût sauvé mon pays, hélas! s'il eût pu l'être!
Ilion à tes soins veut confier ses dieux:
Hâte-toi d'enlever ces objets précieux;
Qu'ils te suivent partout. A leur culte fidèle,
Va fonder avec eux une cité nouvelle;
Ose franchir les mers, et, bravant les dangers,
Pars, va les honorer sur des bords étrangers. »
Il dit; et de ses mains il m'apporte lui-même
De la chaste Vesta l'auguste diadème,
Et sa puissante image, et le feu protecteur
Qui brille dans son temple et brûle en son honneur.

M. P. R. (de Châlons-sur-Saône).

LE BAL DE L'OPÉRA.

Nous voilà donc cachés dans notre loge,
Seuls au milieu du tumulte et du bruit.
Loin des jaloux l'amour nous réunit ;
Et, revêtus tous deux de l'épitoge,
Nous échappons à l'argus qui nous suit.
Déjà ton cœur a banni les alarmes ;
Près d'un amant fidèle il bat en liberté :
Mais ce masque importun outrage encor tes charmes ;
A l'instant même il doit être écarté.
Oui, brisons-le : mon Amélie
Tient le sceptre de la beauté,
Et doit laisser à la frivolité
La marotte de la folie....
Dieux ! quels bruyans acteurs ! quels grotesques portraits !
Pour mieux déguiser ses attraits,
Cydalise a quitté sa robe diaphane ;
Qui la reconnaîtra jamais
Sous l'austère appareil de la chaste Diane ?
Vois Damon, le plus sot de tous nos parvenus :
C'est d'hier seulement que ses biens sont connus ;
Mais dans le monde il fait déjà merveille ;
On y vante son or, ses chevaux, son bokey :
Pour le bal, il a pris ses habits de la veille,
Et le voilà redevenu jokey....
L'Arlequin sémillant, c'est Damis le poëte,
Qui pilla vingt auteurs, et fit.... une ariette....

Cet homme maigre et long, c'est le rentier Maulnoir ;
Grâce aux billets donnés, il se trouve à la fête.
Un mantelet de crêpe enveloppe sa tête,
Et sa digne moitié voulut bien, pour ce soir,
Lui faire un domino de son vieux jupon noir....
Enfin, chacun ici veut cacher son visage,
Et cherche à découvrir celui de ses voisins ;
Mais à ce métier les plus fins
Perdent souvent le fruit de leur apprentissage.
Sous l'humble froc du capucin,
On reconnaît Mondor, toujours fier et hautain :
Pour venger son affront, il arrête au passage
La coquette Laïs sous le manteau d'un sage,
Et la vieille Héléna sous l'habit des amours....
Phryné, dame de haut parage,
Emprunte de Ninon les superbes atours :
Mille amans empressés viennent lui rendre hommage;
Phryné répond à leurs galans discours.
Son esprit la décèle ; on la nomme, elle enrage.
Que n'a-t-elle choisi plutôt
Le rôle moins gênant de la célèbre Angot ?
Madame, sans changer de ton ni de langage,
Eût à ravir joué son personnage.
Parmi tous ces fous ambulans,
Je crus avoir noté les fous les plus marquans,
Lorsque tout à coup Amélie
Aperçut un grave prieur
Dont l'air de vertu, de candeur,
Attirait la foule ébahie.
On ignore le nom du mystique orateur ;

Mais il venait, je le parie,
Comme dévot de bonne compagnie,
A l'Opéra répéter sa leçon :
Depuis que la religion
Chez les Français est rétablie,
Le masque de l'hypocrisie
Est assez de mode, dit-on....
Cependant la troupe étourdie
Déserte bientôt le censeur,
Et près de Momus elle oublie
Et le sermon et le prédicateur....
On se heurte, on se presse, on flatte, on injurie,
On danse, on chante, on bâille, on crie ;
Et voilà comme on s'amuse à Paris.
Toutefois, dans ce beau pays,
Dans cette ville au luxe consacrée,
Le carnaval est de longue durée.
Nos almanachs annoncent vainement
La fin de tous ces jeux, par l'église ordonnée :
Car bien des gens ont pris le masque pour l'année,
Et parleront toujours avec déguisement.

M. de Dessey du Leyris.

ÉPIGRAMME.

Je suis riche et content, je vis exempt de blâme ;
Mais Paul est plus heureux, car Paul n'a point de femme.

M. E. F. Bazot.

L'ANON.

FABLE.

Se croyant sans témoins, le berger Colinet
Dans un pré bien touffu conduisit son baudet,
Où le gaillard trouva de quoi paître à son aise.
On doit juger si le régal fut bon!
Il s'en donna, Dieu sait! Mais voici maître Blaise;
Dans son pré qu'il ravage il aperçoit l'ânon,
Et, s'armant soudain d'un bâton,
Il fond sur l'animal, il le rosse, il l'échine.
L'ânon, les pieds en l'air, lui crie : « A quel propos
Me frapper de la sorte et me rompre l'épine
Du dos?
Un pareil traitement a droit de me confondre;
Suis-je ici venu seul? C'est Colinet, c'est lui
Qui, le fouet à la main, m'amena paître ici :
Que ne lui parlez-vous? Il pourra vous répondre. »
Mais le berger s'étoit enfui.
« Tu vas payer pour ton complice,
Répond Blaise, en frappant de nouveau sur l'ânon. »
Il expira sous le bâton....
C'est ainsi trop souvent que les grands font justice.

M. Agniel.

LE PROCHAIN DÉPART.

STANCES.

Au seul penser de quitter ce que j'aime
Je sens trembler et défaillir mon cœur :
Dieux ! si l'on tremble en pensant au malheur,
Comment, hélas ! souffrir le malheur même ?

Mais en partant, je songe, ô mon amie,
Que dans trois mois je reviens en ces lieux;
Et mon courage, à nos derniers adieux,
Sera l'espoir de revoir A.....

Dans le séjour où le devoir m'appelle,
Tous mes sermens te répondront de moi;
J'emporte aussi ton amour et ta foi :
Ne change pas, je reviendrai fidèle.

Durant les jours de ton indifférence,
Trois fois mon cœur a voulu t'oublier;
Il le voulait, il n'a pu l'essayer:
Juge, à présent que mon bonheur commence....

Je n'ose encore être heureux sans me plaindre;
J'ai des rivaux que tu vois tous les jours:
L'un d'eux t'invite à de nouveaux amours,
Il est aimable.... Ah! que j'ai lieu de craindre!

Ne m'en veux pas d'un soupçon qui te blesse,
Et qui pourtant doit te paraître doux:
On n'aime pas sans être un peu jaloux,
Et c'est l'amour qui cause ma faiblesse.

Que ta pudeur un moment se désarme !
Ah ! je n'ai plus qu'un moment à te voir....
Tâche, du moins, d'affermir mon espoir
Par un regard, un soupir, une larme.

Souffre les bras d'un amant qui t'adore;
Les jours d'adieux sont des jours de pardon,
Et, dans l'erreur du plus tendre abandon,
Embrassons-nous.... Embrassons-nous encore.

M. Gandois Héry.

IMPROMPTU.

Des yeux fripons trop sûrs de leur empire,
Un teint de lis qu'orne un doux incarnat,
Bouche de rose où règne le sourire,
Ton séduisant, esprit fin, délicat,
Jeunes appas qu'amour fit pour lui-même,
Qu'un soin jaloux cache à l'œil indiscret:
Voilà Cloé, voilà celle que j'aime....
Ah! quand pourrai-je achever son portrait!...

M. de Cazenave.

LE JEUNE RAIMOND.

Élégie qui a été couronnée par l'Académie des Jeux Floraux, dans sa séance du 3 mai 1813.

« *Ego vadam ad illum, ille non revertetur ad me.* »
DAVID, second livre des Rois.

Au vallon de Tolza, fertile et beau séjour,
Est un enclos funèbre, où, placés tour à tour,
Reposent à jamais les aïeux du village;
Voisin de cet asile, un modeste ruisseau,
Comme un sillon d'argent, suit au loin le coteau,
Et se perd en un bois sauvage.

C'est là que, dans un soir d'été,
M'abandonnant à la mélancolie,
Je fixais un œil attristé
Sur ces limpides eaux, dont la rapidité
Me retraçait la fuite de la vie.
Tout à coup d'un essaim d'enfans
Les cris joyeux se font entendre;
Et déjà, plus prompts que les vents,
Sur ces bords je les vois descendre.
En se livrant de folâtres combats,
Ils brisaient des roseaux les tiges verdoyantes,
Et franchissaient dans leurs courses bruyantes
Plus d'une tombe ouverte sous leurs pas.
Tous semblaient ignorer que cette même terre,

Où d'un plaisir si pur leurs cœurs étaient émus,
De tant d'hommes qui ne sont plus
Enfermait la froide poussière ;
Et devait se rouvrir un jour
Pour les engloutir à leur tour.

Frappé de cette image et de leur folle ivresse,
J'attachais mes regards sur ces enfans heureux ;
Mais le jeune Raimond se distinguait entre eux
Par je ne sais quel air de grâce et de noblesse.
Seul héritier d'une illustre maison
Qui du malheur avait subi l'outrage,
Il promettait d'en soutenir le nom,
Et d'un grand cœur annonçait le courage.
On eût dit, qu'étrangère aux chagrins ennemis,
Son âme défiait le sort le plus funeste ;
Et, tout en folâtrant, à ses jeunes amis
D'une bourse indigente il partageait le reste.
Bientôt la nuit plus sombre interrompit leurs jeux ;
Pensif, je m'éloignai, nourrissant l'espérance
De voir long-temps encor cet enfant généreux
De ses nobles parens consoler la souffrance.

Hélas ! deux jours après, sous l'arbre du hameau,
J'appris d'un vieux pasteur au front sexagénaire,
Que cet infortuné, doux trésor de sa mère,
Dormait déjà dans la nuit du tombeau.
« Pour cueillir la blanche églantine
Suspendue aux flancs d'un rocher,
Je l'ai vu, me dit-il, je l'ai vu se pencher
Le long d'une affreuse ravine.

Mais à peine sa faible main
Eut saisi cette fleur, objet de son envie,
Qu'à travers les rochers précipité soudain,
Dans l'onde il a perdu la vie. »

« Imprudent ! m'écriai-je alors ;
Tu vécus l'âge d'une rose,
Et, déjà moissonné, tu tombes sur ces bords,
Comme la fleur à peine éclose
Qui fut le prix de tes efforts. »

Seul, à ces mots, vers l'enclos funéraire,
Je m'avançais, de deuil environné,
Lorsque du jeune infortuné
A mes regards s'offrit la mère.
Penchée aux bras de son époux,
Elle marchait silencieuse et pâle,
Mais, parvenus à la pierre fatale,
Tous les deux à la fois tombèrent à genoux.
Je les voyais dans l'herbe jaunissante
Cachant un front par la douleur flétri :
Le nom de cet enfant chéri
Rendait leur plainte plus touchante ;
Et sur la pierre du trépas,
Comme s'il eût pu les entendre,
Tous les deux, en pleurant, ils s'écriaient : « Hélas !
Vers nous tu ne reviendras pas,
Mais avant peu vers toi tu nous verras descendre. »

M. S. Edmond Géraud.

LES DEUX CHIENS.

FABLE.

Brifaut dit à Médor : Toi qu'au logis on aime,
Qui caresses le maître, amuses les enfans,
Et jusqu'aux valets de céans
Sais tout charmer par ta douceur extrême,
Tu conviendras que, par momens,
Tu diffères bien de toi-même.
Paroît-il un chien étranger,
Loin de lui faire politesse,
De le gratifier d'un mot, d'une caresse,
Tu lui montres les dents, et le fais déloger.
Doit-on traiter ainsi les gens de son espèce ?
Et d'humeur à ce point, dis-moi, peux-tu changer ?
— Ami, dit Médor, en ce monde,
Où les bons sont toujours vexés par les méchans,
Pour jouir d'une paix profonde
Il faut savoir parfois épouvanter les gens.
Va, ce que je fais est dans l'ordre :
Envers tout étranger, défiance est vertu ;
Je montre les dents, non pour mordre,
Mais pour ne pas être mordu.

M. Lefilleul-Desguerrots.

L'ENNUI.

CHANSON.

Il est un mal qui nous consume
En tous les lieux, en tous les temps;
Il remplit l'âme d'amertume,
Le cœur de tristes sentimens.
Tourment du bonheur qu'il altère,
D'autres tourmens toujours suivi,
Par son nom seul il désespère;
Faut-il le dire? C'est l'ennui.

Dès l'instant de notre naissance,
Dans le repos il nous surprend;
Il se mêle aux jeux de l'enfance,
Aux travaux de l'adoléscent:
Des passions il fuit l'orage,
Mais il revient secrètement;
Même dans plus d'un bon ménage
Il s'insinue adroitement.

De la femme sage ou coquette
Sans cesse il trouble la raison;
L'une le trouve à sa toilette,
L'autre le voit dans sa maison:
Il ouvre le cœur aux surprises,
Plus que l'amour, son ennemi....

Ah ! que de fautes, de sottises,
N'ont été faites que par lui !

En secret il nous accompagne ;
Tel qu'il accablait de soucis,
Croit le laisser à la campagne,
Et le retrouve dans Paris.
On pourrait braver son audace :
Il craint les arts, les jeux, l'esprit ;
En tous lieux le travail le chasse,
Mais l'opulence le nourrit.

Le traître arrive sans obstacles
Dans mille salons chaque soir ;
Pourtant il se montre aux spectacles,
Et quelquefois dans le boudoir.
Au concert, dès la symphonie,
Chacun le voit, chacun l'entend....
Jusque dans notre Académie
Il vient s'asseoir insolemment.

Bizarre dans son assurance,
D'un mot, d'un rien il est troublé ;
Éloigné par la médisance,
Par l'éloge il est rappelé :
Tantôt à l'étude il nous livre,
Tantôt au découragement :
Pour l'éviter, l'un fait un livre ;
L'autre le trouve en le lisant.

Il aime, enfin, tout ce qui brille;
L'infortuné ne le voit pas.
Il vient au dîner de famille,
Mais il préfère un grand repas:
Quand sur lui le plaisir l'emporte,
Il s'épouvante et fuit chacun;
Mais quand on le croit à la porte,
Il rentre avec un importun.

Vous dont il trouble l'existence,
Comme moi sachez l'éviter;
Plus on lui donne d'importance,
Et plus il est à redouter.
A l'instant, dans mon doux asile
Le perfide s'était glissé;
Mais plus que lui je suis habile,
En m'en moquant je l'ai chassé.

Mme la Comtesse de Salm.

SUR LE JARDIN DES PLANTES.

Qu'offre-t-il aux curieux
Ce jardin dans ses retraites?
— Ce que l'on voit en tous lieux:
Moins de savans que de bêtes.

M. J. B. F. Bonnet (de l'Isle).

ÉPITRE

A Madame DE MANDELOT-SAINTE-CROIX, après avoir reçu le recueil de ses *Loisirs champêtres.*

Je les ai lus tes vers charmans,
Enfans d'une philosophie
Qui prêche sans pédanterie,
Et sait louer sans fade encens.
Tout ce qui peut élever l'âme,
Tout ce qui doit charmer le cœur,
La nature et son créateur,
L'amitié, pure et douce flamme,
Et sentiment consolateur,
Et l'amour, qui nous fait accroire
Que les plaisirs sont le bonheur;
Les mortels dignes de mémoire,
Sans *reproches comme sans peur,*
Et les beaux-arts, source de gloire,
Nos vrais amis dans le malheur,
Tout, sous votre pinceau rapide,
Chaud, pur et vrai dans sa couleur,
A satisfait mon œil avide,
Et m'a fait adorer l'auteur
De cette riche galerie,
Qui, du soleil jusqu'à la fleur,
Et du ciel à l'humble prairie,
M'offre le spectacle enchanteur.

Où prenez-vous cette élégance
De si bon ton, de si bon goût,
Qui sans apprêt règne partout,
Et ressemble à la négligence ?
Où trouvez-vous cette cadence,
Rhythme heureux de nos petits vers,
Brillans chez vous de tant d'aisance,
Et que souvent trop d'abondance
Nous fait *croiser* tout de travers ?
Gresset vous envîrait ce style
Si pensé dans son abandon,
Si correct sous un air facile :
Les Grâces vous ont fait ce don
Que deux poëtes, entre mille,
(Racine, Voltaire ou Delille),
Obtiennent du dieu d'Hélicon.
  L'épicurienne Deshoulières,
Philosophe au bord d'un ruisseau,
La plus naïve des bergères,
Quand elle parle à son troupeau,
Conviendrait que votre morale,
Fruit des principes les plus purs,
Est plus sage, plus virginale
Que les préceptes très-peu sûrs
Que d'après son maître elle étale.
  L'homme doit ennoblir ses vœux ;
Le ciel réclame son génie ;
Un tel être est enfant des Dieux,
Et doit passer sa courte vie
A se rendre enfin digne d'eux....

C.

Comment peut-il porter envie
Au sort des béliers amoureux !
Et n'est-elle pas en folie,
La femme au vers voluptueux,
Qui croit les moutons plus heureux
(En dépit de la boucherie)
Que le chef de la bergerie,
Que Tircis embrassant Sylvie,
Entouré d'enfançons nombreux,
Qu'un chaste hymen lui multiplie ?
O Gessner ! jamais tes pinceaux
N'écoutent cette muse folle,
Et Mandelot, dans ses tableaux,
Est parmi nous de ton école :
Donc, Mandelot, c'était à toi
D'instruire une fille sensible ;
Tes vertus ont force de loi,
Ton exemple est irrésistible.
Le bel esprit n'a point dicté
Les vers de ton *Épître aux Femmes*,
Type divin des belles âmes,
Chef-d'œuvre de maternité ;
Oui, cette lettre, en vérité,
Tout empreinte de la bonté
Qui respire dans ton volume,
Tu l'as écrite avec la plume
De Lambert et de Sévigné.
Les attraits de la solitude
Et les bienfaits d'un doux repos,
Les jouissances de l'étude,

Charme des ennuis et des maux;
Le printemps, les fleurs, les oiseaux,
Bar une agréable imposture,
Du beau réveil de la nature
Ravivant toujours les tableaux
Éternels et toujours nouveaux;
Enfin, les biens dont se compose
L'innocente félicité
D'une âme dont volupté n'ose
Ternir la sainte pureté.
Voilà ce que ta muse sage,
Sans préjugé, sans passion,
Sait célébrer dans un langage
Éloquent d'inspiration,
Et dont nulle affectation,
Nul calembour, nul persiflage
N'altère la perfection.
Oui, oui, c'est là de l'éloquence;
Ton livre au mortel qui l'a lu
Rend tous les goûts de l'innocence
Et le besoin de la vertu....
C'est que tu dis ce que tu penses,
C'est que tu peins ce que tu vois;
L'accord du cœur et de la voix
N'offre jamais ces discordances,
Ces choquantes invraisemblances
De tant de poëtes menteurs,
Épris des champs peints aux coulisses,
Et célébrant les bonnes mœurs
D'après les vertus des actrices.

Si le style est l'homme parfois,
Il est toujours toute la femme;
Elle n'écrit qu'avec son âme;
Sa plume volant sous ses doigts,
Dédaignant l'art, bravant ses lois,
Elle rit, pleure, et loue et blâme,
De la beauté ce sont les droits....
Style du cœur, je t'aperçois
Dans Héloïse, tout de flamme,
Dans Maintenon, digne des rois,
Dans Sévigné, mère adorable,
Tendre, mobile, inépuisable,
Même sublime quelquefois....
Oui, comme Jean, dieu de la fable,
Jean, phénix des bons Champenois,
Sévigné, simple, inimitable,
Répand sur sa missive aimable
Toutes les grâces à la fois
Par un art inimaginable.

Admiratrice d'un Dieu bon
Et de ses bienfaisans miracles,
La nature et ses grands spectacles
T'inspirent bien mieux qu'Apollon.
Aussi, l'amour de la nature,
Les élans pieux de ton cœur,
Contagieux pour le lecteur,
Mandelot, portent l'âme pure
D'un vol céleste à ta hauteur,
Et la délicatesse épure
Les élémens de son bonheur.

M. Bérenger.

RÉPONSE

A L'ÉPÎTRE PRÉCÉDENTE.

Qu'ils sont brillans, qu'ils sont flatteurs,
Les sons de votre voix sublime!
Ah! par ses accens enchanteurs,
L'enthousiasme qui l'anime
Se communique à tous les cœurs.
Dans un art ingrat pour tant d'autres,
Toujours on vous vit exceller:
Quels accords pourraient égaler
La grâce et la fraîcheur des vôtres!
En vous on aime également
Le grave et profond moraliste,
Comme le poëte éloquent,
Du mauvais goût l'antâgoniste
Et l'ennemi du faux talent.
Ainsi, vous donnant sans réserve
Esprit, savoir, gaîté, raison,
Le Dieu charmant de l'Hélicon,
Lui-même instruisit votre verve
A chanter les dons de Minerve
Sur la lyre d'Anacréon.
Votre voix avec énergie,
Toujours par un charme vainqueur,
Avec l'expression du cœur
Parle la langue du génie.

Mais lorsque vous daignez m'offrir
Ces vers pleins de délicatesse,
Dont sur les rives du Permesse
Je n'oserai m'enorgueillir;
Trop d'indulgence vous abuse
En faveur de mes faibles chants;
Il n'appartient qu'à votre muse
De mériter un tel encens.
Ses accords dont l'âme est ravie,
Du Pinde imitent les concerts;
Le Dieu même de l'harmonie
Semble avoir soupiré vos vers.
Je les redis, je les admire:
Que ne puis-je les imiter,
Et joindre au plaisir de les lire
Celui de les mieux mériter!
Si jamais le docte rivage
Accueille mes faibles essais
Et m'honore de son suffrage,
C'est à votre immortel hommage
Que je devrai tous mes succès.
Élève heureux de Polymnie,
Émule de ses favoris,
Ah! si de vous j'avais appris
L'art charmant de la poésie,
Sans doute vous m'eussiez transmis
Quelques traits de votre génie;
Mais, quoi! d'un destin si flatteur
Dois-je regretter l'avantage,
Quand vous daignez de mon ouvrage

Vous déclarer le protecteur !
Auprès des Filles de mémoire,
Vous serez son plus ferme appui ;
Votre éloge devient pour lui
Un sûr garant de la victoire,
Et c'est le seul titre de gloire
Qui le sauvera de l'oubli.

Mme DE MANDELOT-SAINTE-CROIX.

APOLOGUE.

CONDUITS par des goûts différens,
Deux frères tentaient la fortune.
L'aîné, dans les palais des grands,
Grossissait la foule importune
De leurs avides courtisans ;
Le cadet cultivait ses champs,
A l'abri de toute infortune.
Au cadet l'aîné dit un jour :
« Que ne sais-tu flatter et plaire ?
Au lieu de cultiver la terre,
Tu serais heureux à la cour.
— Et toi que l'intérêt déprave,
Et qu'il force à t'agenouiller,
Ah ! que ne sais-tu travailler !
Tu ne vivrais pas en esclave. »

GLOSE.

Pour jouir du parfait bonheur,
Venez demeurer au village;
Fuyez loin d'un monde trompeur:
Les champs sont l'asile du sage.

L'amour, l'amitié, la candeur,
Font seuls le charme de ma vie;
Je les rencontre dans Julie,
« Pour jouir du parfait bonheur. »

Notre humble et joyeux ermitage
Vaut bien les palais de la cour!
Comme nous, pour fixer l'amour,
« Venez demeurer au village. »

C'est là qu'est cette paix du cœur
Qu'on ne trouve point à la ville;
Pour vivre content et tranquille,
» Fuyez loin d'un monde trompeur. »

Point de bruit dans notre ménage;
Epoux sans cesser d'être amans,
Nous vivons heureux dans les champs:
« Les champs sont l'asile du sage. »

M. de Conjon.

TRADUCTION

De l'Ode d'Horace : *Pastor cùm traheret, etc.*
Ode XIII du livre 1er.

Quand sur l'onde en courroux fuyant avec sa proie,
Le ravisseur d'Hélène allait former à Troie
D'illégitimes nœuds,
Nérée, au sein des mers, arrêta le coupable ;
Et voici l'avenir sinistre, épouvantable,
Qu'il prédit à ses feux :

Un Dieu vengeur te livre à de funestes charmes ;
Tu ravis un objet que de la Grèce en armes
Vont réclamer les rois.
Ils jurent de punir ta criminelle audace,
D'exterminer Priam, de venger sur ta race
Le mépris de leurs droits.

Oh! combien Ilion verra de funérailles!
Quelle horrible fatigue attend sous ses murailles
Et chevaux et guerriers!
Déjà, le casque au front, saisissant son égide,
Pallas, ton ennemie, à son char homicide
Attelle ses coursiers.

De l'appui de Vénus honorant ton parjure,
En vain tu baigneras ta blonde chevelure

Aux parfums les plus purs;
De l'amour sur ton luth vantant les douces flammes,
En vain tu brigueras, dans un cercle de femmes,
Des triomphes obscurs.

Près d'Hélène assidu, par une lâche fuite
En vain, du fier Ajax évitant la poursuite,
Craindras-tu le trépas;
De ton sang, mais trop tard, tu rougiras la terre;
La poudre souillera de ce front adultère
Les perfides appas.

Regarde quels héros s'acharnent à ta perte:
Vois le roi de Pylos et le fils de Laërte
Qui d'Hécube est l'effroi;
L'intrépide Teucer, honneur de Salamine;
Le brave Sthénélus, ardent à ta ruine,
S'avancent contre toi;

Sthénélus, renommé pour sa valeur guerrière,
Mais qui sait, au besoin, guider dans la carrière
Un char victorieux.
De Mérion aussi tu connaîtras la lance;
Vois comme sur tes pas Diomède s'élance,
La fureur dans les yeux.

Ainsi qu'un faon timide oubliant l'herbe tendre,
Fuit à l'aspect du loup qui, prêt à le surprendre,
Rôde au bois d'alentour,
Tu fuiras à sa vue, éperdu, hors d'haleine.

Un autre espoir, hélas! Pâris! de ton Hélène
Avait flatté l'amour.

Des destins réservés à ta coupable ville,
Long-temps, par son repos, l'inexorable Achille
Retardera le cours :
Mais enfin d'Ilion la perte est consommée;
La flamme, après dix ans, par les Grecs allumée,
Embrase au loin ses tours.

M. Cauchy.

L'OBSERVATION MARITALE.

ÉPIGRAMME.

Jacquot battait sa femme; on accourt à ses cris.
« Eh! pourquoi, lui dit-on, cet excès de rudesse?
— Eh, messieurs! ma femme au logis
Ne veut pas être la maîtresse;
A-t-elle donc raison, à votre avis?
— Non, vraiment. Mais que veut-elle être?
Demande un spectateur surpris.
— Elle prétend être le maître. »

M. Mayeur.

MA SAINT-MARTIN.

Mes amis, c'est la Saint-Martin,
Le plus grand saint que Dieu fit naître,
Tant fêté, si digne de l'être,
Tant sonné depuis le matin.
La joie et l'honneur du festin,
Son dindon, bientôt va paraître.
Le voilà ! l'air est parfumé.
Périgord ! il faut que je chante
Ton sol heureux, du ciel aimé,
D'où nous vient la truffe odorante
Que la brume attriste les airs;
A table, que sont les hivers
Quand c'est Saint Martin que l'on chante ?
Notre chère est très-peu brillante ;
Mais pour nous, mais pour nos couverts,
Elle est bonne, elle est suffisante.
Nous n'avons point des cœurs ingrats,
Assez vains, dans nos doux repas,
Pour rougir de la vinaigrette.
On l'inventa je ne sais quand;
Mais ce mets, simple, humble et piquant,
Fut deviné par un poëte ;
Et ce lard fin que j'aperçois
N'aura rien gâté, je le crois,
Au bon goût de notre omelette.
N'avons-nous pas santé parfaite,

Bonne humeur, bon feu, bon logis,
Un front pur qui ne craint personne,
Un cœur franc et qui s'abandonne;
Autour de nous de vieux amis,
Des Hébés à mine friponne,
Et Saint Martin qu'on carillonne,
Son drapeau flottant dans les airs,
Nos jolis mots, nos jolis vers,
L'appétit, qui tout assaisonne,
Et ces fruits dorés par l'automne,
Pour le luxe de nos desserts?
Oh! vive un petit ermitage,
Suffisant pour un homme sage,
Ennemi de tout embarras!
C'est là qu'on est libre tout bas,
Que l'on ne craint point la visite
D'un sot qui ne vous entend pas,
Ou d'un méchant qui vous irrite.
On rêve, on dort, on y médite;
Le travail en chasse l'ennui;
A dîner l'ami pauvre invite
Son ami pauvre comme lui.
C'est là que les Muses, les Grâces,
Ont peut-être trouvé leurs places
Plus souvent que dans ce salon
Brillant d'or, à voûte pompeuse,
Où l'opulence fastueuse
Donnait les dîners d'Apollon.
C'est là, dans une vie heureuse,
Contens de mets simples comme eux,

Que plus d'un écrivain fameux,
Sans l'avoir peut-être osé croire,
Noble amant de sa liberté,
Dans une douce obscurité,
Sans briguer ni presser sa gloire,
A mûri sa célébrité.
Oh ! quel plaisir dans les orages,
De son donjon délicieux,
De voir, entr'ouvrant les nuages,
Par sa foudre et par ses tapages
Jupiter ébranlant les cieux !
Oh ! quel plaisir pour les Chaulieux,
Les Lafare, les Deshoulières,
De nous y peindre, au sein des bois,
Dansant au son vif du hautbois,
De jeunes et tendres bergères
Dont l'œil ne peut suivre les pas !
Leurs pieds légers et délicats
N'y font point de tort aux fougères ;
Ils touchent, mais ne posent pas :
Il en reste assez pour nos verres
Et pour trinquer dans nos repas.
Dans son joli juste d'indienne,
La voyez-vous ma Julienne,
Qui ne hait pas les beaux esprits ;
Ma Julienne, jeune et sage,
L'esprit follet de mon ménage,
Dont le fil joint tous mes écrits,
Me montrer dans l'ombre, et bien close,
Ma Jacqueline qui repose,

Attendant ces momens chéris
Où sa joyeuse et large panse
Se fait crier : Place ! et s'avance
Au milieu des chants et des ris ?
Le temps, hélas ! mes chers amis,
Comme un torrent se précipite.
Il nous parle, il nous dit à tous :
« Aimez, buvez, rien n'est si doux :
Le passé s'efface et nous quitte ;
Déjà le présent est en fuite ;
L'avenir se moque de vous. »
Il a raison, mes camarades ;
Croyez-moi, vidons le caveau :
Saint Martin n'aima jamais l'eau.
A leur grotte, à leur clair ruisseau,
Renvoyons les froides naïdes.
Le temps, le temps fuit loin de nous :
Ma bouteille avec ses glougloux,
C'est là mon urne et mes cascades.
Mais le voilà ce vin joli,
Franc champenois, qu'on nomme Aï,
Que pour nous le soleil parfume !
Comme il s'agite, et monte et fume !
Comme il part avec son écume !
Buvez, buvez, dépêchez-vous ;
Allons, ne comptez point les coups.
Salut au vin, puis à Grégoire,
Puis à l'Amour, puis à la Gloire !
Elle est pourtant un peu catin ;
Mais elle est belle, il faut y boire.

Quel bonheur ! quel heureux festin !
Mes tonneaux, Bacchus me les perce ;
Mon moka, Vénus me le verse.
Amis, laissons faire au Destin ;
Mais buvons tandis qu'il nous berce ;
Buvons, voyons tout sans effroi.
Qu'importe d'être ermite ou roi ?
Nous mourrons bientôt. Julienne,
Le noyau ! Le noyau ! qu'il vienne ;
M'entends-tu ? Fais-nous boire et boi.
De ce vieux nectar qui m'enchante,
Verse à ton fils, verse à ta tante.
Mes amis, la terre est à moi !

M. Ducis.

A DÉLIE.

Jeune Délie, écoutez ma prière :
Vous avez, je le sais, l'heureux don de charmer ;
Je sais aussi que vous êtes légère....
Pourtant, si vous voulez m'aimer,
Sourire au sentiment qui près de vous m'appelle,
Je suis tout prêt à vous chérir,
Au risque même de mourir
Si vous devenez infidèle.

M. Lespirt.

LE TEMPS PASSÉ ET LE TEMPS PRÉSENT.

Dialogue entre un Vieillard et un Jeune Homme.

LE JEUNE HOMME.

Vous avez vu ces temps d'une aimable folie,
Ces beaux jours, les derniers de la France polie.
Que vous étiez heureux ! A vos soupers divins,
Où le sel des bons mots et le feu des bons vins
D'un entretien charmant prolongeaient les délices;
Où la guerre et la paix, les acteurs, les actrices,
L'anecdote du jour, le travers du moment,
La chute d'un ballon, l'exil d'un parlement,
Du cercle tour à tour appelaient les saillies.
Dans ces réunions par la grâce embellies,
Que vous avez connu d'agréables loisirs !
Combien j'aurais voulu partager vos plaisirs,
Dussé-je comme vous voir les glaces de l'âge
Argenter le duvet dont mon menton s'ombrage !
J'eusse aimé ces beautés, idoles d'une cour
Qui fit si mal la guerre et fit si bien l'amour.
Du sceptre des salons leurs mains étaient ornées;
Les rois même à leurs pieds mettaient leurs destinées.
Commandant sans rudesse, instruisant sans orgueil,
Elles savaient, d'un mot, d'un geste, d'un coup d'œil,
Prescrire le respect, réprimer la licence;
Et leurs sujets, contens sous leur douce puissance.

Dans leurs chaînes de fleurs volaient avec gaîté,
Et contre le bonheur changeaient la liberté.
Que ces beaux temps sont loin! Grâce aux destins bizarres,
Nos pères n'ont laissé que des enfans barbares.
L'ordre est anéanti, l'anarchie est partout;
Et les mauvaises mœurs, mères du mauvais goût,
Sur mon triste pays étendant leurs ravages,
Ont fait d'un peuple aimable un peuple de sauvages.

LE VIEILLARD.

Pourquoi sur le présent élever le passé?
Par votre siècle en tout mon siècle est éclipsé.
Croyez-moi, ces beaux jours que vous dites les nôtres,
N'étaient ni plus heureux, ni meilleurs que les vôtres:
Ils furent moins féconds en exploits, en talens.
Nous n'étions que des nains; vous êtes des géans.
Cessez de me vanter nos froides coteries:
Les mines, le jargon, l'aigreur, les railleries,
Faisaient souvent les frais de nos plaisirs si fins;
On s'entre-déchirait à nos soupers divins.
La fureur du bel air saisit toutes les classes.
Le magistrat en robe eut de petites grâces.
Le prélat cavalier, jouant avec sa croix,
Pour gagner les rieurs, se permit quelquefois
Un amusant blasphème, un scandale agréable:
Pourvu qu'on fût piquant, tout devint convenable.
Les amans, se prenant, se quittant tour à tour,
Diffamaient le plaisir et profanaient l'amour.
Quel mari du bon ton, défiant l'épigramme,
Tête à tête eût osé souper avec sa femme?

Les noms d'époux, de fille, étaient proscrits partout,
Et, le vice excepté, l'on se moquait de tout.
Vous valez cent fois mieux. Vous soupez en famille;
Vous ne rougissez pas de nommer votre fille,
D'avouer votre femme; et, pour être entendus,
Nous parlons aujourd'hui, nous ne persiflons plus.
De la pensée au loin la route est élargie;
On a moins de finesse, on a plus d'énergie.
Les cercles sont moins gais, les propos moins brillans;
Le boudoir a perdu ses héros sémillans;
On ne se masque plus pour courir sans relâche
Remplir d'homme charmant l'aventureuse tâche,
Et jouer chaque soir, aux yeux de tout Paris,
Un personnage aisé, péniblement appris.
On reste heureux chez soi; les plaisirs domestiques
Rappellent, mieux goûtés, aux foyers pacifiques
Le père, les enfans, et leur aïeul goutteux
Qui, dans son grand fauteuil, applaudit à leurs jeux,
Tandis que par sa bru, la table préparée
D'un boston querelleur accourcit sa soirée.
Au lieu de petits soins, on a de grands devoirs :
La gloire est dans les camps et non dans les boudoirs.
Enfin, par les lauriers vous remplacez les roses,
Et le siècle des riens par le siècle des choses.

LE JEUNE HOMME.

Vous m'étonnez un peu; mais, du moins, convenez
Que le goût est perdu, les beaux-arts ruinés.
En vain pour les sauver le siècle se travaille;
Il enfante, il enfante, et ne fait rien qui vaille.

Que notre luxe est pauvre! En nos salons mesquins,
Voyez les murs couverts de ces papiers mal peints,
Laisser aux Gobelins leurs superbes tentures,
Et l'acajou lugubre exiler les dorures.
Dans nos jardins tortus pouvez-vous faire un pas?
On y grimpe, on y glisse, et l'on n'y marche pas;
La nature partout m'y semble contrefaite.
Je ne vous parle point de l'art de la toilette.
J'avoûrai comme vous ses sublimes progrès;
Mais les paniers, les pouffs ont encor mes regrets.
Ils étaient si décens! Nos guenilles antiques
Dessinent trop le nu chez nos dames étiques.
Pour l'art des Raphaël, je crois qu'il a gagné;
Mais je songe à Vitruve, et je suis indigné.

LE VIEILLARD.

Moi, je ne le suis pas. Permettez que j'admire
Cet Arc où des vieux temps la majesté respire,
Ce Louvre rajeuni, ces palais merveilleux
Couronnant de Paris les remparts orgueilleux.
Parmi les monumens d'une splendeur utile,
Des Sciences surtout j'aime le noble asile.
D'innombrables enfans apprennent dans son sein
A mesurer les cieux sous un compas certain,
A diviser la terre, à dessiner sa face,
A captiver des flots la turbulente audace,
A foudroyer des camps, à construire des forts
Où l'ennemi trompé perdra ses longs efforts;
Et tous les ans, sortis de cette enceinte immense,
Mille talens nouveaux vont fleurir dans la France.

Voilà des monumens à mon siècle inconnus.
Au moderne pinceau vous payez vos tributs.
De David, il est vrai, la touche mâle et fière
Gâte un peu de Boucher la petite manière.
Gérard, sur Bélisaire assemblant les malheurs,
Est plus sûr que Vanloo de m'arracher des pleurs.
Je vois en Girodet, dans sa vigueur heureuse,
L'esprit de Michel-Ange et non celui de Greuze.
Partout mon âme émue à des traits éclatans
Reconnaît le génie exilé trop long-temps.
Au fade coloris succède un ton sévère.
Plus d'amours minaudiers, de belle grimacière,
Couvrant d'un battant-l'œil son visage fardé,
Agaçant les passans d'un souris commandé,
Et montrant sur ses doigts dessinés en raquette,
La rose de rigueur ou l'oiseau d'étiquette.
Vous citez nos jardins, et vous les condamnez.
Y trouvez-vous l'ennui quand vous vous promenez?
Il vaut encore mieux grimper à perdre haleine,
Que marcher de plain-pied en gagnant la migraine.
On a vu bien long-temps nos pères fastueux,
Jusque dans leurs plaisirs toujours majestueux,
Dans des jardins savans corrigeant la nature,
Aux lois de la toilette asservir sa parure;
De Flore, emprisonnée en d'éternels bosquets,
Symétriser les pas, dessiner les bouquets;
Et sous de verts rideaux, chefs-d'œuvre du génie,
Recevoir le printemps avec cérémonie.
Le printemps n'y marchait que d'un air attristé;
Nous l'avons, de nos jours, remis en liberté.

Nous y sommes nous-même. En mon salon moins riche,
L'or ne fatigue plus de son luxe postiche.
L'élégance vaut mieux, et n'embarrasse pas.
Que servaient, dites-moi, ces superbes fatras,
Porcelaines, carreaux, marbres, verroteries,
Qui changeaient les salons en vastes friperies?
Nos meubles, qu'aujourd'hui le goût sait façonner,
Sont là pour nous servir, et non pour nous gêner.
Je vois la propreté, luxe de la misère,
S'introduire partout jusque dans la chaumière,
Et la simplicité régner dans les palais.

LE JEUNE HOMME.

Ainsi, sur tous les points j'ai perdu mon procès;
Mais, patience! Entrons dans le champ littéraire:
Malgré tous ses défauts, avons-nous un Voltaire?
A Gresset, à Piron je cherche un successeur.
De la société l'éloquent agresseur,
Boudant le genre humain, qui le plaint et l'admire,
Trouve-t-il parmi nous son maître en l'art d'écrire?
Montesquieu revit-il dans un penseur nouveau?
Buffon peint la nature: où prendre son pinceau?
La victoire est muette au pied de ses trophées.
Nous avons des héros, mais nous manquons d'Orphées.
Le génie est éteint; sa gloire est au cercueil.
Les Muses sont en pleurs et le Parnasse en deuil.
Eh bien! vous vous taisez? Je viens de vous confondre.

LE VIEILLARD.

Par un simple récit laissez-moi vous répondre:
Un homme en son jardin peuplé de mille fleurs
Entretenait l'éclat de leurs fraîches couleurs,

Grâce aux flots nourriciers de cinq sources fécondes
Qui les alimentaient du produit de leurs ondes ;
Puis dans cinq grands bassins, à bonds impétueux,
Allaient se consumer en jets d'eau fastueux.
Ces ondes lentement dans ses vastes domaines
S'ouvrirent, par degrés, des routes souterraines ;
Et, promenant au loin leurs liquides tributs,
Dans ses champs, dans ses prés, dans ses vergers touffus,
Il vit autour de lui, de leur rosée utile,
Naître de fruits divers une moisson fertile.
Vous m'entendez, je crois : tant d'esprits excellens,
Si riches de nos jours en mérite, en talens,
Par lui fertilisés sont les fruits du génie.
En divisant ses dons le ciel les multiplie.
D'ailleurs, ouvrez les yeux, et confessez vos torts !
Eh ! vous criez misère au milieu des trésors.
Quelle foule de noms chers encore au Parnasse !
Je voudrais les citer ; leur nombre m'embarrasse.
Allez : votre partage est encore assez beau !
Mais, que dis-je ? déjà sous un aspect nouveau,
Élevant dans ses mains le flambeau des sciences,
M'apparaît le génie : en ses courses immenses,
Je le vois s'élancer à pas audacieux
Du centre de la terre aux limites des cieux,
Saisir de l'univers les ressorts invisibles,
Et jusqu'aux régions, gouffres inaccessibles,
Où l'Éternel se cache à nos yeux indiscrets,
Épier sa pensée et sonder ses secrets.
Le monde est éclairé, les vérités circulent,
Et de l'esprit humain les bornes se reculent.

LE JEUNE HOMME.

Je reste sans réplique à tous vos beaux discours.
Sans être le plus fort, vous me battez toujours.
Nos spectacles, pourtant, m'offrent beaucoup à dire.
Par exemple, comment soutiendrez-vous, sans rire,
Que Talma de Lekain est un digne rival?
Qu'Elleviou-Blondel console de Clairval?
Vous serez le premier....

LE VIEILLARD.

Et j'en aurai la gloire.

LE JEUNE HOMME.

Talma valoir Lekain! quel sot pourra le croire?

LE VIEILLARD.

Chacun dans son talent me semble original.
Lekain, plus varié, plus pompeux, plus égal,
De ses nobles douleurs attendrissant la scène,
D'un air de majesté fit pleurer Melpomène.
Le diadème au front et le sceptre à la main,
Sous ta toge Talma me montre un vieux Romain
Tonnant dans le sénat, égal aux Dieux de Rome;
Ses pleurs sont d'un héros, sa douleur est d'un homme.
L'un déploya plus d'art, de grâce et de fierté:
L'autre a plus de franchise et de simplicité.
Tous deux profonds, tous deux dignes qu'on les admire,
L'un touchait, ravissait; l'autre oppresse et déchire.
A Lekain de grand cœur j'ai vingt ans applaudi.
J'entends son successeur, je pleure, et je me di:
Pourquoi les opposer sans cesse l'un à l'autre?

Talma, né pour son siècle, et Lekain pour le nôtre,
M'ont procuré tous deux un plaisir différent :
J'ai joui du passé ; jouissons du présent.
A quoi bon les regrets? Ce mal de la vieillesse,
Comme une épidémie a gagné la jeunesse :
Chaque jour elle vient du temps où nous vivons
Fronder les agrémens, calomnier les dons,
A ses contemporains déclare en tout la guerre,
Et, toujours s'amusant, se plaint avec colère
Que le goût, les beaux-arts, les plaisirs sont perdus
Depuis qu'on a du sens et qu'on ne soupe plus.
Pardonnez-moi l'humeur que ce travers me donne.
Je suis bon, d'ordinaire, et n'attaque personne.
Mon siècle, que j'aimai, ne m'a point pour censeur :
Du vôtre seulement je suis le défenseur.
C'est pour vous rendre heureux enfin que je vous gronde.
Vous voilà : jouissez, et soyez de ce monde.

M. Briffaut.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de M. V**.

Le poëte dont l'âme en ce portrait respire,
Rend parfaits, quels qu'ils soient, les vers qu'il daigne lire;
Mais, pour être excellens, ceux dont il est l'auteur
N'ont pas même besoin qu'il en soit le lecteur.

M. André Murville.

LE RASOIR DE CAMPAGNE.

Un beau matin, monsieur Tranquille,
Pour la campagne abandonnant la ville,
Aidé de son voisin, prenait soin d'apprêter
Tous les petits objets qu'il voulait emporter :
Son parapluie et ses lunettes,
Sa boîte à poudre, son couteau,
Ses gants, sa canne, son chapeau,
Son habit neuf et ses manchettes.
Le voisin Lamontagne, empressé de tout voir,
Dans un coin remarque un rasoir
Qu'on eût pu, sans mentir, qualifier de scie.
« A quoi vous servira ce rasoir, je vous prie?
Dit-il ; mon cher voisin, considérez-le bien,
Et vous verrez qu'il ne vaut rien.
Je suis même certain, lorsque je le regarde,
Que vous l'aurez pris par mégarde. »
Le prudent voyageur, qui l'avait pris exprès,
Répond ingénument au voisin Lamontagne :
« Parbleu, voisin, je sais ce que je fais,
C'est assez bon pour la campagne. »

M. Joseph.

L'EXIL.

ÉLÉGIE.

Cette contrée où je vis solitaire,
Où loin de toi je ne saurais me plaire ;
Semble nourrir les peines de mon cœur.
Ici pour moi le temps dort où se traîne ,
Et des frimas que l'hiver nous ramène
Le deuil profond ajoute à ma douleur.
 Dans la forêt lorsque les vents mugissent ;
Quand sur la mer, dont mon œil suit les flots ,
Des mariniers les noirs esquifs bondissent,
Et qu'au sommet de ces tristes créneaux
Les eaux du ciel à grand bruit retentissent,
Barde rêveur, je me crois transporté
Dans cette Écosse aux nébuleux rivages,
Lieux où les morts habitent les nuages ,
Et de leurs cris frappent l'air attristé.
 Mais quelquefois, pour consoler ma vie
Les souvenirs me prêtent leur secours ;
Tu m'apparais, jeune et belle Amélie ,
Et je renais tout entier aux amours !
Moins triste alors, sur ma lyre fidèle
Je vais cherchant ces sons harmonieux ,
Ce sentiment que ta voix nous révèle ,
Et qu'à toi seule ont départi les Dieux ;
Et quand Racine, au tendre et doux génie ,
Charme, le soir, mon temps désoccupé ,

Je te revois dans Esther, dans Junie:
Aimable erreur de mon esprit trompé!
Reviens, reviens, ô maîtresse chérie!
D'un bonheur vrai me rendre les douceurs:
A ton aspect, la campagne flétrie
Retrouvera des gazons et des fleurs.
Devant ta nef sur les eaux balancée,
Vont se jouer les jeunes Alcyons,
Et tu sauras, calmant les aquilons,
De ces déserts me faire un Elysée.

M. Lorrando.

VERS A MADAME DE V***.

A peine au sortir de l'enfance,
De la vertu mon cœur fut enchanté.
Par l'amitié, dans mon adolescence,
Je connus la félicité.
Pendant le cours d'une longue existence,
Des arts la céleste puissance
Adoucit les chagrins dont je fus tourmenté.
Je touche au déclin de la vie;
Mon cœur, loin d'en être abattu,
Avec transport, retrouve dans Sylvie
Les arts, l'amitié, la vertu.

M. M.

LES FILS DE MERCURE.

ALLÉGORIE.

Le plus léger comme le plus habile
Des habitans du céleste séjour,
L'agent discret de la beauté facile,
Le confident intime de l'amour,
Le maître en l'art de la matoiserie,
Mercure, enfin, eut un jour fantaisie
De dérober à Junon ses trésors.
Tromper Junon n'était pas chose aisée;
L'adroit Mercure y mit tous ses efforts:
Il assoupit avec son caducée
Le lourd Plutus, qui, cédant à ses lois,
Dormit, dit-on, pour la première fois.
Débarrassé de ce ministre avide,
Qui de Junon gardait les coffres-forts,
Il fit mouvoir leurs magiques ressorts
Par le moyen d'un instrument perfide;
Et, triomphant de tout l'art de Vulcain,*
Ce Dieu subtil accomplit son dessein.
Junon bientôt s'aperçut du larcin,
Et sans délai cette déesse altière
En porta plainte au souverain des Dieux.
L'auteur du vol fut banni sur la terre,
Tant l'attentat parut audacieux.

* Inventeur des serrures.

Mercure part pour subir sa sentence ;
Dans l'air il plane et long-temps se balance,
Sur notre globe il promène les yeux,
Et pour exil il se choisit la France.
Il descendit en une plaine immense
Qu'entrecoupait, de son cours sinueux,
L'onde d'un fleuve ami de l'abondance.
Du sein des eaux s'élevaient jusqu'aux cieux
Les murs naissans d'une cité guerrière
Qui de Paris portait le nom fameux.
Au bruit qu'il fit en tombant sur la terre,
La Seine émue écarta ses roseaux,
Et pour le voir s'élança hors des eaux.
Nymphe accomplie, elle avait tout pour plaire :
De sa beauté Neptune fut épris ;
Mais violent, farouche, téméraire,
Le Dieu des mers excita ses mépris.
Mercure avait plus d'un don en partage :
L'art de séduire était son apanage.
Il ne peut voir la Seine sans l'aimer ;
Il veut lui plaire, et, pour mieux la charmer,
Il a recours aux fleurs de l'éloquence.
Il triompha par des discours flatteurs,
Et de la nymphe il obtint les faveurs.
Cette union lui fit chérir la France,
Et lui rendit ses regrets moins cuisans.
Il en naquit d'innombrables enfans,
Qui, de leur père imitateurs fidèles,
A leurs neveux ont servi de modèles.
A les former Mercure s'appliqua ;

Il les doua d'une adresse subtile ;
Et, leur prêchant sa morale facile,
En leurs esprits sans peine il l'inculqua.
A tant de fils il fallait un asile ;
Il en peupla la naissante cité ;
Et le trafic alors fut inventé
Avec l'escompte et la banque sa fille.
Ses rejetons dont tout Paris fourmille,
Pareils à ceux du dragon de Cadmus,
L'un envers l'autre à l'envi sont prodigues
De trahisons, de ruses et d'intrigues ;
Les plus adroits dépouillent les vaincus.
Du haut Olympe où remonta Mercure,
Il s'intéresse à sa progéniture ;
Et, peu content de protéger les jours
Des fruits nombreux de ses tendres amours,
Quand le ciseau de la Parque ennemie
De leurs projets vient arrêter le cours,
Il s'en empare au sortir de la vie,
Les fait passer dans la barque à Caron ;
Et quand du Styx ils ont bu l'eau croupie,
Il les remet au pouvoir de Pluton.

M. V. Vastey.

ÉPIGRAMME.

Ton ouvrage est fort gros, le mien des plus petits ;
Mais le mien est à moi, le tien à tes amis.

M. E. F. Bazot.

MA CONFESSION

AUX PRÊTRES DE MOMUS.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

LE PÉNITENT.

Dans ce temple respectable,
Frères, qui m'admettez tous,
Reconnaissez un coupable
Qui ne saurait être absous :
J'ai fait l'horrible serment
De vivre et mourir gaîment.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant. (*bis.*)

LE PÉNITENT.

Mais de plus je me confesse,
Sans scrupule et sans regret,
De me montrer à la messe
Moins souvent qu'au cabaret,
Et de chanter plus souvent
La chanson que le plain-chant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Si je rencontre une femme
Délaissée à ses ennuis,
Maudissant au fond de l'âme
Et ses devoirs et ses nuits,
Supplanter le délinquant
Me paraît toujours piquant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Partisan de la paresse,
Ami de l'oisiveté,
Quelque besoin qui me presse,
Je chante avec volupté :
Travailler est assommant,
Et ne rien faire est charmant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Lorsque par hasard je joue
La bouillotte ou le boston,
Toute laide, je l'avoue,
Que soit cette passion,

J'aime mieux être, en sortant,
Le gagnant que le perdant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Qu'autour d'une large table
Que surchargent cent flacons,
J'entende une troupe aimable
S'écrier : Trinquons! trinquons!
De tous les verres je prends
Les plus pleins et les plus grands.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

J'ai des dettes, que j'espère
En aucun temps ne nier;
Mais, toujours prompt à les faire,
Je suis lent à les payer,
Et, lorsque j'ai de l'argent,
Je les oublie en mangeant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Qu'un bon vivant me convie
Pour un banquet de gourmand;
Qu'à la même heure on me prie
D'être d'un enterrement,
Je lâche le plus souvent
Le défunt pour le vivant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

En un mot, mon plus grand vice,
Frères, c'est la vanité;
Quelques vers que j'écrivisse,
J'ai sans cesse répété :
Des neuf Sœurs heureux amant,
Je fais maint couplet charmant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant. (*bis.*)

M. A. DÉSAUGIERS.

SUR LE PORTRAIT

De Madame Éléonore D. L. B.

Hæc est illa tibi, etc.
Mart. Lib. X, Ép. 68.

La voilà, cette Éléonore,
Dont l'époux est toujours l'amant,
Qu'à toute autre il préfère encore,
Fidèle à son premier serment.
Si la nature la fit belle,
Des neuf Sœurs la troupe immortelle
La dotée aussi richement.
De sa douce philosophie
Le portique et l'Académie
Auraient droit de s'enorgueillir :
Fort de son glorieux suffrage,
L'écrivain qui peut l'obtenir,
Des critiques bravant l'outrage,
Vivra dans un long avenir;
Tant elle plane sur la sphère
Et de son sexe et du vulgaire.
Dans l'Idylle et dans la chanson
Elle égalerait Deshoulière;
L'amante même de Phaon
Envîrait sa muse légère;
Mais sa vertu, que l'on révère,
Interdit la comparaison.

M. de Kérivalant.

IMITATION

DE L'ODE D'HORACE A TORQUATUS.

Le sombre hiver a fui, la riante verdure
  Déjà se montre en nos champs ranimés ;
Déjà les prés, les bois reprennent leur parure,
  Et les ruisseaux leurs lits accoutumés.

Tout a changé de face : Aglaé, demi-nue,
  Avec ses sœurs foule un gazon naissant ;
Compagne de leurs jeux, la Dryade ingénue
  Sans crainte accourt s'y mêler en dansant.

A l'heure qui s'écoule une autre est enchaînée ;
  Le jour qui fuit amène d'autres jours ;
Il n'en est point ainsi de notre destinée :
  Les dieux jaloux en ont borné le cours.

Le zéphire bannit la piquante froidure ;
  Aux fleurs bientôt succèdent les moissons ;
Et l'hiver paresseux attriste la nature,
  Que de Pomone on cueille encor les dons.

Flore des longs frimas console au moins l'année ;
  Mais nous, mortels, au tombeau descendus,
Nous ne sommes, témoins Tullus, Ancus, Énée,
  Que froide cendre, ombres, et rien de plus.

De tous ceux que te file une avare déesse,
L'instant présent peut être le dernier :
Accorde à tes plaisirs, jouis de ta richesse,
Trompe l'espoir d'un avide héritier.

Quand Minos aura lu ta fatale sentence,
Tu lutteras en vain contre ton sort :
La vertu, les talens, une illustre naissance,
N'ont point le droit de désarmer la mort.

Pour dérober au Styx le fidèle Hippolyte,
Diane a fait des efforts superflus ;
Et, malgré sa valeur, Thésée au noir Cocyte
N'a pu ravir son cher Pirithoüs.

M. Dégay.

PARODIE.

Nonotte, au lit de mort, voyant Fréron en pleurs,
Lui dit : « Confrère, si je meurs,
Comme en notre métier un aide est nécessaire,
L'abbé, notre apprenti, fera bien ton affaire :
Il est hardi, mordant, enfin, tu le connais.
Vite, arrhe-le, crois-moi ; tu ne saurais mieux faire.
—Ma foi, dit l'autre, j'y pensais. »

M. Louet.

LE REFUS.

ROMANCE.

L'aveu m'échappe malgré moi,
L'aveu de l'amour le plus tendre;
Mais à ce transport garde-toi,
Trop cher amant, de te méprendre.
La raison ne peut l'excuser
Sans que l'amour en soit victime;
Et je dois, pour aimer sans crime,
Toujours aimer et refuser.

Jouet de mille vœux confus,
Trop facile ou trop inhumaine,
Je t'éloigne par un refus,
Par un baiser je te ramène.
La raison condamne un baiser;
Un refus, l'amour s'en offense:
Tu te plains de ma résistance....
Ah! plains-moi de te refuser!

Il faut te fuir, je le sens bien,
Ou te permettre une autre flamme:
Va! cherche un plus heureux lien;
Ton bonheur suffit à mon âme.
Mais crains encor de t'abuser
En triomphant d'une autre amante:

Elle n'est pas la moins aimante
Celle qui dut te refuser.

Qu'ai-je dit! Je perdrai le jour
Avant que rien ne nous sépare.
Mais, trop faible contre l'amour,
Que du moins ma raison s'égare;
Que je puisse me déguiser
Le piége où tu veux me conduire,
Accorder tout dans mon délire....
Et croire encor tout refuser!

M. Eusèbe Salverte.

MADRIGAL.

Imitation libre du latin.

Je l'aime, hélas! serait-ce sans espoir?
Hier encor, cédant à mon délire,
Je m'enivrai du charme de la voir.
Son doux parler, son aimable sourire,
Ses yeux, ses traits, sa grâce, sa beauté,
Tout se gravait dans mon cœur enchanté....
Amour! pourquoi faut-il lui cacher mon martyre,
Lorsque de ses regards un seul a pu suffire
Pour me ravir ma liberté?

M. *** (de Genève).

CHANT OSSIANIQUE

Sur la mort des Ducs d'Istrie et de Frioul.

« Célébrons les héros mourant dans les combats ;
La mort leur ouvre une éternelle vie.
Leur âme dans les cieux exempte du trépas,
Et leur nom sur la terre affranchi de l'envie,
Braveront les efforts des siècles révolus ;
Imitant leurs aïeux que l'univers contemple,
Ils serviront d'exemple
A nos neveux jaloux d'imiter leurs vertus. »

Dans le palais d'Odin, fondé sur des nuages
Étincelans de feux et séjour des orages,
C'était par ces accords, au sein d'un doux repos,
Que les bardes en chœur recevaient un héros.
A son prince adoré préparant la victoire,
Sous le glaive du Scythe il mourut avec gloire,
Et, déjà parvenu dans le palais d'Odin,
Il a près des héros pris sa place au festin.
Mais dans ces vastes champs au-dessus du tonnerre,
Que, comme une vapeur incertaine et légère,
Parcourent en tous sens les âmes des soldats
Tombés avec honneur au milieu des combats,
De nouveaux chants de gloire et des ombres nouvelles
Se suivant sans relâche aux salles éternelles,
Répétaient que les Francs et le Scythe inhumain

Ensanglantaient toujours les fleuves du Germain,
Quand des bardes la voix, dans les cieux élevée,
D'une ombre plus illustre annonça l'arrivée.

« Habitans des plaines de l'air,
Qui de vos mains impétueuses
Dirigez la foudre et l'éclair,
Ouvrez vos salles lumineuses.

Un nouveau convive est venu :
Ce n'est point un mortel vulgaire,
Et de la gloire méconnu
Tombé dans les champs de la guerre,

Videz la coupe du banquet;
Guerriers, livrez-vous à la joie :
C'est un frère qui vous manquait,
Et que le glaive vous renvoie. »

Le héros s'avançait au bruit de leurs accens;
Son front est obscurci par les chagrins cuisans,
Et pourtant dans ses yeux abattus par les larmes,
A l'aspect du guerrier, ancien compagnon d'armes,
Qu'il avait vu frapper dans les champs du combat,
La joie un seul instant brilla d'un doux éclat.
Il s'assied au festin; mais sa triste pensée
Gonflait de longs soupirs sa poitrine oppressée.
Étonné, son ami l'interroge en ces mots :

« Quelle tristesse t'environne?
Je ne crains pas, qu'infidèle aux héros,

La victoire nous abandonne.
Dans ce séjour resplendissant
D'une clarté pure et sacrée,
Toute tristesse est ignorée,
Et tout chagrin est impuissant.
Cesse de regretter la vie.
Préfères-tu, mourant victorieux,
L'existence qui t'est ravie
A l'honneur d'habiter ce séjour glorieux ? »

Il dit ; mais, abattu par sa mélancolie,
Le héros lui répond d'une voix affaiblie.
Les bardes attentifs ont suspendu leurs chants ;
Les chefs donnent des pleurs à ses regrets touchans.
« Non, je ne pleure point la vie :
Vouée au plus grand des héros,
La consacrer à son repos,
La perdre en le servant fut ma plus chère envie !
Mais, loin de lui, quel avenir
Pourrait encor m'offrir des charmes ?
Ma mort a fait couler ses larmes,
Et je ne puis plus le servir.
O mon héros ! toi qui me pleures,
Que puis-je regretter que toi ?
N'étais-tu donc pas tout pour moi ?
Et loin de toi la mort m'exile en ces demeures !
Que m'importe que nos neveux
De mon nom gardent la mémoire !
Ta seule gloire était ma gloire,
Tes désirs étaient mes seuls vœux. »

Dans les airs cependant les harpes frémissantes
Des bardes secondaient les voix retentissantes,
Et du héros ravi leurs chants consolateurs
Eurent bientôt calmé les amères douleurs.

Célébrons des guerriers les nobles funérailles ;
Heureux celui qui meurt au milieu des batailles !
Un aussi beau trépas n'est jamais trop brigué :
Le lâche peut le fuir ; mais, pour une âme altière,
C'est un lit de fougère
Qui, le soir, se présente au chasseur fatigué.

Ainsi que la feuille qui tombe
Emportée au gré des hivers,
Le héros que couvre la tombe
N'est pas oublié dans nos vers.
Comme l'astre de la lumière,
Quand il a rempli sa carrière,
Laisse encore après lui l'Occident radieux,
D'un héros la cendre muette,
Ayant nos chants pour interprète,
Laisse un souvenir glorieux.

Le brave ne meurt point, il vit dans la mémoire :
Ses fils avec transport rediront son histoire,
Et voudront à leur tour égaler ses travaux.
Le lâche est oublié : le guerrier vit sans cesse ;
Et sous la mousse épaisse
On reconnaît encor la tombe d'un héros.

Avec la vapeur malfaisante
Qui sort du lac marécageux,
Du lâche toujours l'âme errante
Porte un venin contagieux.
Cette âme, souffrante, avilie,
Jamais, dans les cieux accueillie,
Du banquet des héros ne verra l'appareil,
Et ne pourra sur des nuages,
Dans un ciel pur, exempt d'orages,
Jouir des regards du soleil.

M. V. Leduc.

DIZAIN.

Regardez-la, gentille est sa personne,
Si n'approchez; mais ne la croyez bonne :
Aigre est l'humeur, l'esprit souvent quinteux,
Et le parler insolent et verbeux.
Grain de folie entra dans son partage;
Et ce n'est tout : point ne naquit sauvage;
A le cœur tendre et de facile accès,
A tout venant prêt à livrer passage.
Que si doutez, intentez-moi procès;
Paul, Pierre et Jean viendront en témoignage.

M. Vigée.

ROMANCE.

Doux chant d'amour me trouble dès l'aurore ;
Doux chant d'amour le jour vient m'affliger ;
Doux chant d'amour le soir m'attriste encore :
Que n'est-ce, hélas ! le chant de mon berger !

J'entends ces mots : « Aime-moi, je t'adore....
C'est pour toujours... Plus ne saurais changer !... »
Ah ! dans ces mots est poison qui dévore :
Les entendais jadis de mon berger.

Jeunes Beautés, puisse Amour que j'implore
N'être pour vous Dieu cruel ni léger !
Mais, par pitié, faites que je l'ignore :
Bien vous cachais les feux de mon berger.

Ou, dans la nuit, si de la tendre Isaure
Le doux sommeil vient les maux soulager,
Que chant d'amour pour vous résonne encore....
Mais que je rêve entendre mon berger.

M. Eusèbe Salverte.

BOUQUET

A une Belle-Mère, par le Fils de son Mari, en lui présentant, au nom de celui-ci, une jolie petite Montre à répétition.

A TOI, qui sais charmer les jours
D'un digne époux, mon tendre père;
A toi, qui me rends une mere,
Et qu'en fils j'aimerai toujours,
Salut, hommage, amour sincère.
Je t'offre un bouquet au hasard,
Formé des dons de la nature,
Et j'y joins un présent de l'art,
Très-superflu pour ta parure,
Mais qui te vient de bonne part,
Et te sera cher, je le jure.
C'est un ouvrage en miniature,
Où se peint à notre regard
L'infatigable et verte allure
De ce symbolique vieillard
Dont la beauté craint tant l'injure;
Qui, du moment de son départ,
N'a fait ni halte, ni retard,
Et qui, courant à l'aventure,
Nous attend, hélas! tôt ou tard.
Une main délicate et sûre
A rassemblé dans sa structure
Perles de l'Inde, or du Pérou,

Et diamans je ne sais d'où.
Enfin, car il faut te l'apprendre,
C'est une montre qu'à ton cou
Chaîne légère doit suspendre;
Joyau dont chacun sera fou
Quand sur ton sein il va descendre;
Nuit et jour, utile bijou,
Que l'œil peut voir, l'oreille entendre,
Et qui, consulté par tous deux,
Rend des oracles non douteux
Et très-faciles à comprendre.

On voit dans ce miroir du temps
Une aiguille au cours insensible
Marquer au juste les instans
Qu'il parcourt d'une aile impassible;
Et cependant, chère maman,
Dans sa marche quoique inflexible,
Tu l'accuseras fréquemment
D'un capricieux mouvement.
Lorsque l'époux que ton cœur aime
S'absentera, pour toi, pour lui,
Cette aiguille, sous son étui,
Sera d'une lenteur extrême;
Et de tes enfans pleins d'ennui,
Loin de leur double et cher appui,
Le cœur en jugera de même.
Mais dans ce jour qui près de toi
Nous réunit avec ivresse,
Elle marque notre allégresse,
Et se hâte trop, selon moi.

Ce soir (j'y songe avec effroi),
En m'arrachant à la tendresse
Des bons parens que je revoi,
Et du collége avec tristesse
Regagnant le sombre paroi,
Je maudirai de sa vitesse
L'inévitable et dure loi.
Ah! dussé-je encourir le blâme
De l'école et de ses docteurs,
Pour avoir écouté mon âme
Livrée à de chères erreurs;
Dussé-je essuyer les rigueurs
De leur implacable rancune;
Je voudrois, qu'allant à rebours
Et du soleil et de la lune,
Ta montre d'innombrables jours
Allongeât mes plaisirs trop courts!
Puisse, au moins, l'aiguille importune
Trois jours nous dérober son cours,
Et, par un surcroît de fortune,
Le timbre aussi nous trouver sourds;
Afin que, d'une ardeur commune,
Pendant cette heureuse lacune,
L'hymen, l'amitié, les amours,
Te fassent trois fêtes pour une!

M. Jame de Saint-Léger.

LE JOUEUR A L'AGONIE.

On voit bien rarement un joueur s'enrichir;
Mais de cette règle commune
Certain seigneur sut s'affranchir,
Et fut assez heureux pour doubler sa fortune.
Ou riche, ou pauvre, il faut mourir.
Étant un jour à l'agonie,
Un moine s'empara de ses derniers momens:
Il lui peignit d'abord les écarts de sa vie,
Et pour le jeu sa longue frénésie,
Puis de l'enfer les éternels tourmens.
« Mais de Dieu, lui dit-il, la clémence infinie
Ne veut que notre amendement;
Pour adoucir son jugement
Il nous suffit d'une œuvre pie:
Faites donc aujourd'hui, par votre testament,
Un bon emploi de vos richesses.
Léguez à l'orphelin, donnez à l'indigent,
Dotez l'autel, faites dire des messes;
N'oubliez pas surtout notre petit couvent,
Ou bien craignez du ciel les foudres vengeresses. »
Mon joueur, à ces mots se soulevant un peu,
Le regarde, et lui dit d'un air plein de mystère:
« Cachez mieux vos cartes, mon père,
On aperçoit trop votre jeu. »

M. Agniel.

LES DÉGUISEMENS.

VAUDEVILLE.

AIR *des deux Edmond.*

FILLETTES qui, cherchant à plaire,
Prenez un langage sévère,
Un air sec, un ton aigre-doux,
Déguisez-vous;
Par vos dehors, vos airs affables,
Vous qui savez vous rendre aimables,
Fussiez-vous même sans appas,
Ne vous déguisez pas.

Maris jaloux, effroi des dames,
Qui, pour être sûrs de vos femmes,
Les retenez sous les verroux,
Déguisez-vous;
Vous qui leur laissez, au contraire,
Liberté toujours pleine, entière,
Sans craindre un seul de leurs faux pas,
Ne vous déguisez pas.

Juifs qui, nous voyant sans ressource,
Loin de nous ouvrir votre bourse,
Vous moquez encore de nous,
Déguisez-vous;
Mais vous, bons parens, gens honnêtes,
Qui, prenant pitié de nos dettes,

Vous tirez toujours d'embarras,
Ne vous déguisez pas.

Femmes coquettes et cruelles,
Qui laissez mille amans fidèles
Languir en vain à vos genoux,
Déguisez-vous ;
Beautés, *par instinct* fort humaines,
Qui bien vite calmez leurs peines
Pour ne point causer leur trépas,
Ne vous déguisez pas.

Crésus ignares, égoïstes,
Vous qui méprisez les artistes
Et les traitez comme des fous,
Déguisez-vous ;
Mécènes pleins de bienveillance,
Qui, protégeant les arts en France,
Au mérite tendez les bras,
Ne vous déguisez pas.

Laïs, vrais objets de scandale,
Dont le luxe en tous lieux étale
Et cachemires et bijoux,
Déguisez-vous ;
Vous qui préférez en silence
L'honneur d'une triste indigence
A la honte de tels éclats,
Ne vous déguisez pas.

M. Charles Malo.

STANCES.

Heureux ! mille fois heureux
L'homme exempt d'inquiétude,
Qui vit dans la solitude,
Et de pensers généreux
Fait sa plus chère habitude !

Une douce volupté
Tient son âme épanouie ;
Libres de haine et d'envie,
Au sein de l'obscurité
Coulent les jours de sa vie.

Le faste de la grandeur,
Que notre faiblesse encense,
Et l'éclat de la puissance
Ne troublent point le bonheur
Qu'il goûte dans l'innocence.

Sans craindre les coups du sort
Ni la fortune volage,
Instruit des leçons du sage,
De la naissance à la mort,
Calme, il franchit le passage.

Tel un paisible ruisseau,
Doux espoir d'une fontaine,

Parcourt lentement la plaine,
Et roule engloutir son eau
Dans la rivière prochaine.

Mais plus heureux le mortel
Qui, placé par la fortune
Loin de la route commune,
Peut en un sort moins cruel
Changer l'humaine infortune.

Le chêne aux vastes rameaux
Abrite de son feuillage,
Et défend contre l'orage
Les modestes arbrisseaux
Qui croissent sous son ombrage.

Ainsi l'homme vertueux
Qui, du séjour des tempêtes,
Voit les foudres toujours prêtes
A frapper les malheureux,
Veille à garantir leurs têtes.

L'œil aime à voir un esquif
Glisser sur l'onde docile,
Et, dans sa course facile,
Aborder, loin du rescif,
Sur une rive tranquille.

Mais quel spectacle plus beau,
Alors que sur le rivage

Paraît, vainqueur de l'orage,
Ce majestueux vaisseau
Qui triompha du naufrage!

M. V. Leleux.

SONNET

A MADAME P***.

Du Sonnet tant vanté par le fameux Boileau
Je voudrais, en ce jour, ressusciter la gloire.
Bientôt on reverrait, si l'on voulait m'en croire,
La Ballade briller, ainsi que le Rondeau.

Le noble Chant royal, que l'on trouvoit si beau,
Parmi nous reviendrait célébrer la victoire;
Aux faits de nos guerriers, faits dignes de mémoire,
Sa pompe donnerait un lustre tout nouveau.

Du Lai, du Virelai, des simples Villanelles,
Reparaîtraient aussi les grâces naturelles;
Le Triolet plairait par sa naïveté.

Du Dieu de l'Hélicon s'accroîtrait la richesse;
Et désormais amis, sur les bords du Permesse,
L'ennui ne naîtrait plus de l'uniformité.

M. J. Blondeau (de Commercy).

VERS

Écrits sur l'album de Madame DE LA C...., en visitant le Musée Napoléon.

LORSQUE dans ces lieux enchanteurs
J'aperçois la charmante Adèle,
Je crois voir au milieu des fleurs
Briller une rose nouvelle;
Seule elle montre à nos regards,
Dans sa noble et simple parure,
Près des chefs-d'œuvre des beaux-arts,
Le chef-d'œuvre de la nature.

J. B. Alexis A....

SUR L'INCENDIE DE LYON,

ARRIVÉ L'AN 60 DE NOTRE ÈRE.

Una nox interfuit inter urbem maximam et nullam.

SÉNÈQUE.

CETTE ville à qui le soleil,
En se couchant, venait encore
De promettre une belle aurore,
N'existait plus à son réveil.

M. DROBECQ.

ÉPITRE

A M. F. B., qui a le projet de publier son *Voyage en Grèce*.

QUEL mortel ami des beaux-arts
N'a pas cent fois désiré dans sa vie
De parcourir ces lieux où le génie
Respire encore, attache les regards
Sur les débris amoncelés, épars,
Échappés à la barbarie
Des destructeurs du trône des Césars?

Mes amis, rendez-moi les jours de ma jeunesse,
Et je cingle soudain vers ces bords malheureux,
Où d'un peuple héroïque, où de l'antique Grèce,
Gissent déshonorés les membres précieux.
En passant je dirai : Là fut Lacédémone,
Olympie et Mycène, et plus loin fut Argos.
Rangeons la côte, et saluons les eaux
Où le berceau du fils de l'errante Latone
Fixa la flottante Délos.

Quel est dans le lointain ce rocher qui rayonne
Des derniers feux du jour? C'est l'île de Naxos.
Là, malgré le secours de l'amant d'Erigone,
Voyez la fille de Minos,
Suivant encor de l'œil l'ingrat qui l'abandonne,

Expirer, le regard attaché sur les flots.
La nuit, cette amante abusée,
Ombre errante et plaintive, apparaît sur ces bords,
Frappe l'écho des mers du doux nom de Thésée,
Et rentre avec la nuit dans l'empire des morts.

Dans ce golfe où le flot s'amoncelle et bouillonne
Sous l'humide réseau des vapeurs du matin,
Je vois paraître Sicyone,
Sicyone, où l'Amour guidant la faible main
D'une amante adorée, inquiète et fidèle,
Donna naissance à l'art divin
Des Phidias et des Apelle.

Et vous, Thèbes, salut, salut, murs consacrés
Par le vainqueur de Leuctre, et les vers qu'à Pindare
Les Muses même ont inspirés.
Salut Corynthe, Amyclée et Mégare;
Et vous îles que teint de ses flots azurés
La mer qui vit tomber Icare.

Mais n'allons pas plus loin; matelots, arrêtez,
Bornons ici notre course égarée,
Pliez la voile, et touchons au Pirée.
O toi, reine de ces cités
Dont se parait jadis cette riche contrée,
Que foulent aujourd'hui des brigands détestés!
Athènes! dont le nom rappelle à la mémoire
Tant de talens, d'esprit, de vertus et de gloire,

Laisse-moi dans tes murs errer sur ces débris,
Ces restes mutilés de ta magnificence.

Voilà donc cette place où d'une foule immense
Démosthène à son gré maîtrisait les esprits!
Là, s'étendait le Céramique
Sur les bords toujours verts du tranquille Ilissus.
Là, les jardins d'Académus;
Plus loin ceux d'Épicure, et l'austère portique
Décoré de la main des Zeuxis, des Myron.
Ici s'élevait le Pécile,
Et le soir on courait aux théâtres d'Eschyle,
De Ménandre et de Polémon.

Allons voir le Gymnase et mesurer le Stade;
Le temple de Thésée était près de ces lieux.
Mais quelle riche colonnade
Élève dans les airs son front majestueux!
Il semble que le temps à regret le ravage.
Aux sublimes beautés dont s'étonnent tes yeux,
Reconnais de Minerve et le temple et l'ouvrage.

Mais du temple de l'Amitié
Pourquoi faut-il en vain que je cherche la trace?
Ne trouverai-je point la place
Où fut l'autel de la douce pitié?
Aimables sentimens, trésor que la nature
Mit au fond de nos cœurs,
Vous n'avez plus de culte et plus d'adorateurs.
En proie aux passions, au vice, à l'imposture,

L'homme n'a plus que des fureurs.
O vérité funeste ! ô France ! ô jours de crimes !
Jours de misère et de tous les fléaux,
Où rien ne surpassait la rage des bourreaux
Que la constance des victimes !...
Mais périsse à jamais le souvenir cruel
De ce temps malheureux, la honte de notre âge !
Un beau jour succède à l'orage.
Laissés nus et meurtris sur le sein maternel,
De nos bras défaillans embrassons le rivage,
Et, rentrant sous les lois de l'amour paternel,
Songeons à réparer les pertes du naufrage.

Et vous, grands et pompeux débris,
Le tombeau de ce peuple effacé de la terre,
Mais dont la gloire encore étonne les esprits ;
Et vous, ses déplorables fils
Courbés sous le tranchant du fatal cimeterre,
Enfans déshérités, étrangers et bannis,
Dans les champs fortunés cultivés par vos pères
Après avoir pleuré sur vos misères,
Je vous fais mes adieux et revole à Paris.

Ainsi, quand la bise effroyable
Ébranlait mes cloisons, sifflait dans mes volest,
Au coin du feu, les pieds sur mes chenets,
Mon Anacharsis sur la table,
Mon cher B***, je vous suivais
Dans ce pays charmant, dans cette Grèce aimable;
Et, laissant à mon gré s'égarer mon esprit,

Je faisais avec vous le voyage agréable
Dont vous nous devez le récit.
Oui, c'est à vous à les décrire
Ces lieux qu'avec transport vous avez visités :
Vous en avez senti les touchantes beautés;
Qu'en écrivant leur charme vous inspire,
Et tous vos lecteurs enchantés
Vous diront avec moi : C'est les voir que vous lire.

MON RETOUR DE LA CAMPAGNE A PARIS.

Je vais enfin, ô douce jouissance!
Quitter les bois, vivre avec les humains.
Je parîrais que, depuis mon absence,
A se tromper ils ne sont plus enclins;
Je parîrais que les amis fidèles
Se font tuer pour servir leurs amis;
Je parîrais que les femmes cruelles
Au fond du cœur n'aiment que leurs maris.
Je parîrais que, faisant sourde oreille,
L'homme en crédit ne vend plus les honneurs.
Je parîrais que Molière et Corneille
Sont éclipsés par de nouveaux auteurs;
Je parîrais qu'on ne voit plus d'avares;
Je parîrais qu'on aime son pays;
Je parîrais que les fripons sont rares....
O ciel! fais-moi gagner tous mes paris!

M. J. A. Jacquelin.

LE TAPIS DE PIED ET LE PAILLASSON.

FABLE.

Le brillant tapis d'un salon,
Un matin, parla de la sorte
A l'humble et pauvre paillasson
Placé sur le seuil de la porte :
« Mon ami, j'ai pitié de toi;
Je suis touché de ta détresse;
Tu dois beaucoup souffrir, je croi,
En voyant ma grande richesse....
— Souffrir ! Eh, mon ami! pourquoi?
Entre nous quelle différence?
N'avons-nous pas le même emploi?
Va, malgré ta magnificence,
On te foule aux pieds comme moi! »

M. J. Blondeau (de Commercy).

DISTIQUE.

Ami, ne cherche point un savoir dangereux :
Les sots sont ici-bas les gens les plus heureux.

M. Thuret.

LA JEUNE FILLE ET LES OISEAUX.

FABLE.

Rose, dans un hameau nourrie,
Touchait à son quinzième été ;
C'est l'âge où va de compagnie
L'imprudence avec la beauté.
L'une et l'autre éclataient dans la jeune bergère :
Elle aimait les oiseaux, elle en voulait avoir,
Même en peupler une volière,
Et s'y prit mal, comme on va voir.
Tant que dura l'été, la petite personne
Employa tout son temps à former des filets ;
L'ouvrage alla si bien qu'ils se trouvèrent prêts
Dès les premiers jours de l'automne :
La belle n'eut plus de repos
Qu'ils ne fussent tendus dans le champ le plus proche.
Ils le sont, et d'abord s'y jettent mille oiseaux
Qui, de l'hiver fuyant l'approche,
Ensemble voyageaient vers des climats plus chauds.
Rose, en un coin cachée, en sort vite, s'approche,
Et songe à transporter ce peuple prisonnier :
Elle y songe trop tard. Un d'entre eux se dégage,
Et jette, en s'agitant, le frein de l'esclavage.
Pour comble de chagrins, la fillette peu sage
Entendit les captifs, dans les airs, lui crier :
« Notre espèce est bien volage ;

Belle, pour la retenir,
C'était d'abord une cage
Dont il fallait vous munir.
Nous voulons bien vous l'apprendre :
Pour qui veut nous posséder,
C'est peu de savoir nous prendre ;
Il faut savoir nous garder. »

Un cœur facilement à la beauté s'engage ;
Il est dans ses filets un moment retenu :
Mais il faut, pour former la cage,
Les grâces, les talens, l'esprit et la vertu.

Feu Delille, Capitaine de dragons.

NAÏVETÉ GASCONNE.

Depuis deux jours il gèle à pierre fendre ;
Sur mon chemin je rencontre Frisac,
Et d'en avoir pitié je ne puis me défendre,
Car sur le dos il n'a qu'un mauvais frac.
« Quand le vent du nord nous harcelle,
Avec un vêtement si léger, en plein air,
Sur ce pont que fais-tu, mon cher ?
— Cé qué jé fais ? Eh, cadédis !... jé gèle. »

M. Richard de Lucy.

LES MÉDAILLES,

OU

LE RÈGNE DE NAPOLÉON-LE-GRAND.

Épître à M. de Tersan.

O toi dont les vertus honorent le talent,
Tersan! sage interprète et disciple savant
De cette antiquité sublime et révérée,
Profane pour les sots, pour les doctes sacrée!
Combien j'aime à te voir, d'un noble zèle épris,
Recueillir ses trésors, rassembler ses débris,
Sans cesse interroger la poussière éloquente
De ces âges fameux dont la gloire est vivante,
Révéler la splendeur de ces vieux monumens,
De l'histoire et des arts augustes documens,
Et t'abreuver enfin dans ces sources fécondes
En nobles souvenirs comme en leçons profondes!
Tu le sais, cher Tersan! sur nos frêles travaux
Le Temps impitoyable a promené sa faux:
Les siècles dispersés attestent ses outrages.
Que de débris épars sur l'océan des âges!
Oh! combien de cités, de monumens altiers
Dans ses gouffres sans fond s'abîment tout entiers!
La ville des Césars, veuve de leur génie,
Sous leurs palais détruits semble être ensevelie.
Son nom lui reste seul;... vingt siècles entassés
Pèsent sur les lambeaux de ses murs dispersés.

La Mort plane aujourd'hui sur ce colosse immense,
Mais sa dépouille encore atteste sa puissance.
Là, mon œil curieux cherche en vain ces tombeaux
Dont la poudre se mêle aux cendres des héros.
Où sont-ils ces tributs de la Grèce domptée,
Ces marbres qu'animait le feu de Prométhée,
Ces temples fastueux, l'orgueil des dieux mortels,
A qui Rome asservie élevait des autels ? *
Leurs dômes, dépouillés de leur splendeur première,
Comme ces dieux d'un jour sont réduits en poussière;
A peine quelques mots obscurs, presque effacés,
S'offrent à nos regards sur le marbre tracés.
La superstition, les Goths, leur fer impie,
Ont porté le chaos au sein de l'harmonie;
Ce qu'épargnaient du Temps les jalouses fureurs
Est tombé sous l'effort de leurs bras destructeurs.
O rage meurtrière ! ô funeste délire !
A l'aspect des tombeaux l'Ambition soupire.
Craignant de voir encor ses plus chers monumens
Renversés sous les coups d'un barbare ou du temps,
Sur le *bronze* elle fixe une durable empreinte.
Le métal protecteur, défiant leur atteinte,
En *médaille* frappé, transmet à l'avenir
Des grands noms, des hauts faits l'éternel souvenir.
Par le temps renversé, quand cet empire immense,
Chef-d'œuvre de génie autant que de puissance,
Un jour n'offrira plus aux siècles à venir
Que de grandes leçons et qu'un grand souvenir;

* Ses empereurs et ses impératrices, etc.

Quand, cédant aux destins, une cité superbe,
Paris, comme Ilion, se courbera sous l'herbe,
L'airain conservateur, du héros des Français
Chez nos derniers neveux fera vivre les traits,
Et d'un âge fameux occupant leur mémoire.
Du grand Napoléon leur redira l'histoire.
O Marengo! ton nom triomphera des ans!
Le Consul a parlé : « Souvenez-vous, enfans,
Que toujours je couchai sur le champ de bataille. »*
Ce discours belliqueux, protégeant la médaille,
Dans la postérité recommande à jamais
La vertu du héros, la gaîté des Français.
Ce prince généreux, que la gloire environne,
Qui des lauriers d'Auguste a formé sa couronne,
Elevé dans les airs sur l'antique pavois,
Du peuple et du sénat attestera le choix.**
Vois-tu dans l'avenir ce savant antiquaire,
Fier du trésor caché qu'il ravit à la terre?
O bonheur! de Louise et de Napoléon
Il contemple à la fois et l'image et le nom,
Et voit ces deux époux sur l'autel d'Hyménée
Unir de leurs destins la trame fortunée.***
Mais quel enfant divin, comme un astre nouveau,
Aux yeux de l'univers brille dans son berceau?****

* Medaille commémorative de la bataille de Marengo. « Enfans, rappelez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille » (Au revers.)

** Médaille du couronnement de l'Empereur Napoléon.

*** Médaille frappée à l'occasion du mariage de l'Empereur avec l'Archiduchesse Marie-Louise.

**** Médaille frappée pour la naissance du Roi de Rome.

De Mars et de Vénus, par un doux assemblage,
Les traits nobles et fiers animent son visage.
O toi qui dois un jour, digne fils d'un héros,
De l'Alcide français égaler les travaux,
Salut, noble César, prince de la jeunesse,*
Des camps et des cités l'amour et l'allégresse!
Rome, au sein des débris levant son front altier,
En toi d'un autre Auguste invoque l'héritier,
Et voit ce demi-dieu qu'une docte sibylle
En des vers inspirés révélait à Virgile.**
Oui, l'oracle a parlé; tu dois nous rendre encor
Et le règne d'Astrée et l'antique âge d'or,
Et, par leur charme heureux, dans une paix profonde,
Tes lois, auguste Enfant, te soumettront le monde.
Tel est l'arrêt des Dieux; mais avant qu'aux humains
La céleste faveur accorde ces destins,
Contre les ennemis de ton illustre père
La victoire armera ton audace guerrière.
Argonautes nouveaux, près d'un second Tiphys,
Tes soldats braveront l'empire de Téthis.
Achille renaissant, dans une autre Pergame
Ira porter encore et le fer et la flamme,
Et dans ses murs fumans planter tes étendards.***

* Les médailles et les monumens romains donnent souvent aux Empereurs et aux Césars le titre de *nobilis Cæsar*, et à leurs enfans celui de *princeps juventutis*.

** Ces vers et les suivans rappellent la fameuse éclogue de Virgile, *Sicelides Musæ*.

*** *Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo*
Delectos heroas; erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
VIRG., Ecl. IV.

Ainsi, sœur de l'histoire et fille des beaux-arts,
La médaille, fidèle au génie, à la gloire,
Des plus beaux souvenirs occupe ma mémoire,
Et de ces grands tableaux le spectacle imposant
M'offre dans le passé l'image du présent.
Oui, telle est la médaille : on voit sous ses auspices
Briller tous les talens, vivre tous les services.
Le guerrier, le savant, le grand homme d'état
Ont droit à ses honneurs comme le potentat.
Sur les pas du héros, ornement de notre âge,
Parmi ces favoris dignes de notre hommage,
Elle m'offre R**, ministre citoyen,
Noble fils des beaux-arts dont il est le soutien,
De son prince et des lois éloquent interprète;
Nouveau Molé, d'A** après lui me répète :
« Qu'il est loin du poignard d'un vil séditieux
Au cœur du magistrat fidèle et courageux. »*
Sur le bronze animé je contemple Delille,
Le front ceint du laurier que lui légua Virgile;
F**, grand poëte et sublime orateur,
Des palmes du génie heureux propagateur.
Eh! quel siècle jamais à la numismatique
Ouvrit un champ plus beau que cet âge héroïque;
Ce règne sans modèle, où le plus grand des rois
Étonne l'univers au bruit de ses exploits!

* M. le sénateur comte B .... d'A....; allusion à la journée du 1er prairial an 3, où, se trouvant placé à la tête de la représentation nationale, il montra une grandeur de courage et une force d'âme égales à celles d'Achille de Harlay et de Mathieu Molé dans un péril aussi imminent.

Son bras a reconquis les antiques limites
Qu'à l'empire des Francs Charles avait prescrites.*
Législateur sublime, illustre conquérant,
Dans la paix, dans la guerre, aussi juste que grand,
Ah ! pour lui chaque année est un siècle de gloire
Déjà sur l'avenir conquis par la victoire.
Ce sont là des sujets que, rival du burin,
A la postérité doit consacrer l'airain....
Mais quand d'un art fameux je vante les prodiges,
Ne crains pas de me voir, dans mes doctes vertiges,
De notre ami *l'Exergue* adoptant le travers,
Ne rêver que *légende*, et que *face* et *revers*;
Adorer, comme lui, cette rouille sacrée,**
Du temps qui la produit empreinte révérée ;
D'un *Othon*, d'un *Cécrops* admirer la couleur,
Et, la loupe à la main, empesé connaisseur,
Emprunter l'air, le ton du poudreux antiquaire
Que trompe dans Padoue un habile faussaire.***
Non : pour moi la médaille est un livre savant;
Ce que me tait l'histoire elle le dit souvent.
Débrouillant le chaos de la chronologie,
Elle écarte la nuit dont elle est obscurcie,
Et des peuples divers, ainsi que leurs exploits,
Elle me dit les mœurs, et le culte et les lois ;

* Charlemagne.

** La rouille de couleur bleuâtre s'attache aux médailles d'argent, et celle de couleur verte aux médailles de cuivre. On sait tout le prix que les antiquaires mettent aux médailles recouvertes de ce *vernis séculaire*.

*** Il fut fabriqué et vendu à Padoue beaucoup de fausses médailles antiques, connues sous le nom de *padouanes*.

Elle me peint leurs jeux, leurs triomphes, leurs fêtes;
Je les suis dans la paix, au sein de leurs conquêtes.
Dans Athènes, dans Rome, elle offre à mes regards
Et les fruits du génie et les tributs des arts.
De Palmyre et de Tyr, de la fière Carthage
C'est elle qui chez nous a transmis le langage.
Des empires détruits éclairant le berceau,
La médaille sur eux fait luire un jour nouveau.*
Combien de noms fameux seraient morts pour l'histoire,
Dont l'auguste médaille a révélé la gloire!

C'est au chantre inspiré dans ses savans concerts,
A traiter un sujet au-dessus de mes vers.
De ton art, cher Tersan, la docte poésie
Se plaît à se montrer la compagne et l'amie:
Ces travaux renommés dont s'illustre ton nom,
Charmaient dans la grandeur les loisirs d'Addisson;**
Pope les célébrait; et pour eux, dans Vérone,
Maffei de Melpomène abdiquait la couronne.

M. le Baron DE CHAUDRUC DE CRAZANNES.

* C'est ainsi qu'à l'aide des médailles et avec leur autorité, Vaillant a rétabli la suite entière des rois de Syrie et l'ère des Séleucides.

** Addisson, secrétaire d'état et l'un des plus grands poëtes de l'Angleterre, a composé des *Dialogues ou Entretiens sur les Médailles*. Nous avons de Pope une *Epître sur les Médailles*, adressée à ce même Addisson. Le marquis Maffei, auteur de la *Mérope* italienne, l'est aussi de la *Verona illustrata*, et de plusieurs autres ouvrages relatifs aux antiquités.

VERS

Adressés à M Guillard, auteur d'*Œdipe à Colonne*, d'*Iphigénie en Tauride*, etc., sur la mort de Mademoiselle Pauline, sa fille, enlevée à l'âge de dix-sept ans.

Aux bons cœurs Pauline sut plaire,
On l'admirait hier, on la pleure aujourd'hui.
Faut-il, si jeune, hélas! terminer sa carrière!
Parmi nous son étoile un seul instant a lui:
C'était un ange sur la terre,
Et Dieu l'a rappelé vers lui.

M. J. A. Jacquelin.

LE GASCON PRÉVOYANT.

On contait devant un Gascon
Une aventure singulière.
Maître Figeac riait; mais le conteur, dit-on,
Lui dit: « Ma foi, je conte à ma manière;
Ne me croyez-vous pas? — D'honnur, en cé moment,
Lui répond le Gascon, jé débrais vien bous croire,
Mais jé né dirai pas à d'autres botre histoire,
J'aurais trop pur dé mon açent. »

M. Ch. Jos. Chambet (de Lyon).

L'ÉLÉPHANT ET SON CORNAC.

ROMANCE.

OYEZ tous gente aventure,
Dont est récit fort plaisant.
Pour guide ai vérité pure,
Pour héros un éléphant.
Sachez que son industrie
Couple amoureux a sauvé;
Dans un des sérails d'Asie,
Si beau fait est arrivé.

Achmet, sultan redoutable,
Dans son harem possédait
Beauté jeune, vive, affable,
Que Zulime on appelait.
Ce prince qu'amour enflamme,
L'adorait, mais était vieux;
Et Zulime, au fond de l'âme,
Point ne partageait ses feux.

Esclave étant, par prudence,
En tout devait obéir;
Des bienfaits de sa puissance
Achmet la faisait jouir:
En sultane favorite
Dans le sérail commandait;

Mais, las ! ô faveur petite,
Quand cœur tout bas gémissait !

Eléphant, blanc comme neige,
Et que sultan chérissait,
Seul avait le privilége
De promener où voulait.
Son cornac, tout jeune encore,
Aux yeux courtois, fait au tour,
Était aussi frais qu'Aurore,
Aussi sensible qu'Amour.

Pour ce Dieu, point n'est un crime
Que d'étendre son pouvoir.
Morab admirait Zulime;
Zulime aimait à le voir.
Bientôt leurs cœurs s'entendirent;
Pour parole avaient leurs yeux:
Croiriez-vous comment s'y prirent?
Éléphant servit leurs feux....

Pour signal, à la fenêtre
L'animal bien doux frappait;
Soudain, sachant le connaître,
Belle au balcon paraissait.
De sa trompe serviable
Bon éléphant la prenait,
Et tout près d'amant aimable
Sur son dos la déposait.

Courts instans de jouissance,
Combien vifs sont vos transports!
Vaincre obstacle et défiance
Rend plaisirs encor plus forts!
Éléphant, avec finesse,
Dès que quitter se fallait,
Usant de semblable adresse,
Belle au balcon reportait.

Homme cruel et sévère,
Était le Kislar-Aga; *
Plus vigilant que Cerbère,
Qui sans doute l'enfanta;
Koulouf, plein de suffisance,
Eût juré par Mahomet,
Que rien sans sa connaissance
Dans le harem n'arrivait.

Une nuit, faisant sa ronde,
Seul et sans être aperçu,
Il voit.... surprise profonde!
Stratagème est reconnu....
Grand Dieu! quels tourmens horribles,
Quand Achmet va savoir tout!
Vous frémissez, cœurs sensibles!
Oyez pourtant jusqu'au bout.

Admirant la confiance
De tant superbe beauté,

* Chef des eunuques noirs.

Du cornac la jouissance,
Et d'éléphant la bonté,
Koulouf sent passer son ire;
Et, bon et vrai musulman,
Garda secret, et sut rire
Aux dépens du vieux sultan.

M. DE CONJON.

A MA FEMME,

Le jour de sa Fête.

Toi qui me plus dès ton enfance,
Et qui fixas tous mes destins!
Comme tu réduis au silence
De l'hymen les frondeurs malins!
Charmante mère de famille,
Le Temps ajoute à tes attraits:
Que j'aime ta mine gentille
Dont j'ai les trois vivans portraits!
Tes yeux où moins de gaîté brille
Trahissent tes soupirs secrets,
Et raniment tous mes regrets
Sur un ange, adorable fille,
Qui ne vit plus que dans tes traits.

M. Jame DE SAINT-LÉGER.

IMITATION LIBRE

De l'Ode d'Horace : *Solvitur acris hyems*, etc.

La triste saison des frimas
Fait place au doux printemps que nous voyons éclore;
Et l'Aquilon fougueux au jeune amant de Flore
Abandonne enfin nos climats.

Déjà, par ses molles haleines,
Le doux zéphyr anime et la terre et les eaux;
L'avide nautonnier, s'élançant sur les flots,
Va chercher des rives lointaines;
Le pâtre dans nos prés ramène ses troupeaux;
Et le laboureur dans nos plaines
Reprend en chantant ses travaux.
A la neige, aux glaçons qui couvraient la nature
De leurs monotones couleurs,
Succède la fraîche verdure
Et le brillant émail des fleurs.

Lorsque le Dieu du jour a fini sa carrière,
Au moment où Phébé s'élève dans les cieux,
La divinité de Cythère
Conduit et fait danser sur la jeune fougère
La troupe folâtre et légère
Des grâces, des ris et des jeux;

Tandis qu'avec fracas son époux odieux,
Ébranlant de l'Etna la voûte étincelante,
Forge sous sa masse brûlante
La foudre du maître des Dieux.

Puisque de ces beaux jours nous jouissons encore,
Ami, couronnons-nous du myrte de l'Amour,
Ou de ces fleurs que chaque jour
La belle saison fait éclore.

Sous les ombrages frais du feuillage nouveau,
Rendons à nos troupeaux le Dieu Faune propice,
En lui faisant un sacrifice
D'une tendre brebis ou d'un jeune chevreau.

La Mort nous soumet tous à sa loi redoutable;
Armé d'un fer tranchant, son bras inévitable
Frappe indistinctement, et désole à la fois
La cabane du pauvre et le palais des rois.

Opulent Sestius! le cours de notre vie,
Par sa rapidité, nous montre la folie
D'étendre trop loin nos désirs:
Bientôt vous irez voir le monarque des ombres;
Et chez le noir Pluton, dans ses cavernes sombres,
Il n'est plus de festins, d'amours, ni de plaisirs!

M. Thuret.

A MADEMOISELLE DUCHESNOIS,

Le jour de sa Fête.

1811.

Joséphine, si chère aux beaux-arts, à l'amour,
Le plus brillant succès partout vous environne;
Melpomène met chaque jour
Sur votre noble front sa pompeuse couronne.
Chaque rôle de l'art vous assure le prix;
Vos regards pleins de feu, votre accent plein de charmes,
Excitant les transports, faisant couler les larmes,
Entraînent tous les cœurs, frappent tous les esprits.
C'est vous que devinait Racine,
Quand il retraça Phèdre en de sublimes vers;
Il jugeait cette ardeur divine
Dont vous exprimeriez ses feux et ses revers.
De vos lauriers futurs il sentait le présage,
Lorsque, dans ce beau style au théâtre si cher,
De l'ardente Hermione il dépeignit la rage,
Les fureurs de Roxane et les larmes d'Esther.
Voltaire, plein de vous, créait Aménaïde,
D'Alzire imaginait la tendresse intrépide;
Il demandait l'éclat de vos sons enchanteurs
Pour les faire passer l'une et l'autre en nos cœurs.
Oui, vous reproduisez dans votre jeu sublime
Les plus fameux talens que la scène ait unis,
Les Clairon et les Dumesnils,

Et conquérez d'avance une éternelle estime.
Ah ! consulté par vous, je fus assez heureux
Pour deviner dans le silence
Ce talent, dont l'Envie, aux complots ténébreux,
Voulait arrêter l'espérance.
J'en déployai le germe, en cultivai les fruits ;
Et quoique Melpomène accordât son suffrage
Aux tragiques tableaux que ma verve a produits,
Vous êtes mon meilleur ouvrage. *

LEGOUVÉ.

* La vérité est qu'il ne l'a pas fait *seul*, et que Mademoiselle Duchesnois, avant ses débuts, avait reçu d'un autre homme de lettres, pendant quelques mois, des conseils dont elle avait su profiter.

A MADAME ***,

Qui m'accusait d'être capricieux.

Vous dites que j'ai des caprices,
Eh bien ! je ne m'en défends pas :
L'esprit fit toujours mes délices,
Les talens m'offrent mille appas,
La beauté charme aussi mon âme,
Un bon cœur ne m'est pas moins doux.
Voilà mes caprices, Madame ;
Je ne les ai pris que chez vous.

M. J. A. JACQUEMIN.

ÉTRENNES

A MADAME DELEUT....

Le froid Janus nous le ramène,
Ce jour où le sot compliment,
Le vain souhait, le faux serment
S'empresse, roule et se démène.
On le sait, les vœux, trop souvent,
Au gré d'une voix mensongère,
S'envolent sur l'aile du vent,
Ou sont, par une main légère,
Gravés sur un sable mouvant;
Mais n'en est-il point de sincère?
Pour l'honneur des hommes, je crois
Qu'il en est de tels quelquefois,
Et des miens c'est le caractère.
Puisse l'étoile du bonheur
Suivre long-temps votre carrière!
Long-temps d'une famille entière
Soyez et la joie et l'honneur;
Que cet artisan de ruines,
Dont une faux arme le bras,
Respectant vos jeunes appas,
Ne moissonne que les épines
Des fleurs qui naissent sur vos pas.
 Mais de tromper sa faux cruelle,
Et de vous soustraire à ses coups

Un moyen puissant est en vous ;
Faut-il donc qu'on vous le révèle ?
Or écoutez : aux sombres bords
Orphée un jour voulut descendre ;
Tel fut le charme des accords
Qu'au noir royaume il fit entendre,
Qu'on vit béante de plaisir
La triple gueule de Cerbère,
Qu'on vit sur le front de Mégère
Ses serpens affreux tressaillir,
Et Pluton même s'attendrir.
Subjuguer le cœur par l'oreille
Est aussi l'un de vos talens ;
Sur le monstre appelé le *Temps*,
Opérez donc même merveille.
Vous pourriez encor par les yeux
Vaincre ce tyran odieux ;
Mais votre voix suffit de reste :
Que votre accent pur et céleste
Frappe une fois ce cœur d'airain ;
Vous verrez devenir serein
Son œil menaçant et funeste ;
Son air saura s'apprivoiser,
Et sa fureur s'humaniser.
Bref, ce vieillard dur et sauvage,
Qui sur nous tous étend ses droits,
Pour vous dérogeant à ses lois,
De ses traits oublîra l'usage.
Madame, un triomphe si doux
Ne coûte qu'une ritournelle ;

Chantez : devenir immortelle
Ne sera rien qu'un jeu pour vous.

Hyacinthe Morel.

LE PAON ET LE COQ.

FABLE.

Pour la première fois, dans une basse-cour,
De volaille en tout genre abondamment peuplée,
Un paon s'introduisit un jour :
Le voilà qui déploie et cache tour à tour
Les brillantes couleurs de sa queue étoilée.
« Bel oiseau de Junon, lui dit un coq alors,
Pourquoi de ton divin plumage
Nous voiler parfois les trésors ?
A ta rare beauté nous rendons tous hommage
Sans en paraître humiliés.
— Je suis, répond le paon, fier d'un pareil suffrage ;
Mais je deviens modeste en songeant à mes pieds. »

Quels que soient les talens dont la faveur céleste
Ait daigné composer ton lot,
Loin de t'en prévaloir, ô mortel ! sois modeste :
L'être le plus parfait n'a-t-il pas son défaut ?

M. Agniel.

A ZYRPHÉ-AMÉLIE,

Qui se moquait de ma déclaration d'amour.

De ces tendres aveux gardez-vous bien de rire :
On ne badine point avec le sentiment....
Veuillez donc m'accorder deux baisers seulement.
C'est bien peu *deux baisers*, et mon cœur en soupire ;
Il faut pourtant s'en contenter....
Peut-être un jour, partageant mon délire,
Vous les donnerez sans compter.

M. de Desset du Leyris.

ÉPIGRAMME.

D'Albert que penses-tu, Gernance ?
— C'est un fort aimable rimeur ;
Toujours rempli de bienveillance,
Il nous sourit et nous encense ;
Déjà, dans sa bénigne humeur,
Il a loué toute la France.
Ce talent qu'on raille aujourd'hui
Est la marque des bonnes âmes ;
Albert ne fait point d'épigrammes....
— Tous ses vers en font contre lui.

M. Armand-Delille.

LES PLEURS.

CHANSON.

Air : *A voyager passant sa vie.*

Pour triompher d'une maîtresse,
Souvent il faut de la gaîté ;
Mais il en est qu'on n'intéresse
Que par la sensibilité :
Telle a su toujours se défendre,
Et ne montrer que des rigueurs,
Qui n'avait besoin, pour se rendre,
Que de voir couler quelques *pleurs.*

Ainsi que les pleurs de l'Aurore
Ajoutent à l'éclat des fleurs,
Une belle est plus belle encore
Quand ses yeux sont mouillés de pleurs :
La vive gaîté d'Angélique
N'émeut que faiblement nos cœurs ;
Nina, tendre, mélancolique,
Nous subjugue mieux par des *pleurs.*

Après les tourmens de l'absence,
Qu'on retrouve maîtresse, amis,
Ce qu'on ressent en leur présence
Ne s'exprime point par des ris :

On s'embrasse, on se questionne,
Et dans ces momens enchanteurs,
Au plaisir le cœur s'abandonne....
Bientôt on sent couler ses *pleurs.*

On peint l'homme faux, l'hypocrite
Toujours feignant de s'attendrir;
Mais le sentiment qu'on imite
Bien aisément peut se trahir.
Non, non, ces précieuses larmes
N'appartiennent qu'à de bons cœurs :
C'est pourquoi, sexe plein de charmes,
Plus que nous tu répands des *pleurs.*

L'antique et célèbre Italie
Enfante un citoyen ingrat;
Coriolan, dans sa furie,
Tourne son bras contre l'état!
En vain la patrie alarmée
S'oppose-t-elle à ses fureurs;
En vain toute Rome est armée....
Pour l'attendrir il faut des *pleurs.*

M. Victor Vial.

DISTIQUE.

Lorsque je veux parler, ta malice me raille;
Et moi, quand tu me lis, vers ou prose, je bâille.

NOS QUATRE TRAGIQUES,

OU

LES SAISONS.

L'HEUREUX printemps revient enfin
Épancher son urne féconde;
Flore à Zéphire ouvre son sein,
Et tout frémit d'amour, le ciel, la terre et l'onde.
Tel il entraîne tous les cœurs,
Tendre, éloquent, sans imposture,
Ce *Racine*, toujours, dans ses vers enchanteurs,
Fidèle écho de la nature.

Voyez du vaste sein des mers
Marcher vers la céleste voûte
L'astre qu'adore l'univers :
De quels torrens de flamme il inonde sa route !
Ainsi, sur le Pinde étonné
Monta le plus grand des *Corneilles*.
Si ce roi du cothurne un jour est détrôné,
Le Pinde aura vu deux merveilles.

L'erreur, l'empyrisme sacrés,
Le fanatisme régicide,
Meurent vaincus, déshonorés,
Et le vers de *Voltaire* est la flèche d'Alcide :

Avant que, parmi les Français,
Le nom du grand homme périsse,
Pomone et ses présens, l'automne et ses bienfaits
Mériteront qu'on les haïsse.

Debout sur le char de la mort,
Crébillon tient la faux cruelle;
Ne puis-je applaudir sans remord
Aux sauvages beautés dont sa muse étincelle?
Quoi! l'âpre saison des hivers,
Les noirs frimas et les tempêtes
N'attesteraient donc pas le Dieu de l'univers,
Le Dieu qui plane sur nos têtes!

M. Lebrun-Tossa.

A MADEMOISELLE J***.

Depuis long-temps j'ai trois mots à vous dire :
Ces trois mots sont l'aveu des sentimens secrets
Qu'ont fait naître en mon cœur vos grâces, vos attraits.
C'est l'amour qui me les inspire;
Daignerez-vous les écouter?
Ces mots si doux sont : *Je vous aime;*
Et mon bonheur serait extrême
Si vous vouliez les répéter.

M. Joseph.

ODE

SUR LA VICTOIRE DE LUTZEN.

Sur un mont assiégé par d'éternels orages,
Debout, l'œil menaçant, le front dans les nuages,
L'hiver, tyran du Nord, excitait les combats;
Il entend des sanglots et des voix gémissantes,
Il regarde, il voit fuir les hordes frémissantes
De ses pâles soldats.

« Quoi! lâches, vous fuyez! l'effroi vous environne!
Et le Français vainqueur briserait ma couronne!
Non, non, j'abattrai seul tous ces puissans héros;
Ils ne dormiront plus sous le toit de leurs pères,
La rigueur de mon souffle, aux rives étrangères,
Dessèchera leurs os.

Les routes de Lutzen à vos pas sont ouvertes,
Soldats! vous trouverez des campagnes désertes,
Des murs abandonnés de leurs soutiens fameux,
Un peuple fugitif, des vieillards dans les larmes,
Et de faibles enfans, tremblant au bruit des armes
Trop pesantes pour eux!

Qu'excité par vos mains, le rapide incendie
Enveloppe, en courant, de son aile agrandie
Les immenses palais qu'éleva leur orgueil!

Sous des débris fumans étouffez leur mémoire !
Éteignez les rayons de leur antique gloire
Dans la nuit du cercueil !

C'est alors qu'en triomphe amenant vos conquêtes,
Aux bords de la Néva, dans mes royales fêtes
Vous traînerez captifs les fils de l'étranger ;
Allez, que votre bras aujourd'hui me seconde,
Je promets à vos vœux les dépouilles du monde,
Et je cours vous venger! »

Il se lève, il étend son sceptre redoutable,
Les vents font éclater leur choc épouvantable,
L'air frémit, la mer gronde, et le pole a tremblé;
Du fleuve impétueux les eaux sont suspendues,
Et le soleil, caché dans l'épaisseur des nues,
Tient son flambeau voilé.

Le Géant irrité, de ses flèches perçantes
Brise de nos guerriers les armes impuissantes,
Dans ses chaînes de glace il arrête leurs pas ;
Venez, cruels enfans de l'âpre Moscovie,
Otez à ces héros une mourante vie
Qu'ils ne défendent pas !

Mais c'est peu que le Ciel contre nous se déclare,
La Haine au cœur d'airain, la Discorde barbare,
Noires filles d'enfer, soudain ont apparu ;
Et vers l'Elbe indigné, du pied foulant la terre,

Dressant sa tête impie au séjour du tonnerre,
La Révolte a couru !

Français, soutiendrez-vous le poids de votre gloire ?
Vous suiviez sans effort le fils de la victoire
Dans le vol triomphant de ses prospérités ;
Son génie enchaînait le destin des batailles,
Et le bruit de son nom renversait les murailles
Des plus fermes cités.

Imitez aujourd'hui sa constance sublime !
L'œil de vos ennnemis vous cherche dans l'abîme.
Levez-vous, et portez votre front dans les cieux !
Ah ! ce n'est point l'effort d'une vertu commune
De combattre les rois, les peuples, la fortune,
La nature et les Dieux !

Tel le volcan mugit sous l'Afrique ébranlée,
La mer s'enfle, et franchit sa rive désolée,
L'astre aux rayons de feu, sur son char s'est voilé ;
La tempête s'accroît, le jour fuit, l'homme expire...,
Mais Atlas immobile a soutenu l'empire
De l'Olympe étoilé !

De la froide Scythie épuisant les rivages,
Bellone a soulevé cent nations sauvages
Qui roulent vers l'Oder leurs épais tourbillons,
Et, poussant mille cris de vengeance et de haine,
Sous leurs coursiers légers font voler dans la plaine
La poudre des sillons.

Moins nombreux sont les flots des mers bouleversées,
Moins bruyant l'Aquilon dans les forêts glacées;
Cependant vous tremblez, lâches enfans du Nord!
Les destins vont changer, votre fuite s'apprête,
Et cent bronzes tonnans lancent sur votre tête
La vengeance et la mort!

O France! astre brillant qu'ont vu lever mes pères!
Tu dissipes la nuit des ombres passagères
Qui voilaient de ton front l'éclatante splendeur:
Le Destin, qui des temps a précédé la source,
Peut seul au haut du Ciel assigner dans leur course
Un terme à ta grandeur!

Ah! si vous m'inspirez, vierges de l'Hypocrène,
J'irai, je veux redire aux nymphes de la Seine
Les exploits immortels de nos jeunes guerriers.
Puisse leur noble Chef, approuvant mon délire,
Détacher de son front et suspendre à ma lyre
Un seul de ses lauriers!

Qu'un autre aille chanter d'une bouche infidèle
Ces rois ensanglantés, dont la rage cruelle
Poursuit sur des débris le nom de conquérans;
Je n'irai point de fleurs couronner leurs images,
Ni brûler le parfum de mes libres hommages
Aux autels des tyrans!

Le souverain des Dieux d'un seul coup de tonnerre
Écrase les géans, fils affreux de la Terre,

Le monstrueux Thyphée exhale ses douleurs....
Que la foudre se taise, et que le Ciel s'épure !
Beaux rivages d'Enna, couvrez-vous de verdure,
De moissons et de fleurs !

Ainsi gronde Bellone au repos condamnée ;
Et de cent nœuds d'airain la Discorde enchaînée
D'affreux rugissemens épouvante les airs :
Le Héros la saisit d'une main triomphante,
Il la presse, il l'étouffe, et la Victoire enfante
La paix de l'univers.

M. de Cormenin.

LA QUESTION PLUS QUE NAÏVE.

Un grand joueur de mélodrames,
L'idole de nos amateurs,
Chaque soir des beaux yeux de nos sensibles dames
Faisant couler de tendres pleurs,
Un mime enfin, célèbre autant qu'ignare,
Un jour se mit à s'écrier,
En voyant de François premier
L'armure aussi riche que rare :
« Le beau travail ! de grâce, dites-moi,
Sous quel règne vivait ce roi ? »

M. F. Mayeur.

APOLOGIE D'UN HOMME DE BIEN.

Trop amoureux du bien d'autrui,
Ce brave homme eut souvent la faiblesse de prendre,
Et n'eut jamais celle de rendre
Quelques petits effets qui n'étaient point à lui.
Adroit et plein d'esprit, il sut, mieux que personne,
Fabriquer un faux seing, enlever un scellé;
Il fut enfin, dit-on, un voleur signalé;
Mais ce nom que chacun lui donne, ...
D'honneur, il ne l'a pas volé.

M. Fabien Pillet.

A MADEMOISELLE MARS.

Le proverbe dit qu'un auteur
Ne se pique pas de courage:
Trop d'esprit nuit à la valeur,
Se faire tuer n'est pas sage;
Les camps sont pour moi sans attraits,
Car j'ai l'humeur fort peu guerrière;
Mais avec grand plaisir j'irais,
Mars, me ranger sous ta bannière.

M. J. A. Jacquelin.

FRAGMENT

D'un Poëme épique intitulé Charlemagne.

Description des effets du Feu grégeois (23e Chant).

Au torrent des Français Didier résiste en vain ;
L'inexorable Ormond, le superbe Adalgise,
En vain chassent l'effroi dont leur âme est surprise ;
Ils reculent, poussés jusqu'aux pieds des remparts :
Soudain la porte s'ouvre aux bataillons lombards,
Vers cette heureuse issue ils se pressent en foule.
Comme on voit dans la plaine un tourbillon qui roule
Poursuivre les troupeaux, renverser les moissons,
Dans de profonds ravins disperser les buissons,
Lancer de toutes parts une grêle de pierre,
Enlever jusqu'aux cieux des torrens de poussière,
Battre en grondant le chêne aux superbes rameaux,
Courir, et se briser sur le toit des hameaux,
Tels volent les Français : leur foule impétueuse
Jusqu'au pied des remparts roule tumultueuse,
Et, pressant les guerriers entraînés dans son cours,
Insulte par ses cris à l'orgueil de leurs tours.
Aux yeux de l'Empereur les bataillons s'empressent,
Les fossés sont comblés, les échelles se dressent ;
Ils tentent, pleins d'espoir, ces périlleux assauts ;
Leur belliqueuse main déjà touche aux créneaux...
Quel revers imprévu l'ennemi leur apprête !
Un déluge de feu s'élève sur leur tête :

Sa sinistre lueur trouble le jour serein ;
Il dévore le fer, il s'attache à l'airain ;
L'onde au lieu de l'éteindre irrite encor sa rage :
Un bruit lugubre et sourd suit ce brûlant orage ;
Une épaisse fumée au-dessus des Français
Monte, s'écarte et roule en tourbillons épais ;
Les cieux en sont noircis. L'horrible odeur du soufre
Sort du sein des remparts comme d'un vaste gouffre ;
D'inextinguibles feux pleuvent du haut des airs,
Le Ciel semble vomir la flamme des enfers.
Les Français, consumés par ces feux redoutables,
Frappent l'écho voisin de cris épouvantables.
En vain leurs boucliers sur leur front sont levés,
Leurs flancs mal défendus n'en sont pas préservés.
La flamme qui pénètre à travers leur armure,
Obscurcit leurs regards d'une fumée impure,
Ne laisse à leurs douleurs ni trève ni repos,
S'enfonce dans leur chair et dévore leurs os.
Les plus braves guerriers, près de s'en voir atteindre,
N'osent braver ces feux que rien ne peut éteindre.
Leurs malheureux amis renversés tout brûlans
Vers le Tibre effrayé se traînent chancelans ;
Ils se sont élancés dans le fleuve qui gronde :
La flamme opiniâtre étincelle sur l'onde ;
Les flots semblent pour elle un rapide aliment
Qui nourrit la fureur de cet embrasement.
Infortunés ! en vain leurs membres s'y replongent,
Ils portent sous les eaux ces flammes qui les rongent.
D'autres, se débattant sur un sol calciné,
Se déchirant le sein d'un ongle forcené,

Et demandant la mort trop lente à leur prière,
Se roulent en hurlant dans des flots de poussière.
Quelques-uns, dans les airs encore suspendus,
S'arrêtent un moment, de douleur éperdus;
Ils sentent sous leurs pieds leur appui qui chancelle;
Bientôt tombe avec eux une brûlante échelle...
Sous ses débris fumans ils restent accablés.

M. J. B. Barjaud.

ÉPIGRAMME.

Damis est un homme charmant,
Poli, discret, sans aucun vice;
Il se plaît à rendre service,
Et le fait gracieusement.
Afin de n'offenser personne,
Il rend le salut qu'on lui donne;
Il rend justice à qui de droit,
Et rend à Dieu ce qu'on lui doit.
Oh! c'est un garçon fort honnête;
Et, pour le prouver jusqu'au bout,
Je conviens que Damis rend tout....
Excepté l'argent qu'on lui prête.

M. A. Deville.

AUX NYMPHES DU QUESNAY,

Coteau couvert de bois très-agréables, où je vais souvent me promener.

Nymphes, qui folâtrez sous ces charmans ombrages,
Je ne viens pas ici vous troubler dans vos jeux,
Ni d'un fer sacrilége outrager ces bocages,
Ni moissonner les fleurs sauvages
Dont s'enlacent vos blonds cheveux :
Guidé nonchalamment par la molle indolence
Dans les secrets détours de ces dédales verts,
Cherchant le frais et le silence,
Je viens y soupirer des vers.

M. Thuret.

ÉPIGRAMME.

Paul, que le monde évite et qui croit fuir le monde,
A choisi pour retraite une forêt profonde.
« Seul avec moi dans cet endroit charmant,
Je veux, dit-il, passer toute ma vie. »
Il ne peut s'y trouver, vraiment,
En plus mauvaise compagnie.

M. P. L. le Verdier (de Beaumont-le-Roger.)

L'AMOUR VENGÉ.

CHANSON ALLÉGORIQUE.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

DAMON au petit dieu d'Amour
Avait toujours fait résistance;
Mais de ses dédains, un beau jour,
Cet enfant sut tirer vengeance.
De Glycère imitant la voix,
Il entre chez lui par surprise :
« Vieux barbon, dit-il, cette fois,
Tu vas payer cher ta méprise. »

Malgré Damon il veut rester;
Le bon homme, effrayé, s'écrie :
« Voisine! je suis en danger;
Venez à moi, je vous supplie. »
Mais ses plaintes et ses hélas
Ne peuvent attirer Glycère :
Jeune fille ne répond pas
A la voix d'un sexagénaire.

L'Amour le blesse en badinant,
Puis gémit de sa maladresse,
Et, tour à tour triste et riant,
Ou le tourmente, ou le caresse.

A son chevet, pendant la nuit,
Si Damon fatigué sommeille,
Le lutin, faisant un grand bruit,
Vingt fois en sursaut le réveille.

Damon veut quitter sa maison,
Mais l'Amour l'y tient en servage;
Quelquefois, privé de raison,
Il chante et rit comme au jeune âge.
De Glycère le nom chéri
A chaque instant sort de sa bouche:
L'Amour l'entend crier merci;
Mais c'est en vain: rien ne le touche.

Le jus merveilleux de Bacchus
Pour ses maux n'est point un remède;
Il fait sa prière à Plutus,
Et Plutus accourt à son aide.
Séduite par un son charmant,
S'offre enfin la belle Glycère;
Puis vient l'Hymen, qui, triomphant,
Du logis fait sortir son frère.

Pour mieux se venger, Cupidon,
Par un excès de barbarie,
Fait à sa place chez Damon
S'asseoir la sombre Jalousie.
La flèche du Dieu des amours
Aux barbons souvent est cruelle;

Mais si l'Hymen vient au secours,
Pour eux la blessure est mortelle.

M. Lablée.

LE FOL AMOUR.

Sapho, du beau Phaon amante infortunée,
Voulant mettre un terme à ses maux,
Se précipita dans les flots,
Et l'Amour pleure encor sa triste destinée.
Ah! qu'aimer sans espoir est un partage affreux!
Sur Clo...de un moment j'osai lever les yeux;
Je l'aime, et c'est en vain que j'aspire à lui plaire.
Dis-moi, pour me punir de mon vœu téméraire,
Leucade, tes rochers sont-ils assez affreux?

M. L***.

MODESTIE D'AUTEUR.

Vous voilà donc, monsieur Pancrace,
Nommé par maint suffrage académicien!
Pour mériter une si belle place,
Qu'avez-vous fait?—Moi, monsieur, presque rien.

M. G. Ménard de Rochecave.

LES RÉUNIONS DU DÉJEUNER.

Pour arriver à l'Institut,
Un déjeûner vaut mieux qu'un livre ;
De la gloire on atteint le but,
Dès qu'au déjeûner l'on s'enivre.
Vin de Lafitte, vin mousseux,
Truffes, pâtés de Périgueux,
Sont les titres académiques
De nos candidats faméliques.
Point de déjeûner, point de voix ;
Au siècle gourmand où nous sommes,
L'estomac seul fait les grands hommes.
Nous aurons bientôt, je le vois,
Un Institut de gastronomes.

M. L**.

ÉPIGRAMME.

Courtisan des neuf Sœurs, Paul a voulu briller
Par une tragédie et par une satire:
La satire, il est vrai, nous avait fait bâiller;
Mais à la tragédie on a pouffé de rire.

M. H. de la Péronnière.

ÉPITRE A MES AMIS.

Avec quelle rapidité
On voit s'écouler le bel âge!
Ainsi, par les vents emporté,
A nos yeux s'enfuit le nuage.
Quoi! tous nos heureux passe-temps,
Toutes nos aimables journées,
Nos entretiens divertissans,
Nos vers et nos exploits galans,
Datent déjà de trois années!...
Déjà nous pouvons parmi nous
Compter un père et deux époux,
Qui, désormais aussi fidèles
Qu'ils furent jadis inconstans,
Sont à toute heure aux jeunes gens
Aujourd'hui donnés pour modèles!
  Le temps et la froide saison
Nous séparent les uns des autres;
Mais des Belles de l'Hélicon
Nous serons toujours les apôtres.
F**, prenant un autre ton,
Renonce à la mélancolie,
Et pour la folâtre chanson
Délaisse la triste élégie.
Du Dieu qui cause ses soupirs
Il ne chérit plus que les ailes;

Il fuit, au milieu des plaisirs,
Et les chagrins et les cruelles.
G**, plus fidèle aux neuf Sœurs
Qu'il ne l'est à toutes ses belles,
Dans vingt productions nouvelles
Le plus souvent plaît aux lecteurs.
Jaloux d'un destin plus tranquille,
Et las de courir le pays,
Espérons que pour ses amis
Il reviendra dans notre ville.
Et toi, satirique D**,
Toi, dans l'ennui notre refuge,
Et qui, devinant ton destin,
De nos vers étais déjà juge,
Attrapes-tu la gravité
Qu'il faut dans une présidence ?
Et parfois la jeune beauté
Fait-elle pencher la balance ?
Ne redoute point ses rigueurs;
Mais prends bien garde à ses faveurs.
Aujourd'hui, tout à la *pratique*,
Et lui consacrant ses instans,
B***, depuis très-long-temps,
Laisse nos couplets sans musique.
Par hasard si quelques loisirs
Le rappellent à la paresse,
Nouveau nourrisson du Permesse,
Il exprime en vers ses désirs,
Il est poëte par tendresse.
Quant à notre *correspondant*,

Il est indigne de son titre,
Car de cet ami négligent
Nous ne recevons point d'épître.
Peut-être dans son vieux château,
Et loin de Paris qu'il regrette,
Est-il sans papier à vignette,
Ou bien sans plumes de corbeau?
A toi, notre *historiographe*,
Notre ingénieux créateur,*
Toi, dont la charmante épigraphe
Sera toujours dans notre cœur;**
Quand tu veux, ta muse légère
Aux plus difficiles sait plaire;
Mais à présent, époux et père,
Tu négliges un peu Phébus,
Et, quoique aimant assez la gloire,
Tu fuis le temple de Mémoire,
Et cours au palais de Plutus;
Mais quand, près de toi revenus,
Nous serons dans la ville noire,***
Il faudra bien qu'à notre histoire
Tu joignes quelques faits de plus.
Pour moi, près d'une femme aimable
Je vis affranchi de tout soin;
Mon destin serait agréable
Si de vous je n'étais pas loin.

* A*** M**, dans un poëme de pur badinage, nous avait donné le nom de *Société poétique*.

** L'Amitié fut ma Muse.

*** Angers.

Mais alors que l'âpre froidure
Viendra visiter nos climats,
Je porterai vers vous mes pas,
Et fuirai la triste nature.
Ainsi, je crois, jusqu'au tombeau,
Nous aurons nos goûts de jeunesse;
La gaîté, le double coteau,
Nourriront notre douce ivresse;
Chacun de nous pour sa moitié
Deviendra tous les jours plus tendre;
Et la Déesse sans pitié
(Puissions-nous bien long-temps l'attendre!)
Ne pourra jamais nous surprendre
Qu'avec les Arts et l'Amitié.

M. Victor Vial.

LES REGRETS D'UN PARASITE.

Eh quoi! morte hier à midi,
Cette femme charmante, aimable autant qu'aimée!
Ciel!... voilà pour jamais une maison fermée :
Où dînerai-je le jeudi?

M. Vigée.

LES PENDULES A LA HENRI IV.

CHANSON NOUVELLE.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Pour orner mon humble réduit
Une pendule est nécessaire :
Prendrai-je *le Temps qui s'enfuit,*
Le Coup de vent, un Bélisaire ?
En vain je voudrais hésiter,
Contre la mode me débattre :
Tout bon Français doit s'arrêter
A la pendule d'Henri quatre.

Chez toi place, amoureux prudent,
Des dames ce servant fidèle ;
Ta maîtresse en le regardant
Rêve avec plaisir au modèle :
C'est alors qu'il faut la presser ;
Bientôt sa fierté va s'abattre ;
L'heure d'amour doit avancer
A la pendule d'Henri quatre.

Et vous, tout couverts des lauriers
Que l'on cueille aux champs de Belione,
Il vous la faut, braves guerriers ;
C'est la victoire qui l'ordonne :

Le plaisir voudrait commander;
Il faut partir, il faut vous battre;
La gloire ne peut retarder
A la pendule d'Henri quatre.

De la France heureux chansonniers,
Qui préférez dans votre ivresse
Le myrte et le pampre aux lauriers,
Cette horloge vous intéresse :
Faut-il célébrer les amours,
De Bacchus la gaîté folâtre,
L'aiguille tournera toujours
A la pendule d'Henri quatre.

Toi, de Bacchus enfant joyeux,
Fais au plus vite cette emplète :
Ce bon prince aimait le vin vieux
Comme il aimait jeune fillette :
Courtisant bouteille et tendron,
Tu guettes l'heure de t'ébattre;
Entends un double carillon
A la pendule d'Henri quatre.

Et vous qui nous donnez des lois,
Vous qu'avec justice on révère,
Dans vos palais, princes et rois,
Ayez ce timbre salutaire :
Contre l'instant de pardonner
La rigueur en vain veut combattre :

L'heure du pardon doit sonner
A la pendule d'Henri quatre.

M. J. A. Jacquelin.

INFORTUNES DE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

Digne d'un autre sort, malheureuse Pucelle !
Que la France en tout temps a mal payé ton zèle !
Un monarque indolent t'abandonne aux Anglais ;
Tout un peuple d'ingrats voit juger ton procès ;
Tu meurs dans les tourmens, victime de ta gloire ;
Pour comble d'infortune, un poëte français
Te voue au ridicule en chantant ta victoire ;
Un autre, plus habile, avec trop de succès
Calomnie, en riant, tes mœurs et ta mémoire !

M. de Kérivalant.

MADRIGAL.

De la beauté la reine d'Idalie
Sous divers noms sait mériter le prix :
C'est dans l'Olympe ou Vénus ou Cypris,
Sur la terre c'est Eugénie.

M. J. B. F. Bonnet (de l'Isle).

CLORIS A L'AMOUR.

Imitation de l'italien de *Balochi*.

Le zéphyr léger et volage
Va cherchant un objet nouveau,
Quand le tranquille et clair ruisseau
Poursuit son cours sous le feuillage.

Fidèle à mon premier serment,
Je ressemble à cette onde pure ;
Mais hélas ! sans cesse parjure,
Myrtil suit l'exemple du vent.

On voit sur le lys, sur la rose,
Le vent se jouer tour à tour ;
Et la colombe nuit et jour
Près de son tendre ami repose.

Myrtil connaît l'art d'enchanter,
Il a séduit plus d'une belle.
Pour moi, je suis la tourterelle,
Et ne sais que trop l'imiter.

COUPLETS

A CAROLINE M***.

AIR à faire.

FROIDS amis de l'indifférence,
D'un dieu charmant tristes vainqueurs ;
Et vous dont la folie encense
Des objets peu faits pour vos cœurs ;
Aucun de vous, je le devine,
N'a vu la jeune Caroline.

Si, par hasard, sur son passage
Paraît l'ennemi des amours,
Adieu raison ; et le plus sage
Est leur esclave pour toujours :
Car n'aimer point, on le devine,
C'est n'avoir pas vu Caroline.

L'amant qui court de belle en belle,
A l'instant qu'il a fait un choix,
S'il la voit, devient infidèle,
Mais c'est pour la dernière fois.
Volage amant, on le devine,
N'a pas encor vu Caroline.

Au mot de constance, Amour tremble
Et fuit vers de nouveaux attraits ;

Il faut les avoir tous ensemble
Pour se l'attacher à jamais :
Aussi l'Amour, on le devine,
Est constant près de Caroline.

On vante ici taille légère,
Là teint frais, beaux yeux, douce voix,
Même il est plus d'une bergère
Que parent ces dons à la fois ;
Mais sans y joindre, on le devine,
Grâce, esprit, comme Caroline.

Si le vengeur de quelque belle,
Parlant de ce qu'on ne voit pas,
Prétend qu'on doit garder pour elle
Le prix des plus secrets appas,
Il n'a pas vu, je le devine,
Le petit pied de Caroline.

Elle a tout ce qu'il faut pour plaire,
Si notre œil sait tout discerner ;
Mais ce dont elle fait mystère,
On peut du moins le deviner :
Trop heureux, sur ce qu'on devine,
Le confident de Caroline !

M. Jame de Saint-Léger.

ÉPITRE

A un jeune Élève de l'une des Écoles spéciales de Marine.*

1812.

La jeunesse est un bien que le vieillard envie.
Seize printemps à peine ont fleuri sur ta vie,
Et sur mon front, par l'âge, hélas ! demi-glacé,
Cinquante-cinq hivers auront bientôt passé.
Vains regrets! vains désirs ! le torrent, dans sa course,
Bondit, roule et jamais ne remonte à sa source :
Tels nos ans les plus beaux en rapides instans
S'écoulent, sans retour emportés par le Temps.
Mets-les donc à profit les jours de ton jeune âge.
Sème pour recueillir : c'est le conseil du sage.
Cher Hyacinthe, eh, oui ! cultiver sa raison,
C'est amasser des fruits pour l'arrière-saison.
Moi qui te parle, moi, je ne saurais le taire,
Je n'ai pas fait toujours ce que j'aurais dû faire :
Paresseux par nature et du plaisir ami,
Dans les bras du repos mollement endormi,
Je désertais la cour des Filles de Mémoire,
Et quittais le sentier qui conduit à la gloire;

* L'auteur se proposant de publier, cette année, un volume de *Mélanges en prose*, les fera précéder de cette pièce et de celles qu'il aurait pu composer depuis la publication du *Recueil de ses Poésies* qui a paru l'année dernière : on aura ainsi la réunion entière de ses Opuscules en vers.

J'en conviens, j'en gémis ; mais, soupirs superflus !
Le moment que l'on perd ne se retrouve plus.
Tu prétends de l'honneur te frayer la carrière,
Et déjà devant toi s'entr'ouvre la barrière :
Va, cours, mon jeune ami. Sous un ciel radieux,
Dans l'horizon lointain, cherche-le bien des yeux
Ce temple qui des ans brave seul le ravage.
De rameaux toujours verts un beau laurier l'ombrage.
Cent colonnes d'airain en supportent le faix,
Et vingt chemins divers en présentent l'accès.
Là, sur des tables d'or, au fond d'un sanctuaire,
L'Équité, dédaignant les arrêts du vulgaire,
N'inscrit qu'un jugement que le Temps a dicté ;
Ce temple, c'est celui de l'Immortalité.
Avance. Les vois-tu ces médaillons, ces bustes,
Ces illustres portraits, ces images augustes
De mortels renommés, qui d'un long souvenir
Conquéraient le tribut sur tout leur avenir ?
Ici des noms, des rangs disparaît la chimère.
Alexandre est placé bien au-dessous d'Homère.
Sans Horace et Virgile, à peine tu pourrais
Du Triumvir fameux reconnaître les traits ;
Et, bien que de son siècle il se crût la merveille,
Le grand Louis, lui-même, est loin du grand Corneille.
Mais en les contemplant ton œil semble distrait !
Eh bien ! pour contenter ton désir inquiet,
Viens, osons l'aborder ce vaste péristyle.
Le voilà ce Forbin, le voilà ce Tourville,
Ce Jean Barth, ce Duquesne et ce Duguay-Trouin
Qui, soumettant les mers à leur brillant destin,

De combat en combat, de victoire en victoire,
Du Neptune français éternisaient la gloire.
Que j'aime à voir les pleurs dont se mouillent tes yeux!
C'est m'annoncer qu'un jour tu seras grand comme eux.
Oui, l'Émulation allume dans ton âme
Et ce désir ardent et cette vive flamme
Sans laquelle nos ans ne sont qu'un long sommeil
Toujours inaccessible aux douceurs du réveil;
On t'envîra les tiens : je le crois, je l'espère.
Sensible aux tendres soins d'un respectable père,
Tu rempliras l'espoir qu'il a de toi conçu.
D'un sang noble autrefois il se trouvait issu;
Modeste, il se choisit une obscure carrière,
D'estimables travaux sema sa vie entière;
A des vertus en lui le mérite se joint;
Mais il ne fut qu'utile, on n'en parlera point.
Car tel est notre sort : au gré de son caprice,
Des états et des rangs construisant l'édifice,
La Fortune pour l'un épuise ses faveurs,
Sur l'autre fait tomber le poids de ses rigueurs,
Donne indistinctement le renom, la richesse,
Les titres, les grandeurs, les biens de toute espèce,
Comme pour consacrer l'emblème ingénieux
Qui nous la représente un bandeau sur les yeux.
Ne t'abuse donc point. Folle, aveugle et bizarre,
Pour toi de ses présens elle peut être avare.
Et dans la noble lice où tu brûlais d'entrer,
Que d'ennemis encore ardens à se montrer!
La Faveur, de tout temps altière protectrice,
Qui souvent pour conseil ne prend que l'Injustice;

L'Intrigue, audacieux et timide serpent,
Qui dans l'ombre se glisse et s'élève en rampant;
La Fausseté, dont l'œil tendrement vous caresse,
Alors que de sa main part le trait qui vous blesse;
La Vanité, fondant ses droits réels ou non
Sur l'orgueil de son titre et l'éclat de son nom;
La Nullité, toujours contente d'elle-même;
L'Envie au regard louche, au front chauve, au teint blême
Qui sur tous les talens dont l'aspect seul l'aigrit
Verse, en riant, le fiel dont elle se nourrit;
Ennemis plus à craindre encor que la tempête,
Que la foudre roulant et grondant sur ta tête.
Mais d'eux, mon jeune ami, se sent-on assaillir,
C'est alors qu'en soi-même il faut se recueillir,
Et, contraint de s'armer de quelque confiance,
Se sauver dans le temps et dans sa conscience.

On ne voit point parmi le poétique essaim
L'étoile de l'Honneur rayonner sur mon sein;
Jamais de l'Institut, même par complaisance,
Je n'aurai le jeton pour mon droit de présence;
Mais sur quelques succès quand je peux m'appuyer,
Je ne crains pas du moins de mourir tout entier.
Ce penser consolant, trop orgueilleux sans doute,
De la vie à mes yeux orne parfois la route,
Me déguise les torts, me voile les défauts
De tel ami bien froid, de tel ami bien faux.
Te l'oserai-je dire? imite mon exemple.
Le héros qu'aujourd'hui tout l'univers contemple,
Une fois, un moment, par un heureux hasard,
Laissa tomber sur moi la faveur d'un regard.

Je n'avais rien brigué de sa munificence ;
Elle vint me trouver, et ma reconnaissance
Éclatera pour lui jusqu'à mon dernier jour.
Mais des auteurs adroits, rimeurs suivant la Cour,
Ont eu l'art d'envahir les pensions, les grâces ;
Pour eux sont tous les droits, pour eux toutes les places ;
Je n'en murmure point ; je dis, bornant mes vœux :
Je suis indépendant, je suis donc trop heureux.
Ainsi, pour tout prévoir, jeune homme, que ton zèle,
Ton courage à ton prince, à ton pays fidèle,
Soit trompé dans ses vœux, trahi dans son espoir,
Si de toi l'on peut dire : il a fait son devoir ;
Si tu peux t'honorer de ton propre suffrage,
Sois satisfait, sois fier d'un si rare partage.
Espérons cependant que, malgré les Flatteurs,
Malgré les Envieux, malgré les Protecteurs,
Tu te verras un jour, qui n'est pas loin peut-être,
Accueilli des bontés, des faveurs de ton maître.
Oh ! qu'il me sera doux d'entendre raconter
Les hauts faits que de toi l'Honneur devra citer !
Viens, alors, viens, paré de ta double épaulette,
Visiter, sans orgueil, ma modeste retraite,
Me prouver que l'on peut, même avec du talent,
De l'or, de la grandeur, n'être pas insolent.
Nous relirons ces vers enfans de la franchise,
Dangereuse vertu qui te caractérise,
Et mes bras presseront, au moins quelques instans,
Le fils de mon ami, l'ami de mes vieux ans.

M. Vigée.

A MADAME DE SALIGNY,

DUCHESSE DE SAN-GERMANO,

Sur son Mariage avec S. Exc. le Ministre de la Marine, Duc de Crès.

De Flore si l'Hymen déposant la couronne,
D'une pompe guerrière aujourd'hui s'environne;
Sur l'autel de ce Dieu, si du terrible Mars
Tous les fiers attributs brillent à nos regards,
Il ne faut pas qu'on s'en étonne.
L'hymen n'a de charmes pour vous
Que le front ceint d'une palme immortelle;
A la gloire toujours fidèle,
Votre sort est d'avoir un héros pour époux.

M. Lamontagne.

ÉPITAPHE DE NEWTON,

TRADUITE DE L'ITALIEN.

Newton gît en ces lieux,
Ce marbre vous l'atteste,
C'est à la terre, aux cieux
A vous dire le reste.

M. J. A. Jacquelin.

VERS

Adressés à M. P...., Médecin célèbre, le jour de sa naissance.

O mon très-aimable Docteur !
Toi qui, d'un sort doux et prospère
Doté par la main tutélaire
Qui seule verse le bonheur
Et tous les vrais biens sur la terre,
As recueilli de sa faveur
Le don de guérir et de plaire ;
Toi dont les prodiges vainqueurs
Subjuguent nos maux et nos cœurs ;
Qui, plein d'Hippocrate et d'Horace,
A la science joins la grâce,
A la dignité l'enjoûment,
Et l'éloquence au sentiment ;
Dans cette fête intéressante,
Permets qu'en style affectueux
Et nullement présomptueux,
Une Muse reconnaissante
T'offre l'hommage de ses vœux :
Ils sont devancés par les Dieux,
Dont la sagesse bienveillante
A tout fait pour te rendre heureux.
Époux d'une femme jolie,
Et père d'aimables enfans,

Chéri dans ta belle patrie,
Au loin connu par ton génie
Et par les succès éclatans
Dont ta carrière est embellie;
D'une douce philosophie
Goûtant les fruits satisfaisans,
Aux plaisirs les plus séduisans
Tu livres ton âme ravie,
Et la noble main des talens
Sème les roses du printems
Sur tous les momens de ta vie.
Pour toi que faut-il, je te prie,
Demander aux Dieux bienfaisans,
Sinon qu'ils prolongent long-temp
De si flatteurs enchantemens,
Et que leur puissance infinie
Les accorde à tes descendans?
Puissent les justes Destinées,
Sur toi fixant un doux regard,
Des jours conservés par ton art,
Daigner accroître tes années!
Et puissent tes heureux enfans,
Honorant ta noble mémoire,
Héritiers de tes beaux talens,
Succéder à toute ta gloire!

M. Armand-Delille.

LA MORT DU CID.

Imitation d'une ancienne Romance espagnole.

Les Maures ont fui dans la plaine,
Le Cid encore est triomphant.
Mais quelle est ta douleur, Chimène!
Ton époux revient expirant.
Nobles témoins de son courage,
Vous qu'il ne voit plus qu'un moment,
Drapeaux! à défaut d'un langage,
Dans l'air frémissez tristement.

Beaux vallons de l'Andalousie,
Il vous dit adieu pour toujours:
Gardez la mémoire chérie
De sa gloire et de ses amours.
Son œil s'éteint, la mort cruelle
Affaiblit sa tremblante voix:
Hélas! c'est son coursier fidèle
Qu'il veut voir encore une fois.

Il vient, le destrier célèbre,
Il voit les drapeaux belliqueux,
Il voit sur la couche funèbre
Le Cid pâle étendu sous eux.
Il a trop su le reconnaître.
Triste et morne, il sent qu'aujourd'hui

Perdant un si généreux maître,
Tout est aussi fini pour lui.

Alvar combattrait la mort même.
Chimène veut parler ; en vain :
Muette en sa douleur extrême,
Au Cid elle a donné sa main.
Le héros entend les prières
De tous ses amis gémissans.
Le vent, soufflant dans les bannières,
S'unit à leurs cris impuissans.

Mais, quoi! soudain les cris s'apaisent,
Tout redevient silencieux,
Le vent, les bannières se taisent,
Le Cid.... il a fermé les yeux.
Sonnez, instrumens de victoire,
De vos sons couvrez les sanglots ;
Clairons, au séjour de la gloire
Conduisez l'âme d'un héros !

M. F. Delcroix.

IMPROMPTU

Sur un tableau représentant la Vierge tenant sur ses genoux son fils Jésus.

Vierge et mère à la fois ! que fille jouirait
Si l'on pouvait enfin retrouver ce secret !

FRAGMENT

D'un Poëme sur l'invention de l'Imprimerie.

Dans ses créations la Nature féconde,
Aux êtres dont sans cesse elle peuple le monde
Ne donne point d'abord leur force et leur beauté.
L'homme, avant d'arriver à la maturité,
Sur la terre a rampé, jouet de sa faiblesse.
Le chêne, qui dans l'air s'élève avec noblesse,
Long-temps, plante timide, ignorée au hameau,
Dans un buisson obscur a caché son rameau.
L'art est de la nature imitateur fidèle :
Dans ses essais d'abord il hésite, il chancelle;
Des obstacles enfin il devient le vainqueur,
Et par lui le génie est un Dieu créateur.
De Guttemberg le sort couronnait l'espérance;
Mais la typographie, à peine à sa naissance,
Était bien loin alors de cet éclat pompeux
Qui la montre aujourd'hui si brillante à nos yeux;
Un pas bien difficile était encore à faire;
Sur des ais inconstans gravant le caractère,
L'artiste, rebuté d'un travail imparfait,
D'un secours plus puissant appelait le secret.
Schœffer sut l'inventer.... Sur un métal docile,
Par le moule il rendit chaque type mobile;
Et, pour ce grand bienfait justement admiré,
Auprès de Guttemberg son nom fut honoré.

Mayence dans son sein voyait la presse agile
Prendre de jour en jour un essor plus facile,
Quand un pouvoir cruel pesant sur la cité,
De ses murs tout à coup chassa la liberté.
Avec elle exilés, dans une autre patrie
Les talens vont porter leur fertile industrie;
Et de Schœffer bientôt les nombreux successeurs,
De leur art en tous lieux répandent les faveurs.
Alde, Étienne, Elzevirs, et vous, dont la mémoire,
Ainsi que vos travaux, se conserve avec gloire,
On vous vit tour à tour, par de nouveaux succès,
De la typographie avancer les progrès,
Et, foulant à vos pieds l'ignorance grossière,
Verser dans les esprits des torrens de lumière.
De Guttemberg le sort avait rempli les vœux,
Et son ombre, sur vous planant du haut des cieux,
Avec ravissement contempla son ouvrage.
C'est de là qu'il sourit aux Schœffers de notre âge;
De son front radieux détachant ses lauriers,
Il les offre aux Didot, de sa gloire héritiers.
O vous! qui des Didot, pleins d'une noble audace,
Emules ou rivaux, voulez suivre la trace!
Allez à leurs leçons consacrer votre temps:
Ils vous diront les noms des types différens,
L'art de les marier avec goût, avec grâce,
Et de la page errante ils marqueront la place.
Mais la presse surtout, en ses nombreux besoins,
Appelle votre étude, exige tous vos soins.
Modérez sagement sa marche vagabonde,
Et redoutez le bras qui la rend trop féconde;

Que par elle, foulé toujours avec vigueur,
Le vélin soit empreint d'une égale couleur.
D'un heureux mécanisme instruits par votre zèle,
Que vous êtes encor loin de votre modèle,
Si l'on ne vous a vus, dès vos plus jeunes ans,
Sur l'autel des neuf Sœurs brûler un pur encens;
Si la langue d'Homère et celle de Virgile
Ne retrouvent en vous un interprète habile!
Vos pages vainement ont un tour gracieux,
Si le texte incorrect vient offenser les yeux.
Prise-t-on d'un tableau l'éclatante bordure,
Quand le peintre a blessé les lois de la nature?
Toujours dans la carrière ayez pour but l'honneur;
Ne publiez jamais le livre, dont l'auteur,
Honteusement fameux, vil objet de scandale,
Pour embellir le vice insulte à la morale :
Et vous verrez un jour, de lecteurs entourés,
Dans le palais des Arts vos chefs-d'œuvre admirés.

M. A. M.

L'HEUREUX HASARD.

Sans y penser, à Lise j'ai su plaire;
Sans y penser, Lise a ravi mon cœur;
Depuis ce temps nous goûtons le bonheur :
En y pensant, aurions-nous pu mieux faire?

M Talairat.

ÉPITAPHE DU DUC DE FRIOUL.

Au sein des factions il sut toujours paraître
Tel qu'il était : vaillant, sensible et généreux.
Adoré des sujets, il fut chéri du maître,
Et leur noble amitié les honora tous deux.

Frappé comme Bayard, il regretta la vie
Sans en priser beaucoup l'éclat ni les grandeurs;
Mais quand sans guide il laisse une fille chérie,
Un bon père en mourant peut bien verser des pleurs.

O toi dont les vertus, les talens, la vaillance
Furent de la patrie et l'espoir et l'honneur,
Duroc ! repose en paix : le héros de la France
Vient d'acquitter en roi la dette de son cœur.

M. Victor Jarraut (d'Autun).

SUR LA MORT DE GRÉTRY.

Pour charmer l'ennui de la route,
Grétry, sa lyre en main, traversait l'Achéron :
« Ramez donc, dit-il à Caron;
Que faites-vous ? — Ma foi, j'écoute. »

M. Villiers.

LE TOURNESOL ET LA VIOLETTE.

FABLE

Dédiée à M. Vigée, à l'occasion de son essai en prose, intitulé : *Les Tournesols*.

PROLOGUE.*

Qu'un autre, cher Vigée, applaudisse à tes vers ;
Dans les sentiers rians de la double colline,
Qu'il parcoure avec toi des bosquets toujours verts ;
Moi, je ne veux louer que la prose badine,
Où, de tant d'esprits à l'envers,
Ton léger crayon nous dessine
Les sottises et les travers,
Sous le nom de l'*Homme-machine*.
N'en déplaise à la Faculté,
Un certain fou,** décoré de l'hermine,
A fait sur ces deux mots un assez long traité.
Il a fait aussi l'*Homme-plante ;*
Mais cette fois, en vérité,
Le docteur n'avait pas l'humeur si délirante.
De combien de sots orgueilleux
Son homme est la vive peinture !
Dans ton récit ingénieux,
Tu les peignis d'après nature.

* Ce prologue ouvre le IVe livre du nouveau recueil de Fables de l'auteur.

** Le médecin *De la Metthrie*.

J'entreprends à mon tour de te les peindre ici
Dans l'apologue que voici :

« Jetez-vous à mes pieds et baisez la poussière. »
C'est ainsi qu'aux fleurs d'un jardin
Parlait un tournesol, levant sa tête altière,
Et ne laissant tomber qu'un regard de dédain
Sur la rose, l'œillet, le lys et le jasmin.
Les fleurs ne bougeaient pas; elles restaient muettes.
« Comment! ajouta-t-il, pouvez-vous ignorer
Que c'est un maître ici qui parle à des sujettes?
Empressez-vous de m'honorer. »
Toujours même refus! toujours même silence!
« Quoi! mon titre de majesté,
Poursuit le matador avec plus d'arrogance,
Par vous serait-il contesté?
Connaissez ma grandeur, mon rang et ma puissance :
Je suis l'image de Phébus;
Ce sont des rayons d'or, émanés de lui-même,
Qui relèvent mon diadème.
Je dois donc avec lui partager vos tributs. »
Chaque fleur rit au nez du sire, et rien de plus.
Il allait éclater, lorsqu'une violette,
S'élevant du sein de l'herbette,
Sut, en ces mots, réprimer son courroux :
« Nous tenons du soleil nos attraits les plus doux;
C'est par lui que tout vit, que tout se régénère;
Aussi lui rendons-nous un hommage sincère.
Mais toi, qui maintenant veux nous faire la loi,
Dis-nous quels biens nous recevons de toi,

Pour te rendre le même hommage ?
Réponds encore, et dis en quoi
Du soleil tu serais l'image ?
Tu nais, tu vis et meurs comme la rose et moi. »

M. A. F. Le Bailly.

IMITATION DE CATULLE.

Iris, tu me dis chaque jour :
Au monde entier je te préfère,
Le Dieu qui lance le tonnerre
En vain me parlerait d'amour.
Sur quoi veux-tu que je me fonde ?
Ne sais-je pas que tes sermens
Sont écrits sur l'aile des vents,
Gravés sur le cristal de l'onde ?

M. de Saquenville.

LE CHARME DE L'AMOUR.

Dans un réduit obscur, dont l'Amour fait un Louvre,
Le doux objet qu'on aime efface les plus beaux ;
Pour les indifférens s'il a quelques défauts,
L'Amour ne les voit point, et l'Amitié les couvre.

M. Drobecq.

TRADUCTION

De l'Ode d'Horace : *Scribèris Vario*, etc.

Varius peut chanter tes palmes triomphales :
De l'aigle du Mélès élève harmonieux,
Qu'il célèbre, Agrippa, tes batailles navales,
Tes escadrons victorieux.

Est-ce à moi d'y prétendre ? et, d'une voix débile,
D'Ulysse voyageur dirai-je les travaux,
Le courroux obstiné de l'implacable Achille,
Ou les crimes des rois d'Argos ?

Non : ma muse, timide, étrangère aux alarmes,
Rougirait de ternir par d'impuissans accords
La gloire de César ou l'éclat de tes armes,
Et m'interdit de vains efforts.

Qui peindra de Xantus l'onde au loin débordée,
Mars, revêtu d'acier, se mêlant aux combats,
Mérion tout poudreux, et le fils de Tydée,
Qu'aux Dieux même égalait Pallas ?

Pour moi, toujours fidèle à mon humeur légère,
Sans amour, ou brûlé de désirs inconstans,
Je chante les festins et l'innocente guerre
Des beautés et de leurs amans.

M. de Vanderbourg.

LE ROI ET LE LABOUREUR.

CONTE.

Un monarque dont ma mémoire
Ne me rappelle point le nom,
Peu connu d'ailleurs dans l'histoire,
A l'époque de la moisson,
Pour quelques jours quittant la ville,
Allait dans un champêtre asile
Achever la belle saison.
Sincère amant de la nature,
Pour mieux jouir de ses beautés
Il descendit de sa voiture,
Éloigna les groupes postés
Autour de lui de tous côtés,
Et, tel qu'un poëte ou qu'un page,
Seul, à pied, suivit son voyage.
Il cheminait à pas comptés,
Ravi d'être libre, sans doute,
De l'étiquette et des respects
Si fatigans et si suspects,
Lorsqu'un champ voisin de la route
Lui montre un pauvre laboureur
Occupé des travaux utiles
Par qui sont nourris dans les villes
Le valet et le grand seigneur.
Le roi l'aborde, l'interroge,

Entremêle à ses questions,
En homme instruit, un juste éloge
De l'art créateur des moissons.
Mais, aux complimens insensible,
Las d'ailleurs d'un travail pénible,
Vexé par les prétentions
De quelques publicains arabes,
L'autre offrait des monosyllabes
A ces interrogations.
« Oui.... non.... point....» Voilà de sa bouche
Tout ce qui put être tiré :
A le voir si sec, si farouche!
Un saint se fût désespéré.
Un prince a peu de patience,
Mais ce qu'il veut, il le veut bien.
Le roi ne s'offensa de rien,
Et poursuivit la conférence.
« Combien gagnes-tu chaque jour?
Lui dit-il; parle sans détour.
— Plus ou moins, selon que je trouve
Plus ou moins de ces fainéans
A qui je dois des contre-temps
Pareils à celui que j'éprouve.
— Mais, enfin...?— Cela peut monter
A vingt sous par jour. — Fort bien. — Diable!
Ce gain vous semble donc passable?
Pourriez-vous vous en contenter?
— Peut-être. Mais de cette somme
Que fais-tu chaque jour, bon homme?
— Quatre parts, Primò, me nourrir,

Voilà l'emploi de la première.
La seconde doit me servir
A payer mes dettes. J'espère
Que la troisième peut m'offrir
Une ressource salutaire :
Je la place à gros intérêt.
La quatrième me déplaît,
Je la jette dans la rivière.
— Voilà de l'obscur. — Il faut donc,
Monsieur, vous l'expliquer au long.
Quant à l'emploi de la première,
Il est simple ; pour l'autre part
Qui me sert à nourrir mon père,
C'est bien payer mes dettes : car
Il m'a nourri ; voilà l'affaire.
La troisième, à gros intérêt,
Je la place : on voit ce que c'est ;
Elle nourrit mes fils, ma fille,
Tous trop jeunes pour le labour ;
Mais il faudra que ma famille
De même me nourrisse un jour.
La quatrième est pour la taille,
Qui me ronge quand je travaille :
Aussi voudrais-je, de bon cœur,
Qu'avec elle dans la rivière
Tombât le maudit collecteur
Qui nous poursuit l'année entière.
Content de l'explication
Qu'il lui donnait d'un tel partage,
Le roi laissa dans son sillon

Ce philosophe de village.
Mais, après qu'il eut bien juré
De ne plus trahir davantage
Le secret par lui déclaré,
Regarde, dit-il, mon visage;
Que ses traits ne t'échappent pas!
Et si tu ne romps le silence
Que lorsque tu le reverras,
Sois sûr d'une ample récompense.
Quand le roi de ses courtisans
Eut rejoint la troupe rusée,
L'énigme leur fut proposée;
Aucun n'en pénétra le sens,
Et, selon tous leurs sentimens,
Celle du Sphynx fut plus aisée.
Mais l'un d'eux, dont l'œil était bon,
De loin ayant suivi son maître,
Avait vu du sage champêtre
La longue conversation,
Et s'imagina que, peut-être,
L'énigme était de sa façon.
Il revient sur ses pas, le trouve,
S'assure qu'il sait le secret,
Le questionne, mais éprouve,
Avec un sensible regret,
Qu'on ne peut le rendre indiscret.
Recours aux grands moyens: sa bourse
Renferme une sûre ressource;
Il y puise un bon argument,
Et cent pièces d'or qu'il étale

Font évanouir la morale
Et les scrupules du manant.
Vous voyez d'ici son entrée
Dans le palais : de prime-abord
L'énigme est par lui déchiffrée,
Et, grâce à ses cent pièces d'or,
Il passe aux yeux de maint butor
Pour l'Œdipe de la contrée.
Le roi seul ne s'y trompe pas :
« Il n'a point tenu sa parole !
Dit-il ; faites venir ce drôle
Qui travaille à quelque cent pas. »
Mon rustre arrive ; le monarque
D'une telle infidélité
Lui reproche l'indignité.
L'autre, sans être épouvanté
De la colère qu'il remarque :
« Je n'ai point faussé mon serment :
Qu'avais-je juré ? — De te taire,
De ne point trahir ce mystère,
A moins que préalablement
Tu ne revisses mon visage.
— Sire, c'est ce qui me dégage :
Je me taisais ; cet importun
M'en a fait voir cent au lieu d'un.
En fallait-il donc davantage ? »
A ces mots, tirant son trésor,
Il montre les cent pièces d'or
Qui du prince portaient l'image.
Justement surpris et charmé

Par une excuse aussi bouffonne :
« Va, dit le roi, je te pardonne ;
J'ai ri, me voilà désarmé.
L'histoire ajoute que le prince
De ce pauvre laboureur fit
Un des richards de la province.

Il vaut beaucoup mieux être mince
De patrimoine que d'esprit.

M. LE MAZURIER.

LE CURÉ PRÉVOYANT.

CERTAIN curé de Basse-Normandie
Étant allé baptiser un enfant,
Se fit payer au même instant
La noce.... et puis l'enterrement :
On trouva que c'était une plaisanterie.
« Eh, non! dit-il; ne soyez pas surpris
Si, pour calmer ma vive inquiétude,
De tout cela je demande le prix :
Car ces drôles ont l'habitude
De se faire pendre à Paris. »

M. Ch. Jos. CHAMBET (de Lyon).

LE TOMBEAU D'ADONIS.

Idylle imitée de Bion.

Pleurons sur Adonis, Adonis qui n'est plus.
Quittez ce doux repos, ô Cythère ! ô Vénus !
Levez-vous ; dans les cieux s'effacent les ténèbres ;
Levez-vous, et prenez vos vêtemens funèbres ;
Meurtrissez votre sein : vos beaux jours sont finis,
Et les amours en deuil pleurent votre Adonis.
Infortuné ! frappé d'une dent homicide,
Ta blessure a déjà, sur la montagne aride,
Rougi de flots de sang l'ivoire de ton sein.
Tes lèvres ont perdu leur coloris divin ;
Et bientôt, éteignant un reste de lumière,
Les ombres de la mort ont voilé ta paupière.
Ses chiens, qui sur ses pas franchissaient les guérets,
De hurlemens plaintifs attristent ces forêts.
Les nymphes des coteaux pleurent sa fin cruelle.
Vénus, abandonnée à sa douleur mortelle,
Interroge à grands cris les bois silencieux.
Les ronces, à regret teintes du sang des Dieux,
Déchirent ses pieds nus ; errante, échevelée,
O Vénus ! tu parcours la profonde vallée,
Où, frappant les échos d'un long gémissement,
Ta douloureuse voix appelle ton amant.
Vois sur ce front sanglant où ta perte est tracée,
La blancheur de ces lys sous la poupre effacée.

Entends le triste Amour gémir à ton côté ;
Tu perds ton Adonis, et tu perds ta beauté.
Les chênes sont émus sous leurs antiques ombres ;
Des monts voisins des cieux, et des cavernes sombres,
Des rochers, des vallons, des fleuves et des bois,
L'écho muet écoute, et n'entend plus sa voix.
Un deuil morne s'étend sur l'émail des prairies,
Et les plus belles fleurs sa mort les a flétries.
Lorsqu'en des flots de sang à ses pieds répandus,
Adonis eut frappé les regards de Vénus :
«Tu meurs, s'écria-t-elle, ah ! laisse à ton amante
Recueillir lentement sur ta bouche expirante
Un soupir... le dernier qu'exhalera ton sein.
Je t'aime, et je te perds, et je te pleure en vain !
Que ne puis-je, asservie à la Parque cruelle,
Et, libre du fardeau d'une vie immortelle,
Abandonner l'Olympe, et descendre avec toi
Dans ce séjour qu'habite un éternel effroi !
Malheureuse ! je reste, et je suis condamnée
A pleurer à jamais mon funeste hyménée.
O reine des enfers ! recevez mon époux,
Puisque la beauté même un jour doit être à vous.
Triomphez de ce cœur que la douleur dévore.
Hélas ! mon jeune amant, ravi dès son aurore,
De l'Achéron terrible a vu les sombres bords,
Et l'inflexible Dieu de l'empire des morts.
Ah ! pourquoi fallait-il qu'un aveugle courage
Des monstres des forêts lui fît braver la rage,
Et vint, de la clarté devançant le retour,
L'arracher de ces bras ouverts à son amour ! »

Elle dit, et, pleurant un pouvoir qu'elle abjure,
De ses tremblantes mains dépouille sa ceinture.
Aucuns vœux désormais ne lui seront offerts ;
Le deuil habitera dans ses temples déserts ;
Et des jeunes Amours la foule consternée
Va dans un long exil gémir abandonnée.
Elle veut à jamais, attestant sa douleur,
D'Adonis au tombeau rappeler le malheur :
Chaque goutte de sang a fait naître une rose,
Et des pleurs de Vénus l'anémone est éclose.

Regardez s'élever sous des myrtes unis
Cette couche funèbre où repose Adonis ;
Triste Vénus, la mort a respecté ses charmes.
Dans les sombres forêts allez sécher vos larmes :
Il n'est plus : le sommeil semble fermer ses yeux.
Étendez sous son corps des tissus précieux,
Et des fleurs du printemps ceignez son front livide.
Des fleurs ! il n'en est plus dans la campagne aride.
Prodiguez vos parfums désormais superflus,
Dont s'enivrait l'Amour, et qu'il ne connaît plus.
Approchez, ô Vénus ! que votre main déploie
Sur ce lit funéraire et la pourpre et la soie.
Les Amours, renonçant à leurs folâtres jeux,
Dans leur douleur muette ont coupé leurs cheveux ;*
Sur le corps d'Adonis ils jettent cette offrande,
Triste et dernier devoir que son malheur demande.

* C'était un usage antique observé par les Grecs, à l'exemple des Orientaux. Achille, dans *l'Iliade*, coupe sa chevelure pour la jeter sur le corps de Patrocle. *L'Oreste* de Sophocle honore d'une pareille offrande la tombe d'Agamemnon.

L'un foule aux pieds ses traits ; l'autre apporte un bassin
Dont le travail décèle un artisan divin,
Et d'Adonis sanglant déliant la chaussure,
Sur sa plaie entr'ouverte épanche une onde pure.
Hymen, le front voilé, pleure ce jour de deuil.
De la porte du temple il a touché le seuil ;
Il n'a plus de flambeau ; sa torche sépulcrale
Éclaire en pâlissant la couche nuptiale,
Jette une lueur sombre, et s'éteint lentement.
Les Grâces, ô Vénus ! ont pleuré votre amant ;
La guirlande d'Hymen est à jamais fanée.
Chants de mort, succédez aux chants de l'Hyménée ;
Dans ces lugubres lieux soyez seuls entendus ;
Qu'un seul cri vous réponde : Adonis, tu n'es plus.
Adonis, ô douleur ! hélas ! les Parques même
Voudraient, en révoquant leur sentence suprême,
Rappeler Adonis à la clarté du jour,
Et dérober sa proie au ténébreux séjour ;
Mais Proserpine y règne, et cette ombre exilée
Demeure au sein des morts plaintive et désolée.
Fille de l'Océan, suspendez vos chagrins ;
Bannissez, dans ce jour, la pompe des festins ;
Et, lorsqu'à son malheur votre Adonis succombe,
Songez qu'en déposant vos regrets sur sa tombe,
Vous devez tous les ans, dans la saison des fleurs,
Chanter l'hymne de deuil, et lui donner vos pleurs.

M Henri Terrasson.

A . . . . . ,

Qui m'avait fait lire devant elle l'Épître de VOLTAIRE connue sous le titre *des Vous et des Tu*.

TROP heureux amant de Philis,
Quand des VOUS et des TU l'épître enchanteresse
Parvint à ta fière maîtresse,
Un TU sans doute en fût le prix.
Moins fière est ma Philis, et non moins adorée :
Un large suisse à cheveux blancs,
De son logis ne m'interdit l'entrée ;
Ni ces colliers ni ces riches carcans,
Ni ces lustres de diamans,
Ne l'ont pour moi défigurée.
Moi seul ai fait fuir les Amours,
Moi seul, hélas ! de mes beaux jours
Ai détruit la courte durée.
Je ne dois plus qu'à sa pitié
Quelque estime, un peu d'amitié,
Plus voisins de l'indifférence,
Que le ressentiment, la haine, ou le courroux
Que méritait mon inconstance.
En vain mes yeux, d'un sentiment plus doux,
Dans les vôtres, Philis, reconnaissent la trace,
En vain j'y crois lire ma grâce :
Votre bouche bientôt détruit l'illusion.
Lorsque vos yeux disent : je te pardonne,
Votre bouche à l'instant dit non.

Je suis toujours à toi, dit ta mine friponne ;
Je ne suis plus qu'à la raison,
Ajoute à l'instant votre bouche.
Ah ! que mon repentir vous touche !
Et quand de sévères témoins
Ne nous imposent plus un odieux langage,
Ou que vos yeux en disent moins,
Ou que ta bouche en dise davantage.

M. Loraux.

LA TENDRESSE MATERNELLE.

Une mère n'ayant qu'un fils,
Que la mort lui ravit à la fleur de son âge,
Passait à le pleurer et les jours et les nuits.
Un grave et dévot personnage
Entreprit de la consoler,
Et crut devoir lui rappeler
Du père d'Isaac l'héroïque constance.
« Son fils était, dit-il, son unique espérance;
De Dieu même il reçut l'ordre de l'immoler,
Et s'y soumit sans résistance. »
Son cœur par ce discours ne fut point soulagé;
Pleine de sa douleur amère,
« Ah ! reprit-elle, Dieu n'aurait pas exigé
Ce sacrifice d'une mère. »

M. Grand.

A M. C.. D...,

Qui se dispose à publier un ouvrage.

Si l'imprimez, ne la donnez votre œuvre
A ce censeur sifflant comme couleuvre ;
Ne la donnez non plus à grand seigneur
Qui, l'acceptant, croira vous faire honneur ;
Ne la donnez à prude, sotte et bête,
N'ayant qu'*ave*, que *credo* dans la tête ;
Ne la donnez à cet ami bien faux
Qui n'y verra que taches et défauts ;
Ne la donnez à ce niais d'Alcandre
Qui la lira, mais sans y rien comprendre ;
Ne la donnez à ce pesant Midas,
La recevant pour ne la lire pas ;
Ne la donnez à cet auteur acerbe,
Rabaissant tout de son dédain superbe ;
Ne la donnez à cet auteur mielleux,
Protégeant tout d'un éloge ennuyeux ;
Ne la donnez au triste et pauvre hère
Qui s'en ira la revendre au libraire ;
Ne la donnez à ce rival jaloux,
La décriant, lorsqu'il la tient de vous :
Mais, par hasard, pour bonheur de la vie,
Si possédez gente et fidèle amie,
Donnez, donnez. Oh! oui, du fond du cœur,
Discrètement, sans instruire personne

Du doux plaisir qu'elle reçoit et donne ;
Vite, écrivez : *De la part de l'auteur.*

M. Vigée.

A UNE AMANTE ABANDONNÉE.

Traduction de Properce, Livre III, Élégie 18.*

Il fuit, et cependant qu'une voile rapide
Loin de ton lit désert emporte le perfide,
Tu crois que ta beauté vit dans son souvenir !
Le cruel ! tant d'attraits l'ont-ils pu retenir ?
C'en est fait, Plutus parle, et l'enlève à tes charmes :
Scipion à l'Afrique a coûté moins de larmes.
Ah ! cesse désormais d'implorer des dieux sourds,
Quand tes vœux impuissans réclament leurs secours :
Peut-être le parjure, épris d'une autre femme,
Se livre sans remords à sa nouvelle flamme.
Jeune et belle, à ces dons, doux charmes des regards,
Tu joins un nom fameux qu'ont illustré les arts ;
Minerve a dans ton sein épanché ses largesses ;
De ta maison partout on vante les richesses ;
Il ne te manque rien, rien qu'un fidèle amant...
Viens, accours de ma foi recevoir le serment.

M. de Saint-Amand.

* L'auteur doit publier incessamment une traduction entière de ce poëte.

LES ROMANS A LA MODE,

OU

ATTENDONS LE DÉNOUMENT.

CONTE ROMANESQUE.

Je conte l'effrayante histoire
D'un fait réel, non controuvé;
D'un fait que j'aurais peine à croire,
S'il ne me fût à moi-même arrivé.
Inspire mon génie, illustre romancière,
Formidable Radcliffe, honneur de l'Angleterre!
Viens me prêter tes pinceaux effrayans,
Tes bruits aériens, tes spectres gémissans,
Tes bois silencieux, tes nuits, tes clairs de lune.
Simple aventure est trop commune
Pour contenter tes sombres amateurs.
C'est du noir qu'il leur faut, de l'effroi, du terrible.
Peu leur importe un dénoûment risible;
Il ont eu peur, et cela leur suffit.
Ainsi soit-il. Voici donc mon récit.
Une description pour début: c'est l'usage.

Vers le soir d'un beau jour, au bord d'un vert bocage,
J'étais assis sur un banc de gazon.
Sous mes pieds s'inclinait, jusqu'au prochain village,
Une verte colline, et plus bas un vallon,

Où d'un ruisseau serpentait l'onde pure.
Là, mille objets charmans de la belle nature
Enrichissaient le simple coloris ;
Le moissonneur , content de sa journée ,
Tranquillement regagnait son logis.
Près de lui ses enfans , portant gerbe glanée ,
Couraient , sautaient , pour devancer ses pas
Vers l'humble et fumante chaumière ,
Où Thérèse , leur tendre mère ,
Prépare à tous un modeste repas.
Plus loin , je voyais sur l'herbette
Danser au son du chalumeau
Jeune berger , gentille bergerette ,
Et les vieillards assis devisant sous l'ormeau ;
Plus loin encore , et le long du ruisseau ,
Firmin , chantant la chansonnette
Qui plait tant à sa chère Annette ,
Vers son paisible toit ramenait son troupeau.
Dejà le rossignol.... *Eh ! notre ami , de grâce ,*
Abrégez ces détails ; passons au fait — *J'y passe.*
Tandis que j'admirais ce ravissant tableau
Dont , malgré moi , j'ai raccourci l'histoire ,
Je m'endormis ; chose facile à croire :
Car tel m'écoute , ou lit ceci ,
Qui peut être s'endort aussi.
Je les voyais encor, je croyais les entendre ,
Ces simples villageois ; je chantais avec eux ;
Avec eux je jouais à mille petits jeux.
Sans doute on est heureux lorsqu'ainsi l'on sommeille;
Mais, hélas ! mon bonheur fut celui d'un moment.

Soudain un sourd bourdonnement,
Un bruit confus en sursaut me réveille.
La nuit obscurcissait les objets confondus.
Plus de chants, plus de jeux, plus de danse folâtre :
De la blonde sœur de Phébus
La lumière douce et blanchâtre,
De mes plaisirs alors perdus
Éclairait seule le théâtre.
Ses rayons argentés formaient sur les ruisseaux
De longs sillons de clarté tremblottante ;
Ils blanchissaient la cîme verdoyante
Du bosquet, de ses arbrisseaux,
Et dans le clair-obscur de ses épais rameaux
Montraient la troupe sommeillante
Des fauvettes et des linots.
C'est-à-dire, en langue commune,
Qu'il faisait alors clair de lune.
Les bergers au village étaient tous retournés.
Seul, au bord des vallons déserts, abandonnés,
Je l'avoûrai, je ne pus me défendre
De quelque mouvement d'effroi.
Par intervalle, il me semblait entendre
Un long gémissement qui passait près de moi ;
Puis ce bruit s'éloignait, et puis, mais plus terrible,
Je l'entendais encor qui repassait.
En vain, pour découvrir ce spectre inaccessible,
J'allais, je revenais : même chose invisible,
Même bruit partout me suivait.
Enfin, las d'exercer mon esprit inquiet,
Pour retourner chez moi, je rentrais au bocage,

Lorsque soudain, au milieu du visage
Je me sentis frapper.... Vous frémissez, lecteur!
Riez plutôt de ma sotte frayeur,
En apprenant le nœud de l'aventure.
Vous voyez quelquefois élégante voiture
Dans la grande cité rouler avec fracas.
On se range, on veut voir. Ne vous dérangez pas:
Qu'y verrez-vous souvent? moins que rien, un pygmée.
Tel était, à peu près, le léger phaéton
Qui tenait mon âme alarmée.
C'était, ne vous déplaise, un simple hanneton.
La belle chute, dira-t-on!
Eh bien! Messieurs, n'est-ce point celle
De maint auteur que j'ai pris pour modèle?
Lisez ces ténébreux romans
Dont je retrace ici l'image:
Des cavernes, des bois, des spectres, des géans,
Durant tout le cours de l'ouvrage
Font pâlir de frayeur; et, quand on est au bout,
Que rencontre-t-on? rien du tout.
J'en déduirai pourtant une maxime sage,
Qui dans nos jugemens peut nous servir de loi.
La vie est un roman; on l'a dit avant moi.
Dans tout roman se trouve un héros qu'on renomme.
Souvent en sa faveur, dès le commencement,
On se prévient d'avance, on dit: c'est un grand homme.
Eh! de grâce, attendons, Messieurs, le dénoûment.

M. Famin.

ÉLOGE DE LA POÉSIE.

Art divin, noble poésie,
Comment célébrer tes bienfaits?
De toi la vertu, le génie,
Empruntent de nouveaux attraits.
Des héros fameux dans l'histoire
Tu chantes les brillans exploits....
Sans toi que deviendrait la gloire
Dont se pare le front des rois?

Palais, tombeaux et pyramides,
Vous cédez aux efforts du temps,
Et la terre des Eacides
A dévoré tous ses enfans.
Aux accords de la poésie
Renaissent les chefs-d'œuvre épars;
Ses chants rappellent à la vie
Les Scipions et les Césars.

Pontifes, guerriers magnanimes,
Vous lui devez votre renom;
Virgile, dans ses vers sublimes,
Nous rend Ajax, Agamemnon.
Princes, et vous, rois de la terre,
Honorez les fils d'Apollon....
Aurait-on jamais, sans Homère,
Connu le vainqueur d'Ilion?

Aux touchans accords de la lyre
Lorsque David unit sa voix,
Plein d'un poétique délire,
La corde frémit sous ses doigts.
Les vers sont les seuls interprètes
D'un amour rempli de ferveur ;
Il n'appartient qu'aux vrais poëtes
De chanter le nom du Seigneur.

M. Boinvilliers.

IMPROMPTU

À une jolie Femme en colère.

J'ai cru long-temps que la colère
Paraissait sous des traits hideux ;
Mais je l'aperçois dans vos yeux,
Et je pense tout le contraire.

M. G***.

LE REFUS INTÉRESSÉ.

ÉPIGRAMME.

Au récit de tes vers ne pourrais-je assister ?
— Non, parce qu'à mon tour il faudrait t'écouter.

M. E. F. Bazot.

LE DÉPART POUR LA CROISADE.

ROMANCE.

Pour le départ, le clairon, dès l'aurore,
Sous la bannière assemblait tous les Preux;
Le jeune Edmond à l'objet qu'il adore,
Un luth en main, soupirait ces adieux:

« Faut nous quitter, ô ma tant douce amie!
Jusqu'au retour, garde-moi bien ta foi.
Vrai chevalier, vole aux champs de Syrie;
L'honneur m'appelle, et vais suivre mon roi.

Plus ne dirai dans ce châtel sauvage,
Tendre romance où peignais mon ardeur:
Soins amoureux, doux et gentil servage,
Tout doit céder quand a parlé l'honneur.

Las! éloigné du beau pays de France,
Triste et rêveur, que vais penser à toi!
De nos amours touchante souvenance
Viendra souvent me causer doux émoi.

Lorsque Phébé luira dans le silence,
Fixant sur elle un regard amoureux,
Songe qu'alors déplorant ton absence,
Sur elle aussi fixe mes tristes yeux.

Dans les combats si terminais ma vie,
O mon Emma! tu pleureras mon sort:
Mourant pour Dieu, pleuré par douce amie,
Penser touchant consolera ma mort.

Mais vois déjà flotter notre bannière,
Trompette sonne et presse le départ;
Coursier hennit, impatient de guerre;
Son maître appelle: adieu, plus de retard.

Ah! que j'emporte en périlleux voyage
Gage d'amour par qui serai vainqueur;
Et sans effroi, tout plein de ton image,
Du Sarrazin cours braver la fureur.»

Ainsi disait le banneret fidèle.
Gage d'amour va le suivre en tout lieu:
Echarpe blanche il reçoit de sa belle,
Et doux baiser fut son dernier adieu.

M. F. Delcroix.

ÉPIGRAMME.

Pope, ce poëte sublime,
Prouve en beaux vers que tout est bien;
Mais le visage de Zulime
Prouve encor mieux qu'il n'en est rien.

M. Armand-Delille.

TRADUCTION

De l'Ode d'Horace : *Integer vitæ scelerisque purus, etc.*

Que le méchant d'un glaive arme son bras perfide,
Qu'il charge son carquois de dards empoisonnés ;
Le sage n'a besoin ni de traits, ni d'égide
Pour assurer la paix de ses jours fortunés.

Sans crainte, du Caucase il peut franchir les cimes,
Ou suivre dans son cours l'Hydaspe fabuleux,
Et du vaste Océan affronter les abîmes,
Quand ses flots en fureur vont menacer les cieux.

Le cœur plein des transports que la rage m'inspire,
J'errais au sein d'un bois en chantant mes amours.
Un loup s'offre à mes yeux : je n'avais que ma lyre ;
J'allais fuir.... quand du bois il gagna les détours.

Un tel monstre jamais, par son aspect horrible,
Du Scythe belliqueux n'étonna les déserts,
Ni la terre brûlante où le lion terrible
De ses rugissemens fatigue au loin les airs.

Placez-moi dans ces lieux arides et sauvages
Que n'égaya jamais le souffle du printemps,
Où d'éternels glaçons, entassés par les âges,
Servent de borne au monde et de retraite aux vents.

Placez-moi dans le sein de l'ardente Lybie
Que le char du soleil embrase de ses feux ;
Ma voix ne cessera de chanter mon amie,
Et sa douce éloquence et ses traits gracieux.

M. F. Fourtou.

LA FATALITÉ.

Qu'un sceptique, au-dessus des erreurs du vulgaire,
Vante partout son incrédulité,
A lui permis : quant à moi, pauvre hère,
Je suis payé pour croire à la fatalité.
D'Agnès épris, j'en fais choix pour ma femme ;
Déjà je ne dors plus, tant je suis amoureux.
C'est le mardi matin que je dois être heureux ;
Le lundi soir on enlève la dame.
« Viens, m'écrit Paul, ton malheur est passé ;
Le prince, d'un côté, te fait son secrétaire,
Et Duckman près de lui t'appelle au ministère. »
J'accours ; le prince meurt, le ministre est chassé !
A cinquante ans, réputée hydropique,
Ma tante va, dit-on, succomber à ses maux ;
Elle est riche, et je suis son héritier unique :
Je commande mon deuil... elle fait deux jumeaux !

M. A. de la Garencière.

LE SINGE ET LE CASTOR.

FABLE.

Le singe un jour voyageait par caprice,
Non pour s'instruire : eût-il eu ce projet ?
Croyons plutôt que sa malice
Pour s'exercer cherchait quelque sujet.
Or le magot, en poursuivant sa route,
Comme il est né railleur et babillard,
Tranchait sur tout, prononçait au hasard :
Car l'ignorant ne connaît point le doute.
Advint qu'au bord d'un clair ruisseau
Il trouva le castor, cet adroit amphibie.
Pour lui voilà sujet nouveau
D'épigramme et de raillerie :
« Eh! c'est toi, pauvre sot! s'écria-t-il d'abord;
En vérité je plains ton sort!
Qu'est-ce enfin qu'une espèce obscure et solitaire,
Soi-même élevant sa maison;
Amassant pour l'hiver dans la belle saison!
Travailler! quel ennui! Moi je ne sais rien faire;
Mais par mille agrémens j'amuse et je sais plaire.
— Nous différons en tout, répondit le castor :
Vous fuyez le travail; pour moi c'est un trésor.
Vantez moins un succès facile;
L'estime est le seul bien désirable à mes yeux;

Vous n'êtes qu'un copiste habile ;
Mais, plus hardi que moi, vous réussirez mieux. »

Le castor disait vrai. Dans le monde on s'avance
Avec peu de mérite et beaucoup d'assurance :
Le talent trop modeste est souvent pris au mot;
Et sans un peu d'audace on passe pour un sot.

M. Aug. Delvaux.

A S. EXC. MONSEIGNEUR LE VICE-AMIRAL

MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES,

Sur sa promotion à la dignité de Duc.

Ceint de la couronne rostrale
Qui fut le prix de vos exploits,
De la main du héros qui nous donne des lois,
Vous recevez encor la couronne ducale....
Vous nommer duc?... A quoi César va-t-il penser?
Ce titre convenait beaucoup mieux à tout autre;
C'est un brillant vernis dont pouvait se passer
Un nom aussi beau que le vôtre.
A d'autres, pour aller à la postérité
Il faut une escorte sans doute;
Mais le vôtre, avec sûreté,
Tout seul eût fort bien fait la route.

M. Lamontagne.

AVIS AUX MAUVAIS PLAISANS,

OU

LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

ANECDOTE ANCIENNE.

Pour certaine affaire, un beau jour,
Un gentilhomme de province
Fut obligé de se rendre à la cour
Et de s'y présenter au prince.
Un de ces plats valets appelés *courtisans*,
Dont tout l'emploi consiste à flagorner le maître,
Et qui se font un honneur d'être
De vils bouffons sous le nom de *plaisans*,
En voyant notre gentilhomme
S'avancer d'un air campagnard,
Dit aux autres bouffons, d'un ton fort goguenard:
« Messieurs, voyez-vous ce brave homme
Qui vient à nous portant un braquemart?
Il arrive à l'instant de sa gentilhommière....
Eh bien! qui d'entre vous veut faire le pari
Qu'il va se trouver étourdi
De notre question première?... »
Alors, sans aucun compliment,
Du bon gentilhomme il s'approche:
« On m'a dit, monsieur de la Roche,
Que vous étiez un vrai savant;
Je serais très-reconnaissant
Si vous vouliez me dire en ce moment

Ce que c'est qu'une *parabole*,
Une *obole*, une *faribole?*
— Volontiers, répondit notre provincial;
J'ai toujours du plaisir à montrer ma science.
La parabole est un discours moral
Bien au-dessus de votre intelligence.
Fariboles! Monsieur, ce sont vos sots discours.
Une obole est, enfin, ce que l'homme qui pense
Estime, estimera toujours
Tous ces impertinens qu'on souffre dans les cours. »

M. J. Blondeau (de Commercy).

LE PEINTRE DEVENU MÉDECIN.

Un méchant barbouilleur s'était fait médecin;
Certain plaisant lui dit : « Votre projet est sage;
Il faut qu'un peintre au jour expose son ouvrage :
La terre va cacher les vôtres dans son sein. »

M. D. K.

TRADUCTION DE MARTIAL.

Oui tout ce que tu fis pour moi
Je le tais : d'où vient ta surprise?
Chacun l'a déjà su de toi,
A qui veux-tu que je le dise?

M. de Cazenave.

STANCES

Sur la Mort d'un très-aimable Médecin.

Ce cher docteur que nous pleurons
Fit trop souvent visite aux Grâces :
Il voyait les ris sur leurs fronts,
Sans voir les regrets sur leurs traces.

La science et la volupté
Lui donnèrent double fatigue ;
Il soignait bien notre santé,
Mais de la sienne il fut prodigue.

Jeune encor, sous son étendard
L'enrôla le sage Hyménée ;
Folie et raison eurent part
A sa fâcheuse destinée.

Avec ce frère de l'Amour
Combien son sort fut peu prospère !
La Parque afflige en lui le père,
Et bientôt le frappe à son tour.

Ses rivaux dans un art sublime
N'ont pu que prévoir son malheur,
Et plaindre, hélas ! cette victime
Du plaisir et de la douleur.

Le tyran des demeures sombres
Au Dieu d'Épidaure a souri,
Par la mort de son favori
Sûr d'y voir affluer les ombres.

Des railleurs ne manqueront pas
De lui trouver plus d'un confrèrs
Dont Pluton craindrait le trépas
En faisant l'argument contraire.

Mais au docteur qui sut guérir
Ou consoler l'humaine espèce,
Tout bon cœur doit un souvenir
D'amour, d'estime et de tristesse.

Au champ de l'éternel repos
Il fut suivi par l'indigence,
Qui, plus heureuse dans ses maux,
Lui survit par son assistance.

Ensemble aussi l'ont escorté
L'amitié, la mélancolie,
L'amour, les arts; mais la gaîté
Avec lui fut ensevelie.

M. Jame de Saint-Léger.

DISCOURS EN VERS
SUR LE CHANT ET LA MÉLODIE.

Noble fille des Cieux ! sœur de la Poésie !
Bienfaitrice du monde ! aimable Mélodie !
Tout l'univers te doit un culte et des autels :
Pour chanter aujourd'hui tes bienfaits immortels,
Ton utile influence ou ta douce magie,
Je n'irai point chercher l'antique allégorie ;
Rappeler d'Arion le dauphin protecteur
A l'ingrate Lesbos ramenant son chanteur ;
A la voix d'Amphion la pierre obéissante
Se plaçant sur les tours d'une cité naissante,
Ou, du courroux divin le ministre et l'écho,
Le clairon détruisant les murs de Jéricho ;
Sparte sûre de vaincre aux accens de *Tyrthée* ;
Alexandre séduit des chants de *Timothée*,
Et la lyre d'Orphée en sons mélodieux
Subjuguant les enfers et désarmant ses Dieux.
Ces prodiges vantés par la fable et l'histoire,
Semblent, plus loin de nous, moins faciles à croire ;
Mais pour les appuyer n'est-il point d'argument ?
Cherchons dans la nature et dans le sentiment.
N'en doutons pas, le chant dut naître avec le monde ;
Du Dieu qui nous créa la sagesse profonde
Voulut que notre espèce éprouvât tour à tour
La gaîté, le chagrin, la colère et l'amour :

Mais pour communiquer ces mouvemens de l'âme
Il fallut de la voix accentuer la gamme :
Sans les inflexions comment les exprimer ?
On ne put sans chanter se plaindre ni s'aimer.
Les besoins, nés du cœur, durent au premier âge
Animer, varier, les accens du langage :
Tout était abandon, élan ou sentiment,
Et, dire, c'est chanter, pour qui sent vivement :
Alors, d'une âme ardente éloquent interprète,
Tout homme était chanteur, et tout chanteur poëte :
Les deux sexes surtout, pour correspondre entre eux,
S'attiraient, se charmaient en sons voluptueux :
Auprès de son époux, satisfait de l'entendre,
Eve, aux bosquets d'Eden, modulait un air tendre ;
Dans son ivresse, Adam modulait à son tour,
Et le premier duo fut un duo d'amour.
Bientôt les passions firent plus de ravages ;
Les accens plus nombreux devinrent plus sauvages,
Et tout porte à penser qu'en priant l'Eternel,
Cain ne chantait pas si tendrement qu'*Abel.*
Mais à quoi bon du chant discuter l'origine ?
Il est, comme la voix, d'invention divine :
Le prendre à son berceau ce n'est que l'entrevoir,
Rapprochons-le de nous pour juger son pouvoir.
Ne le savons-nous pas ? l'attrait de la musique
Émousse l'aiguillon de la douleur physique,
Et, de son baume heureux versant le doux trésor,
Peut rendre à la santé son précieux essor.
Il calme seul, dit-on, cette fièvre adurante
Qu'allume dans les sens l'insecte de Tarente ;

Mais que son charme encore est plus consolateur
Pour les maux de l'esprit, pour les tourmens du cœur !
Voyez ce faible enfant, naïve créature,
Accusant par ses pleurs la peine qu'il endure ;
On le menace ; il crie, il est plus alarmé :
Vient sa mère, elle chante, et le voilà calmé ;
L'œil encor tout humide, il sourit, se rassure,
De ses deux petits bras bat à faux la mesure ;
Mais par ses mouvemens révèle un grand plaisir.
Il fera plus : bientôt, habile à les saisir,
Ces accens mesurés, ces notes inégales,
Il en répétera les sons, les intervalles,
Et du cœur maternel, qu'enflammeront ses chants,
Redoublera pour lui les transports caressans.
Ainsi le jeune oiseau, sous l'aile de sa mère,
De son gazouillement apprend le doux mystère,
S'essaye à l'imiter, et s'apprête à son tour
A s'en faire un langage et de joie et d'amour.
Mais à des maux légers si le chant peut soustraire,
De chagrins plus profonds il peut aussi distraire :
Je l'éprouvai moi-même. En ces temps de malheur
Où la France n'offrait que mort, crime et douleur,
Où tous les jours tombaient sous des faux meurtrières
Les mortels accusés de vertus, de lumières ;
Dans les fers, loin des miens, presque sûr du trépas,
Quand pour mon cœur flétri rien n'avait plus d'appas,
J'essayais de chanter la romance plaintive :
Par degrés ma douleur m'en paraissait moins vive ;
La résignation, la force de souffrir,
Qu'Epictète et Platon ne pouvaient plus m'offrir,

Je ne les cherchais plus dans ma bibliothèque :
Plantade et Boyeldieu faisaient mieux que Sénèque.
Tels sont d'un chant heureux les puissans résultats.
Le chant sert tous les goûts, sied à tous les états.
Suivons ce villageois, qu'en son réduit champêtre
Avec des sens grossiers la nature fit naître :
Étranger, presque sourd au charme des beaux vers,
Des monumens des arts, des orateurs diserts,
Il regarde sans voir, il entend sans comprendre
Des beautés qu'on ne peut sentir sans les apprendre,
Et son âme paraît dormir profondément ;
Mais qu'un air gracieux, un flatteur instrument
Frappe, même de loin, son oreille attentive,
Il s'éveille : bientot l'attrait qui le captive
Va ranimer ses traits, va réchauffer son cœur ;
Il oublira ses maux, même le collecteur,
Et, plein de souvenirs, le soir dans sa retraite
Fredonnera des sons sur son humble couchette.
Et qui sait si, tout fier de son goût qui s'accroit,
Nous ne le verrons pas, chantre de son endroit,
Couvrant du lin sacré son vêtement rustique,
Au lutrin, le dimanche, entonner le cantique,
Ou le soir dans un lieu qu'interdit son curé,
Des fruits de la vendange un peu trop saturé,
A pleins poumons, gaîment, déployant son organe,
Remplacer le plain-chant par un chant plus profane.
Dès lors je vois d'ici mon Linus villageois,
Jusqu'en la capitale attiré par sa voix,
Dépouiller et sa bure et son maintien champêtre,
Changer le rustre épais en acteur petit-maître,

Et, grâce à son larynx, dans tout Paris cité,
Conquérir la fortune et la célébrité.

Mais qu'entends-je ? une voix incertaine, inégale,
Qui se renforce et puis faiblit par intervalle :
A ses martellemens un peu trop prononcés
Malgré moi je souris, et je devine assez
Que c'est sans doute un être à qui, dans son partage,
La nature oublia de donner du courage :
Il est seul, et la nuit, pour augmenter sa peur,
Grossit tous les objets d'un prestige trompeur ;
Mais pour calmer l'effroi dont son âme est atteinte
Il chante et se déguise à lui-même sa crainte ;
Il ne se croit plus seul s'il pense qu'on l'entend,
Et Sosie effrayé se rassure en chantant.
Ainsi pour tout chanteur son chant fait jouissance.
Mais combien au dehors plus grande est sa puissance,
Soit que par ses accens un organe flatteur *
Prête à la mélodie un attrait séducteur ;
Soit qu'il naisse, enfanté par une main habile,
D'un sistre d'Eolie ou d'un clavier mobile ; **
Soit qu'en sons ravissans, sous un magique archet,
L'âme, l'esprit, le goût impriment leur cachet, ***
Ou changent, sous des doigts miracles de souplesse,
Un grave tétracorde en lyre enchanteresse ; ****
Soit enfin qu'à l'envi plusieurs Tritons rivaux,
Par leur souffle animant des tubes inégaux, *****

* Les chanteurs et cantatrices.

** Les harpistes et pianistes.

*** Les violons.

**** Les basses.

***** Les instrumens à vent, corps, flûtes, clarinettes, bassons, etc.

Faisant chanter l'ébène ou le métal sonore,
Gravent en souvenir les sons qu'ils font éclore !
C'est le chant qui subjugue, et de son doux effet
Tout, jusqu'aux animaux, éprouve le bienfait.
Le chant, moins fugitif, plus fort que la parole,
Frappe, attire, séduit, attendrit ou console.
Qui n'a plaint de Nina le déplorable sort ?
Comment suspendre au moins son douloureux transport?
On joue un air qu'elle aime, et je la vois sourire ;
Le chalumeau d'un pâtre a calmé son délire.
Eh ! qui ne sait l'effet de ce ranz montagnard
Répété tous les soirs par des pipeaux sans art,
Et qui vers le bercail rappelant les génisses,
Du bon Helvétien fit long-temps les délices !
Quand, loin de ses foyers par la guerre entraîné,
A regretter ses monts par l'exil condamné,
Le hasard réveillait dans son âme attendrie
Ce refrain si puissant, ce chant de sa patrie,
Soudain de la revoir l'impatient désir
Le faisait délirer, déserter, ou mourir.
Quel autre art peut ainsi s'emparer de notre âme,
Y souffler ces transports, y verser cette flamme ?
Celui de la musique a l'étonnant pouvoir
De prolonger l'effet qui sait nous émouvoir.
Par un charme secret qui toujours nous entraîne,
A nos affections en tout temps il s'enchaîne :
Jeunes, il accompagne, il nourrit nos plaisirs ;
Vieux, il réveille en nous les piquans souvenirs.
Quel vieillard ne retient, ne chante avec ivresse
L'air qu'il chantait jadis auprès d'une maîtresse ?

Ces effets sont partout et dans tous les climats.
De la zone glacée où pèsent les frimas,
Jusqu'au sol africain que le soleil dévore,
Du pôle à l'équateur, du couchant à l'aurore,
Tout a ses chants d'amour, de triomphe ou de paix.
Que fait le laboureur sillonnant ses guérets,
L'ouvrier patient chargé d'un long ouvrage,
Le nocher sur son bord, le pêcheur sur sa plage,
La bergère ingénue en guidant ses agneaux,
La ménagère active en tournant ses fuseaux,
L'ermite en son désert, le pélerin en route,
Et le mineur caché sous son obscure voûte?
Tous chantent pour tromper ou le temps ou l'ennui.
L'indigent même chante afin qu'on songe à lui:
Il sait qu'à la pitié le chant dispose l'âme,
Et sa chanson lui vaut le secours qu'il réclame.
Ainsi l'instinct commun, le besoin naturel,
Font du chant sur la terre un goût universel.
Dieu lui-même a voulu qu'on chantât ses louanges,
Et nous offre pour prix les doux concerts des anges.

C'est vous qui les formez, vous dont l'art précieux
Nous prépara d'avance aux délices des cieux,
Véritables enfans du Dieu de l'harmonie!
Amphions des Germains, de France ou d'Ausonie:
Car au séjour céleste où l'on vous chérit tous,
Il n'est plus de partis, il n'est plus de jaloux;
Et c'est là qu'à nos sens dégagés de souillures,
Les douces voluptés arrivent toujours pures:
Pergolèse, Rameau, Gluck, Hayden, Sacchini,
Cimarosa, Mozart, Dalayrac, Piccini,

On vous voit tour à tour charmant la cité sainte,
De chants mélodieux en réjouir l'enceinte.
A nos dépens encor je la vois s'enrichir.
La Mort, que le talent n'a jamais su fléchir,
Sourde au génie, hélas! comme à notre prière,
De la scène lyrique a frappé le Molière :
Grétry remonte aux cieux, et la terre est en deuil;
Mais cinquante ans de gloire ont paré son cercueil :
Le peintre ingénieux, dont les nuances fines
Donnaient l'âme et la vie à nos scènes badines,
N'a pu, pour le bonheur de la postérité,
Jouir, comme ses chants, de l'immortalité.
Pleurez votre modèle, enfans de Polymnie!
Mais, fiers de posséder les fruits de son génie,
Avec un saint amour conservez aujourd'hui
L'immortel souvenir qu'il nous laissent de lui.
Toi! qui de son talent par le tien sus l'instruire,
Toi qui le précédas dans l'art de nous séduire,
Sensible Monsigni! mélodiste enchanteur!
Interprète touchant des vrais élans du cœur,
Tarde au moins à le suivre au temple de Mémoire,
Reste encor parmi nous pour jouir de ta gloire;
Et puissions-nous long-temps voir reculer le jour
Où les divins concerts t'admettront à ton tour!
Et vous qui prétendez à leurs palmes lyriques,
Adorez, méditez ces modèles classiques.
Quelques-uns d'entre vous ont fait des pas heureux
Au chemin des succès si bien tracé par eux;
N'en déviez jamais : c'est par la mélodie
Qu'on arrive, qu'on plaît à notre âme ravie.

Le chant qui parle au cœur a seul droit de charmer ;
Le chant qui n'en vient pas ne sait rien exprimer.
Répétons à tous ceux qu'un faux système égare,
Que du froid tour de force il est bon d'être avare ;
Qu'étourdir n'est pas plaire, et qu'un savant fracas
Nous surprend, nous fatigue, et ne nous séduit pas ;
Qu'un travail mécanique enseigne l'harmonie,
Mais qu'inventer des chants n'appartient qu'au génie;
Et qu'il vaut beaucoup mieux, au goût des vrais élus,
Faire un peu moins de bruit, et chanter un peu plus.

M. de la Chabeaussière.

A CHARLES DUPATY,

Sur sa statue d'*Ajax*, fils d'Oïlée, et sur celle de *Vénus Genitrix*, qui ont figuré l'une et l'autre à la dernière exposition.

Émule du Dieu des combats,
Bravant de Jupiter la fureur vengeresse,
Ajax vit dans Homère, et les vers de Lucrèce
Ont d'une autre Vénus révélé les appas.
Quand du monde, par toi, nous admirons la mère ;
Quand par toi nous voyons, aux portes du trépas,
L'impie Ajax des Dieux défiant la colère,
Ton sublime ciseau ne remplace-t-il pas
La plume de Lucrèce et la lyre d'Homère ?

M. P. A. Vieillard.

A LISE.

STANCES.

Lise, au lieu de paraître vaine
De tes charmes, de tes attraits,
Aime-moi : n'es-tu pas certaine
Que je ne changerai jamais?

Oui, la raison même t'invite
A profiter de mes avis;
Tu te repentirais bien vite
De ne les avoir pas suivis.

Vois cette fleur; à peine éclose
Elle va bientôt se flétrir :
La beauté ressemble à la rose,
Qu'un matin voit naître et mourir.

Mais l'aimable fille de Flore
Doit revenir charmer nos sens:
La rose au printemps doit éclore;
Pour la beauté, plus de printemps.

C'est sans retour qu'elle s'efface,
Il faut se hâter d'en jouir;
Quand la laideur a pris sa place,
Adieu l'amour et le plaisir.

M. Talairat.

HOMMAGE

A la mémoire de Madame PARNI, née CONTAT (Louise), décédée le 9 mars 1813, inhumée au Cimetière de l'Est, dit *Mont-Louis* ou *Père la Chaise.*

ÉLÉGIE.

Elle n'est plus cette actrice chérie,
Qui du théâtre assura les beaux jours,
Qui fut la gloire et l'amour de Thalie,
Et que l'Hymen regrettera toujours !
Ah ! partagez notre douleur amère,
Venez, venez consoler notre cœur ;
Pleurez, Amour, vous n'avez plus de mère !
Grâces, pleurez, vous n'avez plus de sœur !

Muses, Contat n'est plus ! la mort inexorable
A frappé sans retour le coup qui nous accable !
Malgré nos vœux ardens pour prolonger ses jours,
L'art n'a su nous offrir que d'impuissans secours !
Ces marbres, ces tombeaux et cette triste enceinte,
Tout redit en ces lieux une trop juste plainte ;
Ici tout retentit de nos gémissemens,
Et l'écho porte au loin nos lugubres accens !
O toi, qui fus l'objet de nos tendres alarmes,
Ombre chère à nos cœurs, qui ne peux voir nos larmes,
Aux champs Élysiens Molière désolé,
T'associe aux regrets que lui coûta Molé !

Marivaux, Beaumarchais et le bon d'Harleville
Marquent déjà ta place auprès de Dangeville;
Il vont te couronner de lauriers toujours verts,
Ils chanteront ton nom dans leurs divins concerts;
Ton nom est dans leur bouche: en chœur ils t'applaudissen
Tandis qu'autour de moi tes vrais amis gémissent.

Mais, quelle voix soudain ranime mes esprits!
Un Dieu consolateur est sensible à mes cris;
Je l'entends, il me dit: « Cesse ta plainte amère:
Louise eut des vertus, un astre tutélaire
Sur elle fait jaillir sa céleste clarté;
Louise a pris son vol vers l'immortalité;
Oui, tel est son destin! que ton cœur se console,
Sur son front de la gloire a brillé l'auréole;
D'un bonheur toujours pur son âme va jouir:
Imite son courage, il t'apprend à souffrir;
Elle te voit, t'entend du haut de l'Empyrée,
Contemple avec respect sa demeure sacrée. »
A ces mots il se tait. Je sentis dans mon cœur
L'espérance renaître et calmer ma douleur;
L'air que je respirais eut pour moi quelques charmes,
Je regardai le ciel et j'essuyai mes larmes.
Sur la scène où du goût tu prescrivais les lois,
Elle n'enchante plus ta séduisante voix.
Celle de tes amis aujourd'hui te rappelle.
Que ton génie encor leur serve de modèle!
Lorsque tu paraissais, les Grâces et l'Amour
Te formaient un cortége et composaient ta cour;
La finesse, l'esprit, la raison, la folie,

So us tes traits enchanteurs nous retraçaient Thalie:
Ah! Louise, reviens ! ramène les plaisirs ,
Ne te refuse pas à nos ardens désirs ;
Du séjour des tombeaux franchis l'espace immense,
Pour voler jusqu'à nous que ton âme s'élance !
Ou si tel est du sort l'immuable décret,
Que nos plaintes, nos vœux demeurent sans effet,
Ombre que je chéris, ombre que je révère,
Ne doute pas du moins de ma douleur amère !

Vous, artistes fameux, poëtes, orateurs ,
Qui vîntes sur sa tombe épancher vos douleurs,
Répétez avec moi d'une voix attendrie :
Elle n'est plus cette actrice chérie,
Qui du théâtre assura les beaux jours,
Qui fut la gloire et l'amour de Thalie,
Et que l'Hymen regrettera toujours !
Ah ! partagez notre douleur amère,
Venez, venez consoler notre cœur ;
Pleurez, Amour, vous n'avez plus de mère !
Grâces, pleurez, vous n'avez plus de sœur !

M. Dusausoir.

ÉPIGRAMME.

En prônant à grand bruit l'esprit de ton ouvrage,
Tu fais comme un poltron qui vante son courage.

M. E. F. Bazot.

A S. EXC. MONSEIGNEUR LE VICE-AMIRAL

DUC DE CRÈS,

MINISTRE DE LA MARINE,

En lui présentant un exemplaire de ma Tragédie *des Polonais*, dont il a agréé la dédicace.

Homme de guerre, homme d'état,
D'un pas non moins sûr que rapide
Vous parcourez avec éclat
Deux chemins différens où la gloire vous guide :
Vous êtes à la fois (sage autant qu'intrépide)
Et Colbert au conseil, et Jean Barth au combat.
Mais aux lauriers sanglans du fier Dieu de la Thrace,
Dans des momens plus doux, vous mêlez avec grâce
Quelques brins du laurier que sur le double Mont
Cultivent les neuf Sœurs pour décorer le front
Et des Virgile et des Horace.
De ses dons envers vous le ciel fut libéral :
De Crès, vous protégez les enfans du Parnasse ;
Sans les devoirs du rang où le Destin vous place,
Ils auraient en vous un rival.

M. Lamontagne.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

Air nouveau.

Vouloir briller est la manie
La plus à la mode aujourd'hui;
Du sot à l'homme de génie,
Chacun veut qu'on parle de lui:
Soit qu'on nous prône ou qu'on nous fronde,
Pour parvenir le vrai moyen,
Amis, c'est de faire en ce monde
Beaucoup de bruit pour rien.

Gascon qui vante sa noblesse,
Vieille coquette ses quinze ans,
Fin Normand sa délicatesse,
Triste chansonnier ses talens,
Dur usurier sa bonhomie,
Pied-plat son rang, auteur son bien:
Que font ces messieurs, je vous prie?
Beaucoup de bruit pour rien.

Des Amphyons de l'Italie
Ne suivant que de loin les pas,
Nos chanteurs pour de l'harmonie
Nous donnent des cris, du fracas;
Aussi leur triomphe éphémère
A tout Paris prouve assez bien

Qu'en musique on peut encor faire
Beaucoup de bruit pour rien.

Croyant Elvire honnête et sage,
Damis l'épouse étourdîment ;
Deux jours après son mariage
Il trouve chez elle un galant :
Le pauvre époux, fort en colère,
Veut déjà rompre son lien....
Hélas, l'imbécille ! il va faire
Beaucoup de bruit pour rien.

L'autre jour, on sifflait la pièce
D'un jeune auteur qu'on dit très-sot ;
Des plaisans criaient : « Qu'il paraisse ! »
Notre blanc-bec les prend au mot.
« Messieurs, dit-il, veuillez vous taire ;
Ma pièce tombe, on le voit bien....
Or, la siffler ainsi, c'est faire
Beaucoup de bruit pour rien. »

M. Charles Malo.

ÉPIGRAMME.

Climène se plaint toujours
D'approcher de la trentaine ;
Mais moi je sais que Climène
S'en éloigne tous les jours.

M. Joseph.

ÉPITRE

A MADAME DE B....*

Non, je n'en reviens point, madame :
Femme sans homme, homme sans femme,
Sont *moitiés* d'êtres seulement ;
Prince ou berger, reine ou suivante,
Ne sont que des pierres d'attente
Qui réclament leur complément.
Notre bonne mère commune
A chacun créa sa chacune ;
Mais ces tronçons d'individus,
Semés par elle à l'aventure,
Sur ce globe errent confondus,
Comme les atomes crochus
Font dans le monde d'Épicure.
D'après ses décrets absolus,
Le jeune homme célibataire,
La jeune vierge solitaire,
Souffrent, languissent, font pitié :
Aussi, dans toutes les familles,

* Présentée après une conversation où l'on avait discuté les opinions de deux écrivains célèbres, dont l'un prétend que l'homme isolé n'est qu'un être *incomplet*, et l'autre, que la nature a fait tel homme pour telle femme et telle femme pour tel homme ; qu'il s'agit seulement de se rencontrer et de se reconnaître dans la foule. (*Note de l'auteur.*)

On ne voit que garçons et filles
Qui courent après leurs *moitiés*.
Parmi le tourbillon qui roule,
Pour la démêler dans la foule,
Dieu dans les cœurs mit un aimant.
Si la sensible jouvencelle
Vient à rencontrer son amant,
Et si l'amant découvre en elle
L'objet de son vague tourment,
Tout aussitôt : *C'est lui ! C'est elle !*
Est le cri de saisissement
Par où l'un et l'autre révèle
Son mutuel enchantement.
Ainsi le fluide électrique
Ne manque jamais d'éclater
Quand le sort vient lui présenter
Une matière sympathique.
Mais la distance, par malheur,
De l'aimant qui nous détermine
Vient neutraliser la vigueur.
Alors cette *moitié* divine
Donne aux humains bien des soucis;
Et tel qui la cherche à Paris
Ne peut la trouver qu'à la Chine.
Que dis-je ? On voit la folle erreur,
Par une magique imposture,
Trahir le vœu de la nature
Et les desseins du Créateur :
Car ici, plus qu'en tout le reste,
La crédule prévention,

Et la brillante illusion
Exerce un empire funeste.
La fougue du tempérament,
L'impatience du jeune âge,
Que sais-je? un air de sentiment
Qui nous trompe et qui nous engage,
Cela, joint à flatteur langage,
Offusque notre jugement.
A cette image enchanteresse
Que la séduisante richesse
Mêle ses piéges suborneurs;
Que, pour consommer notre ivresse,
Le rang étale ses honneurs;
Et que le luxe, avec adresse,
Offre ses hochets séducteurs;
Alors, vaincu par l'apparence,
Et par mille erreurs égaré,
L'esprit dans un magot doré
Croit voir l'être par excellence
Que pour lui seul la Providence
De tous ses dons a décoré.
Le cœur, dupe d'un faux système,
Avec art se trompant lui-même,
Par lui-même est sacrifié;
Alors, quel malheur est le nôtre!
Nous prenons la *moitié* d'un autre,
Un autre prend notre *moitié*.

Oh! qui pourrait nombrer les crimes
Qui naissent de ces tristes choix?
Combien ils ont fait de victimes

Parmi les peuples et les rois?
Voyez, pour les beaux yeux d'Hélène,
Toute la Grèce hors d'haleine
De Mars agiter le tison;
Voyez le frère de Thyeste
Préparer, par un choix funeste,
La ruine de sa maison.
Qui peut oublier Clytemnestre,
L'épouse infâme de Jason,
Et les sombres sœurs d'Hypermnestre
S'armant du fer et du poison?
Ce catalogue détestable
Des fictions est emprunté;
Mais croit-on que la vérité
Soit moins sanglante que la fable?
Déroulons l'histoire.... Mais non:
Dans notre France plus humaine,
Un poignard est du mauvais ton,
Hors dans les mains de Melpomène.
Sous la bannière de l'Hymen
Engagé sans trop d'examen,
L'Amour chez nous n'est point farouche;
Et l'on ne voit guère à Paris
Que les femmes et les maris
D'hymen ensanglantent la couche.
Seulement dames et messieurs,
Dès le jour des épithalames,
Vont disant au fond de leurs cœurs:
« Comme les maris sont trompeurs!
Oh! comme on est dupe des femmes! »

Revenus d'un rêve enchanteur,
Nul d'eux pourtant ne se désole ;
Aux sots on laisse la fureur,
Et de la perte d'une erreur
Une erreur nouvelle console.
Ingénieux à s'éviter,
Libres sans pourtant se quitter,
Leur *vertu* n'est point compromise,
Et dans un tourbillon à part,
Chacun cherche si le hasard
N'offrira point à son regard
La *moitié* qui lui fut promise.

M. Hyacinthe Morel.

A M. BERGERET (de Bordeaux),

Sur son tableau de *la première Éducation de* Michel Montaigne.

Honneur à vos brillans succès,
Vous que ce rivage a vu naître !
En peignant l'auteur des *Essais*,
Vous avez fait un coup de maître.

M. Lorrando.

A M. PAËR,

Directeur de la Musique de S. M. l'Empereur à l'Opéra-Buffa, sur la mort de Madame Barilli.

Orphée aux sombres bords, secouru par sa lyre,
Des enfers déchaînés désarmait les fureurs;
Paër, nouvel Orphée, égalant son délire,
De ses rivaux surpris fait des admirateurs.
Si l'un, pour charmer sa maîtresse,
Lui prodiguait un chant par l'amour embelli;
L'autre, par ses leçons, guidait avec ivresse
La virtuose enchanteresse,
Des syrènes du jour le modèle accompli.
Mais le premier, enfin, chez Pluton accueilli,
Du Dieu des morts sut fléchir l'injustice :
A l'amour si ce Dieu daigna rendre Eurydice,
A l'amitié se montrant plus propice,
Que ne lui rend-il Barilli!

M. Dupuy-des-Islets.

ÉPIGRAMME.

Gaul était mon ami depuis vingt ans et plus;
Je lui prêtai cent francs : Gaul ne me revit plus.

M. E. F. Bazot.

LE PASSAGE DES HIRONDELLES.

ROMANCE.

Un jour douteux se glissait sur les ondes,
Et dans son nid, que dirigeaient les vents,
L'humble Alcyon de ses gémissemens
N'osait troubler la paix des mers profondes,
Lorsqu'épiant le rayon matinal
Dont la lueur blanchit la vague humide,
Abel, porté sur un vaisseau rapide,
Triste, rêvait à son pays natal.

« Lieux enchanteurs, doux rivages de France,
Belle Aquitaine où j'ai reçu le jour,
Heureux abri du paternel séjour,
De vous revoir j'ai bien peu d'espérance !... »
Mais à ces mots, aux yeux du jeune Abel,
S'offre dans l'air une troupe nombreuse
De ces oiseaux dont la prudence heureuse
Connaît les vents et les saisons du ciel.

« Arrêtez-vous, rapides hirondelles,
S'écria-t-il; vous quittez le pays
Où j'ai laissé mes parens, mes amis.
Heureux oiseaux ! donnez-m'en des nouvelles !
Quand fleurissait le précoce églantier,
Sur nos hameaux on vous a vus descendre,

On vous a vus, comme autrefois, suspendre
Vos nids charmans au toit hospitalier.

Il m'en souvient, alors qu'à nos chaumières
Vous annonciez l'hiver par vos adieux,
Combien de fois je vous suivais des yeux
Vous envolant aux rives étrangères!...
Votre départ faisait battre mon cœur;
J'étais à peine au printemps de la vie,
Et je sentais dans mon âme attendrie,
Qu'un jour aussi je serais voyageur!

Ah! dites-moi si celle que j'adore
Me garde bien son amour et sa foi;
Dans ses chansons parle-t-elle de moi?
Du pauvre Abel se souvient-elle encore?
Oh! quand pourrai-je, accueilli par l'amour,
Par les transports d'une mère chérie,
Entre mes bras presser ma douce amie,
Et lui donner le baiser du retour! »

Au même instant, captif dans le navire,
Un jeune coq à la bruyante voix,
Lui rappelant les vallons et les bois,
Annonce aux mers le rayon qui va luire.
L'heureux Abel se représente alors
Les lieux chéris témoins de son enfance;
Son cœur ému bénit la Providence,
Et s'abandonne à de joyeux transports.

M. J. B. Gergères fils.

ÉLÉGIE A LA POÉSIE.

Tandis que le mortel chéri de la fortune
Excite les clameurs de l'envie importune,
Qu'aux honneurs élevé, l'ambitieux tremblant
S'arme contre l'affront d'un revers accablant;
Tandis que l'intérêt, qui sans cesse calcule,
Sur le malheur public et se fonde et spécule;
Tandis que les humains, dans leurs soins empressés,
Enfantent chaque jour des projets insensés;
Viens! ô fille des Dieux! divine Poésie!
Éloigne de mon cœur la basse jalousie,
Et la pâle avarice, et la soif des grandeurs:
Que ta touchante voix, que tes sons enchanteurs
Bannissent les tourmens qui déchirent mon âme!
Et puissé-je, embrasé par ta céleste flamme,
Goûter la douce paix qui règne dans ton sein!
  C'est par toi que déjà j'ai bravé le chagrin;
Tu peux seule adoucir le mal qui me dévore;
Et le bonheur par toi m'est bien plus doux encore.
Dès l'enfance j'appris à connaître ta voix,
J'ai soumis ma raison, ma pensée à tes lois;
Viens donc: rien loin de toi ne m'offre plus de charmes.
  O chantre d'Ilion! combien de fois mes larmes
N'ont-elles pas coulé quand je lisais tes vers;
Quand je t'imaginais planant sur l'univers,
Et recueillant partout, dans ta course infinie,
L'aliment précieux de ton vaste génie!

As-tu donc pénétré dans le conseil des Dieux?
Le cœur humain s'est-il découvert à tes yeux,
Quand tu montras le ciel luttant contre la terre,
Et le fils de Pélée en proie à sa colère?

Lorsque la froide nuit étale à nos regards
Dans l'espace sans fin mille globes épars,
On dit, quelque éloignés qu'ils paraissent dans l'ombre,
Que les fils d'Uranie en connaissent le nombre.
Mais qui pourrait montrer les sublimes beautés
Qui dans tes vers divins brillent de tous côtés!

Et vous, chantres fameux, que la France a vus naître,
Mon esprit peu savant vous goûte mieux peut-être,
Soit que Cinna m'apprenne en ses sages discours
La triste politique et ses obscurs détours;
Soit que Phèdre, avouant sa fatale tendresse,
Me fasse de l'Amour redouter la faiblesse.

Mais si des passions je veux fuir le tableau,
Bon La Fontaine, accours, toi qui dès mon berceau
Sus me nourrir l'esprit de ta douce ambroisie.
Tu me fis le premier chérir la poésie;
A tes vers j'ai donné mes premiers pleurs heureux,
Chers à mon souvenir plus que mes premiers jeux.

Rien ne peut se soustraire à tes nobles images,
Poésie, ô feu pur! Les nations sauvages,
Les peuples corrompus par toi sont adoucis;
Tu sais rendre la paix à nos cœurs endurcis,
A nos cœurs, que le vice a remplis de sa flamme.
Qui mieux que toi surtout sait émouvoir notre âme?
Et quels mortels enfin ne se sont pas surpris,
Au doux charme des vers, élevés, attendris,

Quand tu sais inspirer l'auguste Melpomène,
Quand Thalie à ta voix vient égayer la scène,
Quand tu veux célébrer, dans tes accords touchans,
Les guerres des héros ou le calme des champs !
Viens! qu'un de tes rayons et m'éclaire et m'anime !
Rempli de toi, je fuis un monde qui m'opprime ;
Je vais gagner des lieux où les vaines rumeurs,
Les sots discours, les cris, les bruyantes clameurs,
Se perdent pour jamais dans un lointain immense.
C'est là, c'est au milieu d'un éternel silence,
C'est quand autour de moi tout est calme et sans bruit,
Que mon esprit s'échauffe, et s'embrase, et produit.
Toujours ce fut du sein de cette paix profonde
Que la voix du Génie a parcouru le monde.
A la ville enchaîné par mes emplois obscurs,
Sans relâche courbé sous des travaux impurs,
Mon esprit est contraint, mon langage est timide.
Entraîné par les flots d'une foule stupide,
Aussi stupide qu'elle, on me voit encenser
L'idole qu'autre part je voudrais renverser ;
Mais, que ne puis-je un jour, dégagé des entraves
Que la fortune attache à ses nombreux esclaves,
Retrouver dans les champs toute ma liberté!
Alors je puiserai dans leur immensité,
Dans les accords touchans de leur simple harmonie,
Le noble enthousiasme, aliment du génie.
Soit que du fond des mers le soleil radieux
S'élève le matin en embrasant les cieux ;
Ou soit que, terminant sa rapide carrière,
Il colore les champs de sa rouge lumière,

Là, je le verrai pur, libre, dans sa beauté,
Des vapeurs dont la ville obscurcit sa clarté;
Là, relisant tes vers, divin chantre d'Énée,
J'observerai le cours de l'inconstante année,
L'été brûlant de feux, et le froid des hivers,
Et les fleurs du printemps, moins pures que tes vers!
Et toi, qui tour à tour plein de force et de grâce,
Railleur aimable et fin, tendre et sublime Horace,
Qui, fils de la sagesse, as chanté les amours,
Combien je relirai tes immortels discours!
Et toi, son noble émule, ô Despréaux! mon maître!
De vos doubles leçons je suis digne, peut-être:
Je veux, plein de vos vers, de votre gloire épris,
Ravir le feu sacré qui brille en vos écrits.

Oh, non! ce ne sont point les plaisirs de la vie,
Ni l'or, ni les honneurs, ni tout ce qu'on envie,
Qui peut un seul instant satisfaire mon cœur.
Tout est faux: bientôt l'homme est las de sa grandeur;
La richesse s'épuise ou demeure inutile;
Le plaisir n'est plus rien pour un vieillard débile;
Mais l'amour de l'étude est un bienfait des Dieux:
Il charme en tous les temps, à tout âge, en tous lieux.
Par lui j'ai supporté, d'une âme non commune,
Les souffrances du corps, les coups de la fortune,
Et le mépris des Grands, et mon obscurité.
Conduit dans le séjour de la Divinité,
Par lui j'ai vu les maux dont notre terre abonde,
S'évanouir pour moi dans une paix profonde.

Chastes Sœurs d'Apollon, que j'implore aujourd'hui!
Si vous me refusez le secourable appui

Que vous sûtes prêter aux immortels poëtes ;
Sans prétendre aux lauriers qui couronnent leurs têtes,
Ah ! du moins, laissez-moi jouir de leurs écrits :
Que vos chants répétés par ces auteurs chéris,
Si je vis loin de vous, charment du moins mon âme
Jusqu'au jour où, montant aux cieux qu'elle réclame,
Libre de sa dépouille, elle ira dans les airs
Goûter en pleine paix vos sublimes concerts.

M. V. le Duc.

VERS

Sur la Mort de Delille.

On ne nous rendra pas Delille,
Dit l'Amitié dans sa douleur :
Pourquoi non? Cet illustre auteur
Nous avait bien rendu Virgile.

M. de Saint-Amand.

ÉPIGRAMME.

Lysippe chaque jour me remet à demain.
J'ai besoin de mes fonds ; et ce qui me désole,
Pour établir mes droits je n'ai que sa parole.
—Il te paîra. —Tu crois ?—Certe, en levant la main.

A MADEMOISELLE D***.

Loin du monde qui vous honore
Et se plaint de ne vous voir plus,
Cacherez-vous long-temps encore
Et vos charmes et vos vertus?

N'écoutant que la modestie,
Sûre de plaire, vous fuyez;
Mais pensez-vous qu'on vous oublie,
Parce que vous nous oubliez?

En vain de cette solitude
Vous nous défendez d'approcher;
Conduits par la douce habitude,
Tous les cœurs iront vous chercher.

Telle, à sa retraite attachée,
Sous l'abri d'un feuillage épais,
La violette, humble et cachée,
Fait l'ornement de nos bosquets.

Timide, à l'éclat qui l'appelle
Elle veut dérober sa fleur;
Mais elle-même se décèle:
On la devine à son odeur.

M. de Cazenove.

DIALOGUE

Sur la réception de Laujon à l'Institut.

A.

Être de l'Institut, quel honneur! quelle gloire!

B.

Cotin en fut, et Chaulieu n'en fut pas.

A.

Sur ses rivaux honteux, quelle noble victoire!

B.

Porchère en fut; Molière n'en fut pas.

A.

Aux yeux de l'avenir, quel titre méritoire!

B.

Danchet en fut, et Rousseau n'en fut pas.

A.

Quel immortel renom l'on confie à l'histoire!

B.

Bauzée en fut; Jean-Jacques n'en fut pas.

A.

Qu'à son rare talent justement on peut croire !

B.

Laujon en est, et Collé n'en fut pas.

M. Brebis.

NAÏVETÉ.

Chère Aglaé, répondez-moi :
N'avez-vous pas douze ans?—Oui, monsieur, j'en ai douze
— De votre âge, dit-on, votre mère est jalouse ?
— Oh ! très-jalouse, et je ne sais pourquoi.
— C'est un vilain tourment que cette jalousie !
— Ce sentiment pénible empoisonne sa vie ;
Elle en souffre beaucoup; mais je souffre à mon tour.
Si rien ne l'en guérit, je me vois condamnée
A lui demander, quelque jour,
Humblement pardon d'être née.

M. Agniel.

CONSEIL.

Quelque aimable qu'il soit, un vieillard doit toujours,
S'il est sage et prudent, renoncer aux amours.

M. F. Mayeur.

LE DOGUE ET L'ÉPAGNEUL.

FABLE.

Sultan, dogue hargneux qu'on tenait à la chaîne,
Se vit un jour en liberté :
Le voilà, d'aise transporté,
Qui déserte sa loge et veut courir la plaine.
Prêt à sortir, il voit son commensal Azor
Couché négligemment au fond d'un corridor :
C'était un épagneul de la plus belle espèce,
Au poil soyeux, à la crinière épaisse,
Tant soit peu fainéant, en revanche fort doux,
Et qui de sa jeune maîtresse
Ne quittait guère les genoux.
Sultan l'aborde ; il lui dit : « Camarade,
Tu ne bouges jamais de ton appartement ;
C'est de quoi te rendre malade.
Nous sommes seuls ; profitons du moment,
Pour faire ensemble un tour de promenade.
— Volontiers, répond l'autre chien :
Un peu d'air me fera grand bien. »
Et, sans autre préliminaire,
Ils partent très-gais, très-dispos.
Dire, chemin faisant, quels furent leurs propos,
Est chose inutile à l'affaire.
Au village voisin ils arrivent tous deux.
Là s'élevait encore un ancien monastère

Qu'avaient habité des chartreux.
Jadis sur le portail, en style lapidaire,
Étaient gravés ces mots : *Au jeûne, à la prière.*
Pour édifier le prochain,
On y lit maintenant : *Ici, noce et festin.*
En effet, au village on chômait une fête.
Dans la cuisine grands apprêts !
C'est là qu'avec Azor notre dogue s'arrête,
Alléché par l'odeur des mets.
Arrive au même instant sur la place publique
Une troupe d'acteurs d'espèce assez comique :
Ce sont des chiens vêtus en costume romain,
Qu'un virtuose de Pantin,
Au corps grêle, à la mine étique,
Fait danser gravement au son du tambourin.
La foule accourt. Déjà le beau Pyrame
(Pyrame de la troupe est le premier sujet)
Présente la pate à sa dame
Pour commencer un menuet :
Mais nos danseurs ont fait la révérence à peine,
Que Sultan les culbute, ensanglante la scène ;
Puis des autres acteurs, demeurés à l'écart,
L'animal furibond met les habits en pièces,
Sans pitié comme sans égard
Pour les héros ou les princesses.
Dépouillés de leurs dignités,
Ceux-ci veulent venger un si cruel outrage.
Par la multitude excités,
Et, soutenus d'ailleurs par les chiens du village,
Sur l'ennemi commun ils fondent avec rage,

En l'attaquant de tous côtés.
Grand combat et grands coups de lance !
Je veux dire grands coups de dent.
Ferme sur le jarret, et toujours plus ardent,
L'Ajax des chiens d'abord fait bonne contenance ;
Mais sous le nombre enfin il succombe accablé :
On le houspille d'importance.
La troupe l'aurait étranglé ;
Heureusement, on les sépare.
Sultan, clopin-clopant, sortit de la bagarre
Avec un œil de moins : il le méritait bien.
Bonne leçon pour tout vaurien !
Azor s'en tira mieux, mais non pas sans dommage :
Son beau poil était arraché.
Aussi, durant trois jours demeura-t-il caché,
Honteux de reparaître en si triste équipage.

Bien fou qui s'abandonne aux conseils d'un méchant !
Point de traité, point de commerce
Avec cette engeance perverse ;
On n'en est jamais bon marchand.

M. le Bailly.

ÉPIGRAMME.

Armand se dit un sot : j'ignore son projet ;
Mais il affecte ici ce qu'il est en effet.

M. E. F. Bazot.

LA ROSE ET LE VIN.

Ode imitée d'Anacréon.

La rose est la reine des fleurs ;
Le vin ressemble à l'ambroisie :
Mêlons dans ma coupe choisie
Et leurs parfums et leurs couleurs.

Que de mon front la froide neige
Se pare de leur incarnat ;
Et trompons, par leur jeune éclat,
Cette vieillesse qui m'assiége.

Cupidon, ainsi que Bacchus,
Aime à les semer sur ses traces ;
Il s'en couronne chez les Grâces ;
Il les effeuille chez Vénus.

Dieu charmant, qui bois ou reposes,
Permets que mon luth et ma voix,
Bacchus ! s'unissent une fois
Pour chanter le vin et les roses.

Oui, la rose à ton vieux nectar
Donne encore un feu qui pétille :
Ainsi ton baiser, jeune fille,
Parfume et réchauffe un vieillard.

M. P. N. André Murville.

LE MOYEN
DE RÉCONCILIER DEUX RIVALES.

Vers pour le Mariage de Madame de Saligny, Duchesse de San-Germano, avec S. Exc. le Ministre de la Marine, Duc de Crès.

Jadis une fatale pomme
Mit la Discorde dans les cieux;
Imbert,* qu'à bon droit on renomme,
A chanté ce procès fameux.
A la Déesse de Cythère
Minerve déclara la guerre;
On les voyait à toute heure, en tous lieux,
Se provoquer; et le palais des Dieux
Retentissait de leurs querelles:
Toujours nouveaux débats, toujours plaintes nouvelles:
C'était un bruit d'enfer, on ne s'entendait pas;
Et le bon Jupiter, de leurs propos bien las,
Donnait au diable les deux belles.
Je conçois de ce Dieu quel était l'embarras,
Et j'aurais, comme lui, maudit, en pareil cas,
Et les divines péronnelles,
Et même le royal berger,
Qui, d'un choix délicat ignorant le danger,
Arbitre de trois immortelles,
Fut assez fou pour les juger.

* Auteur d'un poëme sur *le Jugement de Pâris*.

Mais enfin la guerre est finie,
Du ciel la Discorde est bannie,
Dans les mains de Vénus ; Minerve a fait serment
D'abjurer tout ressentiment ;
Ces deux fières beautés qu'animait la vengeance,
Vont vivre désormais en bonne intelligence :
A Saligny de Crès on doit ce changement,
D'un seul regard il fut l'ouvrage ;
Je vais vous raconter ce grand événement
Dont l'heureux souvenir doit vivre d'âge en âge.

Conduite par l'Hymen dans le conseil des Dieux,
On s'écrie, on s'empresse, on l'entoure, on l'admire,
Les esprits et les cœurs tout cède à son empire ;
Jamais tant de beauté n'a paru dans les cieux,
Jamais accens si doux ne s'y firent entendre,
Au double enchantement de l'oreille et des yeux
Chacun est forcé de se rendre.
C'en est fait : dans l'Olympe on ne s'occupe plus
De Minerve ni de Vénus ;
Dans le jaloux dépit que l'orgueil leur inspire,
L'une court se cacher, l'autre n'ose rien dire ;
Plus d'hommages flatteurs, partant plus de débats :
C'est l'usage en tous lieux, là-haut comme ici-bas.

Quand la Discorde a séparé deux belles,
Quand deux rivales sont en train de se haïr,
Le moyen de les réunir
C'est d'être plus aimable qu'elles.

M. Lamontagne.

LE CANDIDAT DE L'INSTITUT,

OU

LA CONSOLATION DU POËTE GASCON.

Qué boulez-bous qué jé bous dise ?
Ils m'accusaient dé banité ;
Il faut vien qué l'on s'humanise ;
Chez û (complaisamment) jé mé suis présenté.
Du réfus qu'ils mé font, vien loin qué jé les vlâme,
J'applaudis à leur vounné foi ;
Les pauvrés gens, sans doute, ont senti dans lur âme
Qu'ils n'étaient pas dignés dé moi.

TRIOLET.

Il est aisé de vous aimer,
Il ne l'est pas de vous le dire ;
Qui vous voit se sent enflammer ;
Il est aisé de vous aimer ;
Mais l'esprit n'ose l'exprimer,
Et le cœur ne peut y suffire :
Il est aisé de vous aimer,
Il ne l'est pas de vous le dire.

M. de Cazenove.

HUITAIN.

Du mal cruel qui me tourmente,
Mon cher docteur, dois-je guérir?
Hélas! je crains bien d'en mourir,
Et ce seul penser m'épouvante.
— Calmez vos esprits : notre sort
Peut changer d'un moment à l'autre;
Et pour désespérer du vôtre,
Attendez que vous soyez mort.

M. J. C. Gabard.

ÉPIGRAMME.

Damon, ce médecin d'ignorance profonde,
A la Parque a payé tribut :
Comme le Rédempteur du monde,
Il est mort pour notre salut.

M. Victor Augier.
Étud. en droit.

IMITATION DE MARTIAL.

Tu nous caches tes vers, et veux être fameux;
Ah! cache-nous les bien, et sois ce que tu veux.

M. de Saint-Amand.

L'EXEMPLE.

DISCOURS EN VERS,

A mes Élèves, avant la distribution des Prix.

1813.

La tempête en fureur épouvante la terre.
Venez, enfans des arts, loin des feux du tonnerre;
Et, mettant à couvert votre front couronné,
Bénissez, près de moi, cet abri fortuné.
Soyez heureux, surtout, qu'un fléau plus terrible,
L'Exemple insidieux, l'Exemple irrésistible,
Loi suprême du peuple et sa seule raison,
Jamais dans ce lieu saint n'ait porté son poison.
A son gré, cependant, il étend ses ravages.
Pendant que la vertu cache ses avantages,
Il règne avec le vice, il domine sans frein,
Et de sa folle ivraie étouffe le bon grain.
J'ai vu naître de lui l'opinion perfide,
Abusant, égarant les fous qu'elle décide.
Il lui prête sa force, et, mettant dans ses mains
Le prisme qui séduit les regards des humains,
Il transforme, embellit, dégrade tout par elle:
Le crime est vertueux, la vertu criminelle.
Un peuple doux et bon, qu'il livre aux factieux,
Sans perdre sa gaîté, devenu furieux,
D'un air encor folâtre, ensanglante nos villes,
Et chante ses forfaits en légers vaudevilles.

Tour à tour à chaque âge il imprime un travers.
Tantôt il va peuplant les cloîtres, les déserts,
Et maudit de nos biens la splendeur insensée :
Tantôt, avilissant les mœurs et la pensée,
Du seul éclat de l'or il frappe les esprits ;
L'usure, à cet aspect, s'affiche au plus haut prix,
La rapine aux cent bras étale ses conquêtes,
Et ce sont les fripons qui sont les gens honnêtes.
Le Français, aujourd'hui de ses arts si jaloux,
Mais, glorieux long-temps de les mépriser tous,
S'enfonçait, à plaisir, dans sa crasse ignorance ;
Un livre eût fait pâlir un maréchal de France :
De sots nobles, dit-on, naquit ce préjugé,
Et pour peu qu'on sût lire, on avait dérogé.
Philosophes rivaux, quand deux esprits sublimes
Eurent du scepticisme illustré les maximes,
Tous leurs contemporains entraînés sur leurs pas,
Gens du monde et reclus, sujets et potentats,
De la philosophie arborèrent l'enseigne ;
La raison s'y soumit et data de son règne :
Quel revers tout à coup a marqué son écueil ?
Le colosse est tombé du haut de son orgueil.
Cette reine superbe est un monstre exécrable,
Dont tout le monde a peur, que tout le monde accable ;
Sinval même l'outrage ; et, dans de méchans vers,
Damis en l'insultant croit venger l'univers.
Ainsi, poussé jadis par quelques frénétiques,
Le siècle entier s'arma de poignards fanatiques ;
Et tel qui, dans son cœur ne crut jamais en Dieu,
Bravait, pour sa chapelle, et le fer et le feu.

Quel homme, en de tels jours entré dans la carrière,
Des astres dominans ne suit point la lumière ?
Quel génie assez fort, assez audacieux,
S'affranchissant lui-même et des temps et des lieux,
Aborde une autre époque et cherche une contrée
Où l'humaine raison brille plus épurée ?
On put voir un Bâcon, par un nouveau chemin,
Vers un docte avenir guider le genre humain;
Un Alexiowitz, né dans la barbarie,
Créer les lois, les arts, un peuple, une patrie :
De vingt siècles unis c'est le sublime effort :
Qu'on excepte avec eux quelques amis du sort,
Phénomènes brillans que l'univers contemple,
Les autres sont livrés au torrent de l'exemple,
Et, toujours par autrui vertueux ou méchans,
Le siècle où nous vivons décide nos penchans.
Tel le Rhin, promenant son onde souveraine,
Voit jaunir tout son cours du limon qu'il entraîne,
Et, perdus dans son sein, des milliers de ruisseaux
Prennent, en s'y jetant, la couleur de ses eaux.

Dans le champ des beaux-arts le danger est le même :
Rarement le bon goût, régulateur suprême,
Y règne en souverain ; mais des temps plus cruels
Ont vu briser son sceptre et souiller ses autels.
Le faux goût, usurpant son nom et sa couronne,
Succède à son rival que sa cour abandonne ;
Il diffame ses lois et tranche, sans égards,
Les nœuds dont il liait la nature et les arts.
Quel désordre aussitôt ? Les genres se confondent,
Les Brébeufs, les Ronsards, les Cotins surabondent,

Plus de raison ! ce n'est qu'un absurde tyran.
Des vers, beaucoup de vers, et jamais aucun plan.
Un homme a tout décrit, tout peint : d'après cet homme,
Longues descriptions d'arriver Dieu sait comme,
Tableaux de fantaisie, étalés bout à bout,
Où la mode légère a fait plus que le goût.
Qu'importe l'unité ? Quand l'ouvrage a son titre,
Tout l'univers y vient, de chapitre en chapitre.
C'est un chaos, d'accord ; mais un chaos brillant,
Un amas de beautés qu'on admire en bâillant.

Qu'il est à plaindre alors l'élève du Parnasse,
Qui, jaloux d'illustrer sa généreuse audace,
Avide de lauriers, n'en voit donner le prix
Qu'aux indignes succès dont le peuple est épris !
Un sens faux et bizarre, un style plus étrange,
Assurent, désormais, des droits à la louange,
Et lui, que ses appas de bonne heure ont séduit,
Prend ce sentier funeste et qui seul y conduit.
Le voilà des salons flattant les coryphées ;
Il obtient chaque jour ces faciles trophées
Dont l'immortalité dure quelques instans.
Isolé du beau monde et de l'esprit du temps,
Il put être un Boileau ; mais l'exemple et la mode
En font un Pellegrin délirant dans une ode,
Un rimeur descriptif qui, dans son atelier,
Accumule, sans fin, ses vers faits au métier ;
Un tragique à sang-froid, qui noue avec adresse
Des intrigues partout, excepté dans sa pièce,
Bien sûr, lorsque ses vers le classent au Pont-Neuf,
Qu'il doit monter en pompe au rang des trente-neuf ;

Tel autre chantre, enfin, aux accens ridicules,
Mais qui brille aux journaux tout comme ses émules,
Et, comme eux, dans les flots d'un encens avili
Ne sent pas qu'il respire et la honte et l'oubli.
Ainsi, quand un brouillard enveloppe la plaine,
Les hommes dans son sein l'aperçoivent à peine :
Parce qu'il est partout, il échappe à leurs yeux;
Mais celui qui les voit d'un sommet radieux,
Les plaint de traverser cette vapeur grossière,
Et sent mieux les attraits d'une pure lumière.

Vous aussi, goûtez bien l'air pur de ces climats,
Arbrisseaux élevés à l'abri des frimas,
Vous vous fortifiez pour affronter l'orage.
Ici des amis vrais forment votre jeune âge;
Ici, sous des lambris consacrés à la paix,
Règne une déité prodigue de bienfaits,
C'est la Raison : son air, son maintien vous repousse,
Mais plus on la connaît, plus elle est bonne et douce,
Elle offre à votre cœur, qu'elle instruit par ma voix,
Les mœurs, les sentimens, les vertus d'autrefois;
A vos jeunes esprits les antiques modèles
Dont l'âge a consacré les beautés immortelles,
Augustes monumens, jamais trop admirés,
Et que Gin et Gaston ont tant défigurés.
Aimez de tels appuis! par une étude égale
Affermissez en vous le goût et la morale :
Quand de principes sûrs ils vous auront armés,
Voyez tous les périls sans en être alarmés :
L'erreur vous environne, et ne peut vous atteindre;
Que dis-je? à votre aspect tout son feu va s'éteindre.

Vous paraîtrez ce Dieu, qui, lorsque tous les vents,
Excités, déchaînés contre les flots mouvans,
Augmentent à l'envi l'horreur de la tempête,
Montre aux séditieux sa vénérable tête,
Et, d'un regard tranquille enchaînant leurs complots,
Fait taire au même instant et les vents et les flots.

Heureux donc le mortel qui, dans ce qu'il doit faire
Consulte la Raison, et non pas le vulgaire :
Sans peser ses desseins aux balances d'autrui,
Il règle bien la sienne et la porte avec lui ;
Ou, s'il ne peut marcher sans guides, sans modèles,
Elle lui sert, au moins, à voir s'ils sont fidèles.
Souvent, tout l'art du sage est de choisir entre eux.
Imiter la vertu, c'est être vertueux ;
Contrefaire au hasard, c'est se montrer stupide.
Le héros de Pella, dans sa course rapide,
Rencontra, nous dit-on, aux rives de l'Indus,
Des singes par milliers aux arbres suspendus.
De ces monstres hideux qui pourra le défendre ?
Des singes font trembler les soldats d'Alexandre.
Mais bientôt, employant, au lieu de la valeur,
De ces vils animaux l'esprit imitateur,
Ils s'entravent les pieds ; les pécores, de même,
S'entravent à l'envi. Charmés du stratagème,
D'une perfide glu, posée en divers lieux,
Nos soldats ont paru se frotter les deux yeux ;
Les singes, à leur tour, d'engluer leur paupière :
Si bien que, garrottés, privés de la lumière,
Ils tombent, vils objets d'un triomphe nouveau.

Singes des arts, des mœurs, ô servile troupeau !

Voilà votre destin. Mais vous, troupe ingénue,
Si l'exemple du vice attache votre vue,
Que ce soit à dessein d'en mieux sentir l'horreur.
Vous savez comme à Sparte un sage précepteur
Inspirait le dégoût d'une liqueur traîtresse ?
Il montrait un esclave abruti par l'ivresse.
Tel l'art à nous guérir sait forcer le poison.
Tel jadis mon vieux père, élevant ma raison,
M'enseignait la sagesse en peignant le scandale :
Pour me faire chérir sa dépense frugale,
Il me montrait Dorlis, sans honneur et sans pain :
Effrayante leçon pour qui mène son train.
Voulait-il me prouver qu'il est beau d'être chaste?
De l'abbé Degravière il m'offrait le contraste.
Ne dois, ajoutait-il, tes biens et tes emplois
Qu'à l'austère vertu ! D'Orbe à la cour des rois
Brille en vain d'un éclat que l'honneur désavoue,
On voit, sous ses rubans, une idole de boue.
Par les mêmes conseils il guidait mes talens :
Mon fils, lisons Dorat, ses vers sont excellens
Pour montrer, disait-il, comme il n'en faut plus faire;
Il a pris, par bon ton, la gloire en sens contraire.
Plains les fous qu'il conduit; plains ce joli Pesai,
Et ce froid Démahis, petit-maître empesé,
Dont la muse en pompons, de clinquans embellie,
Doit inspirer un jour le chantre d'Émilie.
Sans te laisser tenter, vois aussi vingt rivaux
Emprunter de Delille et gâter les pinceaux :
Qu'ils fatiguent nos yeux d'une vaine peinture,
Toi, suis toujours Horace, et toujours la nature.

O paternel amour! j'eus, par ces tendres soins,
Quelques talens de plus, quelques erreurs de moins;
Le temps même a depuis accru cet avantage.
Je vous lègue, à mon tour, ce pieux héritage,
Mes enfans! Pour vous seuls j'ébauche des portraits,
Dont les uns pleins d'horreur, les autres pleins d'attraits,
Vous offriront, dans l'art de penser et de vivre,
L'exemple à redouter, près du modèle à suivre;
Et quand l'âge à vos pas aura bientôt ouvert
Ce monde, où trop souvent le plus sage se perd,
Pareils au nautonier qui, pour guider sa course,
Des vents même ennemis se fait une ressource,
Vous saurez féconder dans vos cœurs combattus
Le spectacle opposé du vice et des vertus;
En vous rajeuniront les mœurs et la patrie.
Ah! qu'on m'enlève alors à ma sage industrie!
Ou, dans ma froide main que le souffle des Dieux
Éteigne le flambeau dont j'éclaire ces lieux;
Du feu que j'allumai vous transmettrez les flammes,
Et par votre âme encor je formerai des âmes.

M. R. D. Ferlus.

FIN.

TABLE

DE L'ALMANACH DES MUSES DE 1814.

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

AVIS IMPORTANT

SUR L'ALMANACH DES MUSES.

Les Auteurs qui désireront faire insérer des Poésies *inédites* dans l'Almanach des Muses, sont instamment priés de ne pas adresser ces mêmes Poésies aux Editeurs des Recueils qui paraissent avec la nouvelle année ; et de les envoyer, *avant le* 1er *Octobre, à l'Éditeur de l'*Almanach des Muses, *rue du Mont-Blanc*, n° 27.

Ils voudront bien aussi écrire chaque pièce *sur une feuille séparée.*

Quant aux Poésies, Pièces de Théâtre ou Recueils imprimés dont ils désireraient qu'il fût parlé dans la Notice, c'est aussi *avant le* 1er *Octobre* qu'ils doivent les faire parvenir *à l'Éditeur.*

Il prévient qu'il reçoit trop de lettres *pour pouvoir répondre à aucune.* Celles *envoyées sans être affranchies*, restent à la poste.

AVIS

SUR LE CHANSONNIER DES GRACES.

F. Louis, Libraire-Éditeur de l'Almanach des Muses et du Chansonnier des Graces, prie MM. les Auteurs qui voudront faire insérer leurs productions dans le Chansonnier des Graces, de ne pas oublier que c'est dans le courant de *septembre*, au plus tard, et à l'adresse de F. Louis, *Libraire, rue de Savoie*, n° 6, qu'ils doivent les adresser, *franches de port*, ainsi que la musique qu'ils y auraient adaptée.

Les lettres *non affranchies* ne seraient pas reçues : on ne peut répondre à aucune ; mais tout ce qui est envoyé est examiné avec le plus grand soin.

Les Rédacteurs du Chansonnier des Graces ne sont pas les mêmes que celui de l'Almanach des Muses.

Toutes les pièces doivent être *inédites ;* cette condition est de rigueur.

Toutes doivent être écrites sur *un feuillet séparé*, avoir *un titre, un air* et *une signature*, à moins que les Auteurs ne désirent garder l'anonyme.

On observe à MM. les Auteurs, qu'en envoyant leurs productions après l'époque indiquée, c'est gêner la rédaction, et s'exposer à ce qu'elles ne puissent être insérées dans le volume de l'année.

NOTICE

DES POÉSIES ET PIÈCES DE THÉATRE

QUI ONT PARU EN M. DCCC. XIII.

NOTICE

DES POÉSIES ET PIÈCES DE THÉATRE

QUI ONT PARU EN M. DCCC. XIII.

POËMES.

L'Atlantiade, ou la Théologie Newtonienne, par Népomucène Lemercier, membre de l'Institut de France; 1 vol. in-8°. Paris, Pichard, libraire, quai Voltaire, n° 21.

Odi profanum vulgus,
Et arceo.

Telle est l'épigraphe dont l'auteur aurait pu allonger le titre de son poëme. Il s'est peu soucié en effet de se mettre à la portée du commun des lecteurs; mais *Lucrèce*, de son temps, ne s'en était guère plus soucié que lui. Il en résulte pour M. *Lemercier*, que lorsqu'il met en action *Théose*, *Nomogène*, *Psychologie*, *Syngénie*, *Bione*, *Barythée*, *Pyrophise*, etc., etc., on se demande, tant l'ignorance règne dans ce bas-monde! ce que c'est que tous ces gens-là?

Au reste, production qui prouve, par momens, un beau talent, de rares connaissances, un esprit peu commun, de la *singularité* surtout, ce qui équivaut, si l'on veut, à de l'*originalité*.

La Forêt de Saint-Germain, poëme par M. Henri V., impression de Firmin Didot. Paris, Firmin Didot, rue Jacob, n° 24;

Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve des Petits-Champs.

Le Maçon de Cythère, poëme par J. L. Brad; 1 vol. in-18, orné d'une figure. Paris, Cailiot, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 19.

L'auteur, comme dit un *gastronome fameux*, à propos de *têtes ou de langues de veau farcies*, ne s'étant point fait *légitimer*, c'est-à-dire, n'ayant point envoyé d'exemplaire de son poëme au Bureau de l'Almanach des Muses, j'ignore s'il est bien ou mal *bâti*. Ce titre seulement, *le Maçon de Cythère*, m'a paru étonner des personnes qui ne jugent souvent que sur l'*étiquette du sac*.

Les Déjeûners à la Fourchette, ou l'Art d'entrer dans la seconde classe de l'Institut, poëme, avec cette épigraphe :

> Je les réunissais le deux de chaque mois ;
> Mais, faute d'un pâté, je n'obtins qu'une voix.
> *Page* 22.

Broch. in-8° de 32 pages. Londres. Paris, marchands de nouveautés.

Méchante plaisanterie; talent dont on pourra juger par les vers suivans :

. . . .
Ah! que l'Académie, en corps chez vous admise,
D'abord en arrivant trouve la nappe mise.
Mais soignez tous les plats. Que le cochon de lait
De ses flancs rissolés allèche Morellet.
Voulez-vous de Suard engraisser le squelette?
Que dans son jus doré baigne la côtelette.
D'une poule du Mans on vous a fait le don,
Qu'elle paraisse; mais écartez le dindon:

Villars dirait peut-être, en lui tant l'esprit brille !
« *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* »

. . . .

Pour renforcer sa voix, qu'en face d'Andrieux
Le Pomar se débouche auprès du Condrieux.
Qu'il recouvre le sens en sablant du Champagne,
Le Mercier dont parfois l'esprit bat la campagne.
Du cidre à Parseval ; et que, franchise à part,
Sicard, le verre en main, trinque avec Raynouard.

. . . .

Mais songeons au dessert. Sur un large surtout,
Que le laurier verdisse à l'un et l'autre bout :
Car il est de rigueur; et la cérémonie
Veut que vous ayez l'air de croire le génie
Sous quarante grands noms autour de vous assis.
Les humbles échaudés feront face aux biscuits,
La pêche à l'abricot, le gruyère au marolles,
Et vous n'oublîrez pas surtout les croquignoles, etc.

L'Éducation, poëme, suivi de poésies diverses, par E. M. Masse. Paris, Al. Eymery, à la librairie d'éducation et de jurisprudence, rue Mazarine, n° 30 ; Delaunay, au Palais-Royal, galeries de bois, n° 243. Broch. in-12 de 108 pages.

Poésies précédées d'un avertissement très-modeste ; des vers heureux, des vers bien tournés; mais, puisque l'auteur demande des conseils et promet de les recevoir avec reconnaissance, quelques vers aussi, que, selon l'expression d'Horace, il faudrait *remettre sur l'enclume*. Au total, talent qui mérite des encouragemens et des éloges.

Amadis des Gaules, poëme faisant suite à la Table ronde, par M. Creuzé de Lesser, avec cette double épigraphe :

Fugite Austeri.

J'ai profité des licences permises,
Et l'art des vers eut toujours ses franchises.
Chant XX.

N.

Broch. in-18 de 404 pages. Paris, Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Fonds qui, en général, n'excite guère d'autre intérêt que celui de la curiosité. Beaucoup de combats, dont quelques-uns eussent dû être présentés moins *en raccourci;* faits qui ne sont pas tellement liés que l'attention du lecteur puisse être constamment soutenue et captive; et cependant des détails pleins d'esprit, de gaîté ou de grâce. Quelques passages, il est vrai, écrits négligemment, mais d'autres écrits avec autant de soin que d'élégance; des traits charmans, de la plaisanterie qui provoque le rire, quoi qu'on en ait. Au total, production que l'auteur s'est trop pressé de mettre au jour, dans laquelle pourtant il y a plus de talent qu'il n'en faut pour avoir une réputation, aujourd'hui surtout, que la célébrité s'acquiert à si peu de frais; poëme enfin qui, revu et corrigé,* mettra M. *Creuzé* à la place qu'il doit occuper, celle de l'un de nos poëtes les plus agréables, les plus spirituels.

La Culture des Jardins, poëme traduit du Xe livre de Columelle, par L. T. Hérissant. Paris, de l'imprimerie de J. B. Sajou, rue de la Harpe, nº 11.

Columelle, qui vivait sous l'empereur *Claude*, est estimé pour son style, qui se ressent de celui des poëtes qui écrivaient sous *Auguste*. On ne retrouve certainement pas ce style dans des vers tels que les suivans :

J'aime un sol humecté, qui fait naître en leur temps
Les bouquets de l'hyèble et les gazons rians.
Nuls lieux secs, nul marais où dans des flots de boue
La criarde grenouille à querell er s'enroue.

* La seconde édition va paraître.

Il faut cependant être juste, il y en a de meilleurs que ceux-là; mais, tranchons le mot: production au moins très-faible.

Invention de l'Imprimerie, poëme suivi de la Fête-Dieu, par A. M. Angers; de l'imprimerie d'Auguste Mame. Broch. in-8° de 24 pages.

Dans le premier poëme, de la correction, des vers bien faits, des détails techniques assez heureusement rendus, ainsi qu'on en peut juger par le fragment inséré dans ce volume.

Dans le second poëme, du talent encore, et surtout le ton convenable au sujet.

La Sottisiade, ou le Siége de l'Institut, poëme épi-satiri-burlesque, en six chants. Paris, Mongie, Palais-Royal.

Jérusalem délivrée, traduction nouvelle en vers français, par M***. Paris, Leprieur, libraire, rue des Noyers, n° 45; Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

Colardeau avait essayé la traduction du *Tasse*, et la brûla, avant de mourir, à la sollicitation de *Marmontel* qui le suppliait de ne point se présenter dans une lutte pareille le rival de *Watelet*. Or *Watelet*, tout académicien qu'il était, était poète, *comme Dieu sait!* M. *Baour de Lormian* a pareillement essayé cette traduction, mais a eu le tort d'entreprendre un pareil ouvrage *avant l'âge*. L'*inclément Clément* a aussi essayé de traduire le *Tasse*, et en a fait un *squelette* dont les os et les muscles pourtant sont parfois assez bien attachés. M. M***,

enfin, peu effrayé des noms de ses prédécesseurs, a voulu nous faire connaître le *Tasse* dans notre langue; et voici comme le poëte italien parle le français.

L'audacieux Adraste apportant une échelle,
Parvient à la muraille, et la dresse contre elle,
Lorsque, d'un poids énorme, un gros quartier de roc,
Par la vitesse encor multipliant son choc,
Vient tomber sur son casque, et le renverse à terre.
Argant avait lancé cette effroyable pierre.
De la chute et du coup étourdi gravement,
Le guerrier abattu reste sans mouvement;
Mais il n'était pas mort. D'un ton de raillerie,
Le fier Circassien lors fortement s'écrie:
« Arrivez. Le premier a déjà fait le saut. »

Il faut convenir que ce dernier vers, sans parler des autres, doit être bien étonné de se trouver dans une *épopée*.

RECUEILS.

Recueil d'Élégies, Cantates et Romances, par L. Brault. Paris, marchands de nouveautés.

Ce nom, du moins à ma connaissance, se révèle pour la première fois aux amateurs de notre littérature. Il est assez *mal sonnant;* mais qu'importe le nom, lorsqu'il se trouve en tête de bons ouvrages! J'ai lu des vers de M. *Brault* dans les extraits que les journaux ont donnés de son recueil, et certes il en fait de très-agréables. Je m'élève contre cette manie de prendre le nom d'un écrivain pour lui donner une sorte de ridicule, parce qu'elle est injuste, pour ne rien dire de plus. *Rivarol* et *Champcenets* en ont donné l'exemple dans un petit pamphlet fort *drôle;* et je regrette qu'un critique plein d'esprit, de gaîté, qui insère des articles très-piquans dans un journal très-esti-

mable et très-répandu, s'abaisse quelquefois à les imiter. Je me demande quelles sont les *premières familles* de la poésie française? et voici leurs noms : *Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine*. Sont-ils assez communs, abstraction faite de l'illustration qu'ils ont acquise? Jugeons le talent, laissons le nom; car, il est bien vrai de le dire :

> Le *nom* ne fait rien à l'*ouvrage;*
> Et l'ouvrage, lorsqu'il est bon,
> Quel qu'il soit, ennoblit le nom.

Fables par M. A. V. Arnault, de l'Institut impérial, de l'Académie de Madrid, etc., etc., avec cette épigraphe :

> *Calumniari si quis autem voluerit....*
> *Fictis jocari nos meminerit fabulis.*
> PHÆDRI, Prol.

De l'imprimerie de Gillé fils, 1812. Paris, Chaumerot, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 11; Chaumerot jeune, Palais-Royal, galerie de bois, n° 188.

Sortes de délassemens d'un *courtisan* de *Melpomène;* maniere absolument originale. L'apologue contraint souvent à prendre le ton et le tour de l'épigramme. Plusieurs fables qui décèlent un homme plein d'esprit; d'autres qui décèlent un poëte plein de talent; recueil enfin dont le succès est à jamais assuré.

Rosamonde, poëme en trois chants, suivi de poésies diverses, par Charles Briffaut. Paris, Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

Encore un recueil qui se distingue éminemment

parmi ces fatras de vers que nous donnent la capitale et les provinces. Encore un talent marqué, et surtout original. Quelques pièces pourtant où la jeunesse de l'auteur se fait un peu sentir.

Recueil des Poésies d'Anacréon de Théos, contenant le texte original, la glose grecque ramenée au dialecte commun, la traduction en prose latine, la traduction en vers latins, la traduction en prose française, la traduction en vers français, et des notes relatives à chaque texte, par J. E. Hardouin. Paris, Fayolle, libraire, rue Saint-Honoré, n° 284; et Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

> La sœur de Pélops, *Niobé*,
> Sur un mont est roc en Phrygie.
> Fille de Pandion, *Progné*,
> D'un meurtre, hirondelle, est punie, etc.

L'auteur s'est avisé de cette traduction à *soixante-dix-huit ans*; ce n'est plus l'âge des erreurs, même poétiques.

Élégies de Properce, traduites en vers français; et autres poésies inédites, par Denne-Baron, ornées de jolies grav. Paris, Rosa, libraire, rue de Bussy, n° 15.

Traduction dans laquelle le poëte a suivi ce précepte :

> *Nec verbum verbo curabis reddere, fidus*
> *Interpres.*

La précision de Properce parfois oubliée; sa chaleur parfois *attiédie*; parfois aussi une lutte heu-

reuse avec lui; des passages fort bien rendus, et en général un style digne d'éloges. Attendons d'autres éditions.

Compte rendu des Travaux de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Nantes, dans une séance tenue le 1er juillet 1813. Broch. in-8° de 108 pages; de l'imprimerie de F. C. Mellinet-Malassis.

Divers morceaux de prose dont il ne peut être ici question, mais parmi lesquels les amateurs auraient désiré voir quelques pages de M. *de Barante* (préfet du département de la Loire-Inférieure), qui n'est pas moins bon écrivain que bon administrateur.

Quelques morceaux qui suffiraient pour prouver que ce n'est pas seulement à Paris que l'on sait manier la langue poétique.

Le Papillon, ou Poésies de M. Lefilleul des Guerrots, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, avec cette épigraphe:

Je suis chose légère....
La Fontaine.

Paris, Renard, rue Caumartin; Delaunay, au Palais-Royal. Rouen, Périaux, imprimeur.

Cinquante fables que ne dédaigneront point les amateurs, qui déjà ont pu en remarquer plusieurs imprimées dans l'Almanach des Muses; des poésies fugitives dont souvent la pensée est heureuse et le fond agréable.

Les Odes d'Horace en vers français, avec cette épigraphe :

> En tout genre excellent, il chante tour à tour
> Les héros, la sagesse, et Bacchus et l'Amour.

Paris, Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

Traduction qui, malgré tout le mérite réel qu'on y trouve, prouve combien *Horace* perd dans notre langue, et combien sont heureux ceux qui, comme le disait l'abbé *Arnaud* en parlant d'*Homère*, peuvent le voir *face à face*.

Les Bucoliques de Virgile traduites en vers français, et accompagnées de notes sur les beautés du texte, par J. A. D****. Paris, Cussac, imprimeur-libraire, hôtel d'Aligre, rue d'Orléans-Saint-Honoré, n° 13.

Essai d'un jeune homme qui débute comme il serait bon que tous les jeunes gens débutassent, c'est-à-dire, en se mesurant avec les grands écrivains de l'antiquité ; ce seraient pour eux des études encore, mais des études excellentes. Ils apprendraient à ne point écrire des *riens sonores ;* à ne pas sacrifier la pensée au tour, la raison à l'harmonie des mots, le sentiment à un vain entassement d'images rebattues.

Traduction, au reste, qui prouve de très-heureuses dispositions, mais qu'il ne faut pas lire concurremment avec celles de MM. *de Langeac*, *Didot* et *Tissot*.

Mélanges, ou l'Arrivée de l'illustre Lagrange aux Champs-Élysées, par Auguste Hus,

auteur de la Vallée de Montmorency, etc. Paris, marchands de nouveautés.

Des chansons, des moralités, des épigrammes. Talent connu, qui n'aura sûrement pu contenir sa juste indignation contre un imprimeur qui, en publiant ses vers, a osé lui prêter un *hiatus* semblable à celui-ci :

On voit toujours un agioleur
Ne connaître ni foi *ni honneur*.

Veillées poétiques et morales, par M. Baour de Lormian, 2[e] édition. Paris, Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins; Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine.

Volume dont le succès est justifié par le talent très-distingué de l'auteur, et sur lequel on ne s'étend point ici, parce qu'il en a été parlé dans la notice de l'ALMANACH DES MUSES de 1812.

Romances et Poésies diverses, par M. A. F. de Coupigny, avec la musique gravée d'une partie des Romances, et cette double épigraphe :

. . . . . . *Parvo gaudere memento :*
Tuta mage est puppis, modico quæ flumine fertur.
Distiques de CATON.

Les longs ouvrages me font peur.

Paris, Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Une centaine de pages d'impression, guère plus ; mais c'en est assez lorsqu'elles sont bien remplies. On disait, assez gaîment, de l'auteur, il y a

quelques années, qu'il *tenait le sceptre de la romance*. Il est certain que dans la romance *élégiaque, érotique*, il a peu de rivaux. Dans la *romance historique*, c'est autre chose; *Moncrif*, MM. *Desprez, Géraud*, de Bordeaux, et quelques autres pourraient lui disputer la *souveraineté*; mais il n'a point ambitionné celle-ci. Quoi qu'il en soit, le recueil de M. *de Coupigny* est fort agréable; il y a de la grâce dans ses romances; on y trouve surtout le ton du genre; il mérite d'être accueilli.

Œuvres choisies de Quinault, 2 vol. in-12, édition stéréotype d'après le procédé de Firmin Didot. Paris, de l'imprimerie et de la fonderie stéréotypes de P. Didot l'aîné et de Firmin Didot.

Œuvres choisies de Desmahis, 1 vol. in-12, même procédé, même adresse que ci-dessus.

M. *Fayolle* ne se contente pas de nous donner, comme auteur, des vers bien tournés et de la prose bien écrite; comme éditeur, il nous donne aussi les œuvres d'écrivains au nom desquels la célébrité s'est plus ou moins attachée. Nous lui devions depuis quelques années une édition très-soignée de *Gentil-Bernard*; nous lui devons aujourd'hui celles du premier de nos poëtes dramati-lyriques et de l'un des plus *jolis* versificateurs du dernier siècle: elles doivent être également recherchées des amateurs.

Élégies, suivies de Poésies diverses, par Mme Dufrenoy; troisième édition, revue, corrigée et augmentée; 1 vol. in-12, orné de quatre jolies vignettes. Paris, Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30;

Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

Élégies dont le succès était assuré depuis longtemps, et dont la réunion était attendue avec impatience ; la douceur, la grâce, la sensibilité, mariées très-heureusement avec la poésie.

Le Fabuliste des Enfans et des Adolescens, ou Fables nouvelles, pour servir à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, avec des notes propres à en faciliter l'intelligence, par l'abbé Reyre, auteur du Mentor des Enfans, etc., 4e édition corrigée et augmentée, 1 vol. in-12 avec 8 fig. Lyon, Rusand, rue Mercière; Paris, Audot, rue Saint-Jacques, n° 51; Pillet, rue Christine, n° 5.

Poésies de L. J. B. E. Vigée, de plusieurs Académies, cinquième édition, revue, corrigée et augmentée de pièces inédites. Paris, Delaunay, libraire, Palais-Royal, n° 243; 1 vol. in-18 de 386 pages, orné d'une très-jolie gravure.

Poésies.... On demandait à *Lemierre*, qui parlait de ses ouvrages avec un enthousiasme que son extrême bonhomie pouvait seule rendre excusable, comment il avait le courage de les vanter ainsi? « Ma foi, répondit-il, mes confrères s'adressent aux journalistes pour avoir des éloges, et moi, je trouve plus simple de faire mes affaires moi-même. »

Je n'imiterai point l'exemple de *Lemierre*; je me bornerai à dire qu'après avoir publié mon recueil,

j'ai pu et dû m'honorer de la bienveillance qu'ont fait éclater dans leurs jugemens le *Moniteur*, le *Journal de l'Empire*, la *Gazette de France*, le *Journal de Paris*, et le *Mercure de France*.

Almanach des Muses, 1813. Paris, F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6; vol. in-12 de 302 pages, 49e de la Collection.

Almanach dédié aux Dames, pour l'an 1813. Paris, Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques, n° 54, et Delaunay, Palais-Royal.

Petit volume très-bien composé, orné de jolies gravures, imprimé avec soin, et relié avec une élégance, une recherche extraordinaires.

Le Chansonnier des Grâces, avec la musique gravée des airs nouveaux, 1813. Paris, F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6; vol. in-18 de 336 pages, 17e de la Collection.

Recueil dont le débit se soutient, grâce à l'attention qu'apportent les éditeurs à ne le composer que de chansons inédites. *

* Comme c'est chez le même libraire que l'on trouve ce *Chansonnier* et l'*Almanach des Muses*, quelques personnes croient que l'éditeur de l'*Almanach* l'est également du *Chansonnier* : il a déjà déclaré, et déclare encore très-positivement, qu'il n'est pour rien dans la confection du *Chansonnier des Grâces*.

Chansonnier dédié aux Dames et aux Demoiselles, pour l'an 1813. Paris, Lefuel, li-

braire, rue Saint-Jacques; Delaunay, Palais-Royal, galeries de bois.

Joli choix de chansons; six vignettes exécutées avec esprit; des airs gravés correctement; un souvenir formé de sujets allégoriques très-agréables. Volume qui, réuni à l'*Almanach dédié aux Dames*, doit absolument se trouver le jour de l'An sur la toilette d'une jolie femme.

Au moment où l'on imprime cette notice, les libraires mettent au jour un second volume de *Fables* par M. *le Bailly*, et la seconde édition de la traduction d'*Anacréon* par M. *de Saint-Victor*. Ces deux volumes se recommandent par le nom de leurs auteurs, et l'on regrette de n'en pas faire ici une mention plus étendue.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des Poésies dans le *Mercure*, le *Journal de Paris*, le *Journal de l'Empire* et la *Gazette de France*.

THÉATRES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Le Laboureur Chinois, opéra en un acte, paroles de M. Morel, musique de divers auteurs; 16 mars 1813.

Pastiche, composé d'airs parodiés des plus célèbres musiciens français, italiens et allemands.

Les Abencérages, opéra en trois actes, paroles de M. de Jouy, musique de M. Cherubini; avril.

Almanzor, chef de la tribu des Abencérages, vient d'épouser la belle *Noraïme*. Il a pour rival *Alémar*, chef des Zégris. *Gonzalve* a quitté le camp des Castillans pour assister aux noces *d'Almanzor*; mais la guerre se déclare. *Almanzor* s'arrache des bras de son épouse pour aller combattre les Castillans. On lui confie l'étendard sacré, dont il doit répondre sur sa tête. *Alémar*, jaloux de sa gloire, gagne le porte-drapeau qui, pendant le combat, livre sans résistance l'étendard de Grenade.

Almanzor est condamné à l'exil : il lui est ordonné, sous peine de mort, de s'éloigner sur-le-champ de la ville. Bientôt surpris par *Alémar*, au moment où il rentrait dans Grenade, pour chercher son épouse, il est condamné à perdre la vie. Un inconnu se présente alors, et s'engage à prouver son innocence par la voie des armes. Il combat *Alémar* et le terrasse. Cet inconnu est *Gonzalve*. Il déclare que l'étendard sacré lui a été livré par un Zégris. La trahison d'*Alémar* est découverte, et *Almanzor*, justifié par l'aveu de *Gonzalve*, est rappelé de son exil.

Sujet dramatique; style correct et pur; musique digne de son auteur.

Médée et Jason, opéra en trois actes, paroles de M. Milcent, musique de M. de Fontenelle; 20 août.

Sujet trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner l'analyse. L'auteur a cru trouver de nouveaux effets, en dépouillant *Médée* de ses enchantemens, et en la représentant comme une bonne

mère, et une épouse tendre et délaissée. Le caractère de *Médée* a perdu à cette métamorphose ce qu'il avait de plus dramatique, et le succès n'a pas entièrement justifié la hardiesse de l'auteur.

THÉATRE FRANÇAIS.

Typpoo-Saëb, tragédie en cinq actes, en vers, par M. de Jouy; 27 janvier 1813.

Typpoo, vaincu par les Anglais, est assiégé dans sa capitale. Ses armées ont été détruites; il ne lui reste qu'un petit nombre de Français fidèles à sa cause, son courage et ses enfans. Laissera-t-il ceux-ci exposés aux dangers dont il est menacé? non. Il veut les envoyer chez un prince allié, et les confie à *Narséa* son ministre. Ce *Narséa*, bramine fanatique, ennemi secret de *Typpoo* qu'il sait attaché au culte de Mahomet, entretient des intelligences avec le général anglais, et se propose de lui livrer les enfans de son maître. Cependant, un ambassadeur anglais se présente, est admis devant *Typpoo*; il lui propose la paix, en lui demandant ses enfans en otage. *Typpoo* rejette cette proposition, et la guerre sera continuée. L'ambassadeur, avant de se retirer, médite avec *Narséa* les moyens de trahir le sultan: ils sont surpris par *Raymond*, général français. *Typpoo* fait arrêter l'ambassadeur, qui expierait sa trahison, si *Raymond* ne favorisait sa fuite. Que fait *Narséa*? il accuse *Raymond*, ce qui jette le sultan dans la plus affreuse incertitude. Mais tout s'éclaircit. Les enfans de Typpoo sont sortis de la capitale: on croit qu'ils trouveront un asile; ce n'était point l'intention de *Narséa*, qui veut qu'ils tombent au pouvoir des Anglais. Ils y tomberaient, en effet, sans *Raymond* qui vole à leur

secours et les ramène à leur père. Cependant *Typpoo* prend les armes, vole aux remparts ; mais la victoire se décide en faveur des Anglais, et il périt dans la mêlée, de la main du traître *Narséa.* Il expire en recommandant à ses enfans de conserver aux Anglais la haine qu'il leur a vouée.

Pièce dans laquelle on a remarqué de beaux vers, des pensées élevées, des situations touchantes et des caractères bien tracés. Succès.

Ninus second, tragédie en cinq actes, par M. Briffaut ; 19 avril.

Ninus a fait assassiner son frère, roi des Assyriens, pour s'emparer du trône. La reine et son fils ont échappé à la mort. *Ninus*, qui a épargné le jeune prince, l'a fait élever à sa cour. La reine, qu'il croit morte, et qu'il a accusée de l'assassinat de son époux, a été recueillie par un satrape, qui la cache à tous les yeux, dans le palais même de *Ninus*. La reine demande à voir un instant son fils, qui depuis dix ans lui a été enlevé. L'entrevue a lieu en présence du satrape, qui exige de la reine qu'elle ne se fasse pas reconnaître. La reine, cachée sous les simples habits d'une étrangère, voit son fils, lui parle, et son émotion est près de la trahir, lorsque le satrape l'entraîne et la force à fuir du palais. *Ninus* arrive. Un officier vient lui apprendre qu'on a arrêté une femme étrangère, que mille indices ont rendue suspecte. *Ninus* la fait amener devant lui : il reconnaît l'épouse de son frère. Jusqu'à ce jour le crime de *Ninus* a pesé sur elle ; mais elle peut parler. Déjà le peuple, instruit que le meurtrier du roi respire, demande vengeance. La reine est citée devant les mages pour déclarer le nom du coupable ; elle s'y refuse : elle va périr. *Ninus* lui propose alors de la sauver, si elle veut partager le trône avec lui. Cette offre est rejetée avec horreur. Sa situation devient à chaque ins-

tant plus terrible, lorsque, vaincu par ses remords, *Ninus* fait assembler le peuple et les mages. Il justifie la reine, déclare qu'égaré par des conseils perfides, il s'est souillé du sang de son frère, et il se poignarde.

De l'intérêt; des invraisemblances; de belles scènes couvrant la foiblesse ou l'inconvenance de scènes moins heureuses. Au total, du talent, beaucoup de talent. Début qui donne de hautes espérances.

L'Avis aux Mères, ou les deux Fêtes, comédie en un acte, en vers, par M. Dupaty; 14 janvier 1813.

Mme *de Derlon* et Mme *de Mérinval*, jeunes veuves, et mères, l'une d'une fille, l'autre d'un fils, sont liées, depuis leur enfance, de la plus étroite amitié. Mme *de Derlon* est une folle aimant la dépense et le plaisir; Mme *de Mérinval*, une femme économe et sensée. Il est question de les fêter toutes deux le même jour; les préparatifs se font, et le jeune homme, la jeune personne, se voient, se promettent une soirée charmante, lorsque Mme *de Derlon* apprend la perte d'un procès qui lui enlève sa fortune. Cet événement l'accable, la porte aux plus tristes réflexions, aux plus humilians aveux, sur sa dissipation, vis-à-vis de sa fille même. Son amie, par bonheur, vient à son secours, et hâte le mariage des jeunes gens, pour qui l'exemple de Mme *de Derlon* doit être une bonne et profitable leçon.

Beaucoup d'esprit, des vers heureux, des traits piquans; mélange, peut-être extraordinaire, dans un pareil ouvrage, du rire et des larmes.

L'Intrigante, comédie en cinq actes et en vers, par M. Etienne; 6 mars.

M. *Dorvilé*, honnête et riche négociant, a laissé

s'introduire chez lui une sœur de sa femme. Intrigante de cour, celle-ci, dans l'espoir d'accroître son crédit, protége un comte *de Saint-Phar*, qui aspire à la main de la fille de M. *Dorvilé*. Un jeune officier, plus heureux que le comte *de Saint-Phar*, puisqu'il est aimé, a obtenu le consentement de M. *Dorvilé*. Les deux amans vont être unis, lorsqu'un ordre de la cour oblige le jeune officier à rejoindre sur-le-champ son régiment. Cet ordre, qui rompt son mariage, a été surpris par l'intrigante. Le comte *de Saint-Phar*, que l'on accuse de cette lâcheté, se justifie, et, de concert avec M. *Dorvilé*, il parvient à faire révoquer l'ordre. L'intrigante est démasquée, et le comte *de Saint-Phar* renonce à ses prétentions.

Ouvrage plein de mots heureux, de vers bien tournés, de scènes filées avec art; mais l'intrigante n'intrigue pas assez, elle est placée dans un cadre trop resserré; ses intrigues roulent sur des objets trop peu importans; il ne fallait rien moins que le rare talent que l'auteur a, du reste, déployé dans cet ouvrage, pour assurer le succès qu'il a obtenu.

Les Suites d'un Bal masqué, comédie en un acte et en prose, par Mme ***; 9 avril.

Versac doit épouser Mme *de Belmont*, pour terminer un procès. Il s'y refuse bientôt, d'après l'idée peu avantageuse qu'on lui a fait concevoir de sa prétendue. Il a rencontré à un bal masqué une femme charmante, dont il est épris sans avoir vu ses traits. Cette femme est une amie de Mme *de Belmont*. Elle conçoit le projet de vaincre les préventions de M. *de Versac*, en engageant son amie à le recevoir sous son nom. Ce stratagème réussit. *Versac* est enchanté des grâces de Mme *de Belmont*; il n'apprend qu'elle est sa pré-

tendue qu'au moment où il tombe à ses pieds pour lui demander sa main.

Fonds un peu léger ; la première partie de la pièce un peu longue, la seconde charmante. Au total, de l'esprit, du naturel. Et cette pièce est d'une femme! Il est peu d'hommes qui ne soient aujourd'hui dans le cas de la lui envier.

La Nièce supposée, comédie en trois actes et en vers, par M. Planard; 23 septembre.

Sainville a épousé en Amérique une jeune et riche héritière ; mais son oncle avait déjà disposé de sa main. Les deux époux, dont le mariage est encore un secret, se présentent devant leur oncle, honnête et franc marin, mais un peu emporté. Heureusement, la personne qu'il destine à *Sainville* a fait un autre choix. Elle est la première à vouloir rompre son mariage projeté. L'oncle, que l'on trompe quelque temps, finit par tout découvrir ; mais il retrouve dans l'épouse de *Sainville* la fille d'un de ses amis, et tout se pardonne.

Dialogue spirituel et facile ; de l'intérêt. Du succès.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Séjour militaire, opéra-comique en un acte, paroles de M. Bouilly, musique de M. Aubert ; 1er mars 1813.

Folie de carnaval, un peu trop longue peut-être ; musique facile et spirituelle ; du succès.

Le Prince de Catane, opéra-comique en un acte, paroles de M. Castel, musique de M. Nicolo ; 4 mars.

Imitation d'un conte de Voltaire : *L'Éducation*

d'un Prince. Poëme froid; musique pleine de charme; demi-succès.

Le Mari de circonstance, opéra-comique en un acte, paroles de M. Planard; 19 mars.

Une jeune veuve, *Julie*, est forcée de s'unir à un jeune officier qu'elle ne connaît pas, afin de terminer un procès et d'obéir à son oncle. Son amant, secondé par un adroit valet, imagine de faire revivre le mari de la jeune veuve, afin de différer au moins son nouveau mariage. Le prétendu arrive; il découvre la ruse, et se présente au valet comme l'intrigant qui doit arriver de Paris pour remplir le rôle du mari défunt; il mistifie gaîment *Julie*, son amant et le valet lui-même. Enfin, convaincu que le cœur de *Julie* ne peut être à lui, il se découvre, et renonce, de bonne grâce, à un mariage qui ne pourrait qu'être malheureux pour tous.

Du naturel et du trait dans le dialogue; situations neuves et piquantes; musique un peu faible; succès décidé.

Les deux Jaloux, opéra-comique en un acte, paroles de M. ***, musique de Mme ***; 27 mars.

Le *Jaloux malgré lui*, comédie en cinq actes, de *Dufresny*, réduite en un acte. Musique très-agréable, ne ressemblant nullement à celle qu'on s'efforce de mettre à la mode, et qui, si elle opérait une révolution, satisferait plus d'un amateur.

Le Camp de Sobieski, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Dupaty, musique de M. Kreutzer; 22 avril.

Sujet si léger, qu'il se refuse presqu'à l'analyse.

Des vers heureux, et une musique fraîche et brillante, ont mérité à cet ouvrage un succès agréable.

La Chambre à coucher, opéra-comique en un acte, paroles de M. ***, mus. de M. Guénée.

Richelieu a fait le pari d'épouser Mlle *de Guise* dans une demi-heure; il se cache dans sa *chambre à coucher*, et paraît à minuit, au moment où Mlle *de Guise* est seule. On conçoit le parti qu'une femme prudente peut prendre en un cas pareil, lorsqu'à l'amour se joint la crainte de se compromettre : elle épouse *Richelieu*.

Sujet un peu leste, mais dont l'auteur s'est tiré plus décemment qu'on ne l'eût espéré; musique agréable; du succès.

Le Prince troubadour, opéra-comique en un acte, paroles de M. Duval, musique de M. Mehul; 25 mai.

La Revanche et *les Projets de Mariage*, remaniés en opéra-comique. Musique où l'on retrouve toute la fraîcheur du talent de M. *Méhul*.

Le Français à Venise, opéra-comique en un acte, paroles de M. Justin-Gensoul, musique de M. Nicolo; 14 juin.

Sujet qui rappelle un peu celui de la *Chambre à coucher*. Ici c'est un jeune Français qui, impatienté des délais que sa maîtresse oppose à son bonheur, s'avise, pour la décider, d'annoncer son mariage à toute la ville, d'assembler la famille, de faire venir le notaire, les violons de la noce, et jusqu'à la musique de son régiment.

Dénoûment plus heureux que sage; de la gaîté; musique agréable; du succès.

Le nouveau Seigneur de Village, opéra-co-

mique en un acte, paroles de M. M***, musique de M. Adrien Boieldieu; juillet.

Pièce déjà représentée sur un autre théâtre, sous le titre du *Seigneur supposé*. Musique charmante; du succès.

Valentin, ou le Paysan romanesque, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Picard, musique de M. Berton; 14 septembre.

Valentin, bon et honnête paysan, mais dont la tête est troublée par la lecture des romans, s'imagine être issu d'une noble famille; il attend chaque jour que le hasard le fasse reconnaître de ses illustres parens. Un archiduc d'Autriche vient chasser près de la cabane de *Valentin;* il remarque le paysan, dont les traits lui rappellent ceux de son compagnon d'armes, le prince *Maurice,* mort dans un combat. *Valentin,* qui se voit l'objet de l'attention du prince, ne doute pas que le grand jour de la reconnoissance ne soit arrivé; sa tête achève de se perdre lorsqu'on le conduit à la cour de l'archiduc, et qu'on le revêt d'un habit magnifique. Mais sa joie est de courte durée; il apprend bientôt qu'on n'a voulu faire de lui qu'un mannequin, pour terminer le portrait du prince *Maurice,* auquel il ressemble par le plus singulier hasard. *Valentin* retourne à son village comblé des bienfaits du prince, mais guéri de ses chimères de grandeur.

Des ressemblances avec plusieurs pièces très-connues; de la gaîté et de la franchise dans le dialogue; musique qui a réuni tous les suffrages; du succès.

L'Aventurier, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Leber, mus. de M. Catruffo; 13 novembre.

Imitation de *l'Aventuriere onorato* de Goldoni.

Poëme faible ; musique agréable, mais qui prouve que l'auteur a besoin encore d'étudier la scène.

Double début ; succès d'encouragement.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Washington, ou les Représailles, drame en trois actes, par M. Henri ; 6 janvier 1813.

Asgill, jeune officier anglais, est prisonnier de *Washington*, général des Américains ; l'amour a pris soin d'adoucir sa captivité. Il est aimé de *Betty*, et il est près de l'épouser, lorsqu'on apprend qu'un capitaine anglais a fait pendre un de ses prisonniers. *Washington* se voit forcé, par le vœu de son armée, d'user du terrible droit de *représailles ;* un de ses prisonniers doit périr ; *Asgill* est désigné par le sort. *Washington* consent cependant à différer son supplice, sur la prière des compagnons d'*Asgill*, qui s'engagent à faire livrer à la juste vengeance des Américains le capitaine coupable de cet acte de cruauté. L'heure s'écoule ; *Asgill* va être conduit au supplice. Déjà le roulement des tambours se fait entendre, lorsqu'on apprend que le capitaine anglais vient d'être conduit à *Washington*, qui rend la liberté à *Asgill* et l'unit à *Betty*.

De l'intérêt ; dénoûment heureux quoique un peu trop prévu ; du succès.

M. de la Giraudière, comédie en deux actes et en prose, par M. *** ; 28 janvier.

M. *de la Giraudière*, qui est mécontent de son neveu, refuse de payer ses dettes, et, pour mieux se venger de lui, il forme le projet de se marier. Il s'avise, pour fixer son choix, de se présenter à un bal masqué sous des habits de femme. Son neveu, instruit de ce projet, se déguise en jeune innocente,

et parvient à séduire son oncle; il lui promet sa main, à condition qu'il paiera les dettes de son neveu. M. *de la Giraudière* y consent; il signe, les masques tombent; on se reconnaît, et tout se pardonne en faveur du carnaval.

Un peu plus que de la gaîté; peu de succès.

Le Voyageur malencontreux, comédie-folie en trois actes, par M. M***; fevrier.

Conception malheureuse, et qui n'a que trop justifié le titre de la pièce. Le *Voyageur malencontreux* n'a pu achever sa course.

Le Temporiseur, comédie en trois actes et en vers, par M. M***; 16 mars.

Cette pièce n'a point été achevée.

Le faux Imposteur, comédie en trois actes et en prose; par M. M***; 23 avril.

Encore une chute.

Evélina, drame en trois actes, par M. Rigaud; 27 juillet.

Évélina, jeune orpheline, est aimée d'un riche lord qui lui fait des propositions qu'elle rejette avec fierté. Le grand seigneur l'accuse alors d'un vol qu'elle n'a point commis. Après une foule d'événemens romanesques, *Évélina* est arrêtée et conduite devant un juge qui est près de la condamner, lorsqu'il reconnaît dans *Évélina* une nièce qu'il cherchait depuis long-temps. Le lord s'accuse de sa perfidie, et il la répare en unissant *Évélina* à un jeune colonel dont elle est aimée.

Beaucoup d'invraisemblance et peu d'intérêt; demi-succès.

L'Avare (de Molière), mis en vers par M. Mailhol ; 24 août.

Entreprise hardie que le succès n'a pas tout-à-fait justifiée.

J. J. Rousseau, ou une Journée d'Ermenonville, drame en trois actes et en prose, par M. Edouard ; 21 septembre.

L'anecdote vraie ou fausse d'un fils de *Rousseau*, qu'on prétend s'être tué sur son tombeau, a fourni le sujet de ce drame, qui a obtenu peu de succès.

Qui des deux a raison ? comédie en un acte et en prose, par M. Dumaniant ; octobre.

L'homme doit-il commander, ou la femme doit-elle être maîtresse ? Telle est la grande question que M. *Dumaniant* a décidée en faveur des dames. Le public n'a pas été moins galant, et ce jugement a été confirmé par de nombreux applaudissemens.

Les Polonais, tragédie en cinq actes et en vers, par J. Lamontagne, ancien commissaire et inspecteur de la Marine, représentée à Paris, sur le théâtre du Marais, en février 1801 ; seconde édition, revue et corrigée. Paris, Mme Lecouvreur, libraire, galerie et porte du Théâtre Français, rue Richelieu ; Barba, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

L'amour de la liberté, le désir ardent de s'affranchir d'un joug honteux, voilà ce que l'auteur a

voulu exprimer et peindre dans la fable qu'il a conçue.

Intérêt assez pressant, caractères assez bien dessinés ; scènes qui prouveraient quelquefois que l'auteur a besoin d'une plus grande connaissance du théâtre. Style en général élégant, noble et correct. Au total, ouvrage estimable et qui, si l'auteur le revoyait avec un ami difficile et surtout *exercé*, ne déparerait point le théâtre qui s'enorgueillit de tant de chefs-d'œuvre.

SCÈNE LYRIQUE.

Hommage rendu à Talma, le 26 octobre 1813, sur le grand théâtre de Nantes, par M. Blanchard de la Musse. Nantes, 1813.

Témoignage non équivoque des succès qu'a obtenus dans un de nos départemens un acteur chéri dans la capitale, pour les qualités sociales et le talent scénique qui le distinguent.

Des vers faciles.

FIN DE LA NOTICE.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1814. JANVIER.

P. L. le 6, à 7 h. 17 m. du m.
D. Q. le 13, à 9 h. 13 m. du m.
N. L. le 21, à 2 h. 22 m. du s.
P. Q. le 29, à 2 h. 32 m. du m.

Les jours croissent d'une heure 3 minutes.

1	s.	CIRCONCISION.
2	D.	s. Basile.
3	l.	ste Geneviève.
4	m.	s. Rigobert.
5	m.	s. Siméon St.
6	j.	L'Épiphanie.
7	v.	s. Théau.
8	s.	s. Lucien.
9	D.	s. Josse.
10	l.	s. Paul, ermite.
11	m.	s. Théodose.
12	m.	s. Ferjus.
13	j.	Bapt. de N. S.
14	v.	s. Hilaire.
15	s.	s. Maur, abbé.
16	D.	s. Guillaume.
17	l.	s. Antoine.
18	m.	Ch. s. Pierre.
19	m.	s. Sulpice.
20	j.	s. Sébastien.
21	v.	ste Agnès.
22	s.	s. Vincent.
23	D.	s. Ildefonse.
24	l.	s. Babylas.
25	m.	Ch. s. Paul.
26	m.	ste Paule.
27	j.	s. Julien.
28	v.	s. Charlemagne.
29	s.	s. Franç. de Sal.
30	D.	ste Bathilde.
31	l.	s. Pierre Nol.

FÉVRIER.

P. L. le 4, à 6 h 55 m. du s.
D. Q. le 12, à 2 h. 46 m du m.
N. L. le 20, à 10 h. 21 m. du m.
P. Q. le 27, à 10 h. 36 m. du m.

Les jours croissent d'une heure 29 minutes.

1	m	s. Ignace.
2	m.	Purification.
3	j.	s. Blaise.
4	v.	s. Aventin.
5	s.	ste Agathe.
6	D.	Septuagésime.
7	l.	s. Romuald.
8	m.	s. Jean de M.
9	m.	ste Apolline.
10	j.	ste Scolastique,
11	v.	s. Severin.
12	s.	ste Eulalie.
13	D.	Sexagésime.
14	l.	s. Valentin.
15	m.	s. Faustin.
16	m.	ste Julienne.
17	j.	s. Sylvain.
18	v.	s. Siméon.
19	s.	s. Gabin.
20	D.	Quinquagésime.
21	l.	29 Martyrs.
22	m.	s. Mérault.
23	m.	Cendres.
24	j.	s. Mathias.
25	v.	5 Plaies de N. S.
26	s.	s. Alexandre.
27	D.	Quadragésime.
28	l.	s. Romain.

MARS. *Printemps le* 21.

P. L. le 6, à 7 h. 23 m. du m.
D. Q. le 14, à 1 h. 39 m. du m.
N. L. le 21, à 9 h. 31 m. du s.
P. Q. le 28, à 10 h. 11 m. du s.

Les jours croissent d'une heure 46 *minutes.*

1	m.	s. Aubin.
2	m.	s. Basile.
3	j.	ste Cunégonde.
4	v.	s. Casimir.
5	s.	s. Drausin.
6	D.	Reminiscere.
7	l.	s. Thomas d'Aq.
8	m.	s. Jean de Dieu.
9	m.	ste Françoise.
10	j.	ste Doctrovée.
11	v.	Les 40 Martyrs.
12	s.	s. Pol, év.
13	D.	Oculi.
14	l.	s. Sylvain.
15	m.	s. Lubin.
16	m.	s. Abraham.
17	j.	ste Gertrude.
18	v.	s. Cyrille.
19	s.	s. Joseph.
20	D.	Lætare.
21	l.	s. Benoît.
22	m.	s. Victorien.
23	m.	s. Paul, évêque.
24	j.	s. Simon, m.
25	v.	Annonciation.
26	s.	s. Ludger.
27	D.	La Passion.
28	l.	s. Gontran.
29	m.	s. Eustase.
30	m.	s. Rieule.
31	j.	s. Acace.

AVRIL.

P. L. le 4, à 8 h. 39 m. du s.
D. Q. le 12, à 9 h. 33 m. du s.
N. L. le 20, à 8 h. 5 m. du m.
P. Q. le 27, à 0 h. 15 m. du m.

Les jours croissent d'une heure 38 *minutes.*

1	v.	N. D. de Pit.
2	s.	s. Franç. de P.
3	D.	Rameaux.
4	l.	s. Ambroise.
5	m.	s. Prudent.
6	m.	ste Hégésipe.
7	j.	Vendredi-Saint.
8	v.	ste Marie Egypt.
9	s.	s. Vincent F.
10	D.	PASQUES.
11	l.	s. Léon, pape.
12	m.	s. Jules, pape.
13	m.	s. Marcellin.
14	j.	s. Tiburce.
15	v.	s. Paterne.
16	s.	s. Fructueux.
17	D.	Quasimodo.
18	l.	s. Apolinaire.
19	m.	s. Timon.
20	m.	s. Marcias.
21	j.	s. Anselme.
22	v.	ste Opportune.
23	s.	s. George.
24	D.	ste Beuve.
25	l.	s. Marc, abst.
26	m.	s. Clet.
27	m.	s. Polycarpe.
28	j.	s. Vital, m.
29	v.	ste Cath. de S.
30	s.	s. Eutrope.

MAI.

P. L. le 4, à 10 h. 38 m. du m.
D. Q. le 12, à 2 h. 50 m. du s.
N. L. le 19, à 4 h. 33 m. du s.
P. Q. le 26, à 7 h. 47 m. du m.

Les jours croissent d'une heure 16 *minutes.*

1	D.	s. Jacq. s. Ph.
2	l.	s. Athanase.
3	m.	Inv. ste Cr.
4	m.	ste Monique.
5	j.	Conv. s. Aug.
6	v.	s. Jean P.-L.
7	s.	s. Stanislas.
8	D.	s. Désiré.
9	l.	s. Grég. de N.
10	m.	ste Soulange.
11	m.	s. Mamert.
12	j.	s. Pancrace.
13	v.	s. Onésim.
14	s.	s. Servais.
15	D.	s. Isidore.
16	l.	Rogations.
17	m.	s. Montant.
18	m.	s. Félix.
19	j.	ASCENSION.
20	v.	s. Yves.
21	s.	s. Hospice.
22	D.	ste Julie.
23	l.	s. Ausone.
24	m.	ste Jeanne.
25	m.	s. Urbain.
26	j.	s. Phil. de N.
27	v.	s. Hildevert.
28	s.	s. Germain.
29	D.	PENTECOTE.
30	l.	s. Hubert.
31	m.	ste Pétronille.

JUIN. *Été le* 22.

P. L. le 3, à 1 h 24 m. du m.
D. Q. le 11, à 4 h. 37 m. du m.
N. L. le 17, à 11 h. 41 m. du s.
P. Q. le 24, à 4 h. 43 m. du s.

Les jours croissent de 17 *m. jusqu'au* 21.

1	m.	s. Pamphile.
2	j.	s. Pothin.
3	v.	ste Clotilde.
4	s.	s. Optat.
5	D.	La Trinité.
6	l.	s. Claude, év.
7	m.	s. Mériade.
8	m.	s. Médard.
9	j.	ste Pélagie.
10	v.	s. Landry.
11	s.	s. Barnabé.
12	D.	Fète Dieu.
13	l.	s. Ant. de Pad.
14	m.	s. Basile, év.
15	m.	s. Guy, martyr.
16	j.	s. Ferréol.
17	v.	s. Avit, ab.
18	s.	ste Marine.
19	D.	Oct. Fête-Dieu.
20	l.	s. Sylvère.
21	m.	s. Leufroi.
22	m.	s. Paulin.
23	j.	s. Laufranc.
24	v.	s. Jean-Baptiste.
25	s.	Tr. s. Eloi.
26	D.	s. Anselme.
27	l.	s. Crescent.
28	m.	s. Irénée.
29	m.	s. Pierre, s. Paul.
30	j.	Com. s. Paul.

JUILLET.			AOUT.		
P. L. le 2, à 4 h. 43 m. du s.			P. L. le 1, à 10 h. 5 m. du m.		
D. Q. le 10, à 3 h. 3 m. du s.			D. Q. le 8, à 11 h 3 m. du s.		
N. L. le 17, à 6 h. 35 m. du m.			N. L. le 15, à 2 h. 14 m. du s.		
P. Q. le 24, à 4 h. 9 m du m.			P. Q. le 22. P. L. le 30		
Les jours diminuent de 56 minutes.			*Les jours diminuent d'une heure 32 minutes.*		
1	v.	s. Martial.	1	l.	s. Pierre-ès-L.
2	s.	Visit. N. D.	2	m.	s. Étienne, p.
3	D.	s. Anatole.	3	m.	Inv s. Etienne.
4	l.	Tr. s. Mart.	4	j.	s. Dominique.
5	m.	ste Zoé, m.	5	v.	s. Yon, martyr.
6	m.	s. Tranquill.	6	s.	Transf. N. S.
7	j.	ste Aubierge.	7	D.	s. Gaëtan.
8	v.	s. Aquilas.	8	l.	s. Justin, mart.
9	s.	s. Cyrille.	9	m.	s. Romain.
10	D.	ste Félicité.	10	m.	s. Laurent.
11	l.	Tr. s. Benoît.	11	j.	Susc. ste Cou.
12	m.	s. Gualbert.	12	v.	ste Claire.
13	m.	s. Turiaf, év.	13	s.	s. Hippolyte.
14	j.	s. Bonaventure.	14	D.	s. Eusèbe.
15	v.	s. Henri.	15	l.	ASS. s. NAPOL.
16	s.	N. D. du C.	16	m.	s. Roch.
17	D.	s. Clair, martyr.	17	m.	s. Mammès.
18	l.	s. Alexis.	18	j.	ste Hélène.
19	m.	s. Vincent de P.	19	v.	s. Louis, év.
20	m.	ste Marguerite.	20	s.	s. Bernard.
21	j.	s. Victor, m.	21	D.	s. Privat, év.
22	v.	ste Magdeleine.	22	l.	s. Symphorien.
23	s.	s. Apollinaire.	23	m.	s. Sidoine.
24	D.	ste Christine.	24	m.	s. Barthélemi.
25	l.	s. Jacq. s. Christ.	25	j.	s. Louis, roi.
26	m.	Tr. s. Marcel.	26	v.	s. Zéphyrin.
27	m.	s. George.	27	s.	s. Césaire.
28	j.	ste Anne.	28	D.	s. Augustin.
29	v.	s. Loup.	29	l.	s. Médéric.
30	s.	s. Abdon.	30	m.	s. Fiacre.
31	D.	s. Germain Aux.	31	m.	s. Ovide.

SEPTEMB. *Aut. le* 23

D. Q. le 7, à 5 h. 43 m. du m.
N. L le 13, à 11h. 28 m du s.
P. Q. le 21, à o h. 50 m. du s.
P. L. le 29, à o h. o m. du s.

Les jours diminuent d'une heure 44 minutes.

1	j.	s. Leu, s. Gilles.
2	v.	s. Lazare.
3	s.	s. Grégoire.
4	D.	ste Rosalie.
5	l.	s. Bertin, ab.
6	m.	s. Onésippe.
7	m.	s. Cloud, pr.
8	j.	Nativité N. D.
9	v.	s. Omer, év.
10	s.	s. Nicolas Tol.
11	D.	s. Patient.
12	l.	s. Serdot.
13	m.	s. Maurille.
14	m.	Exalt. ste Croix.
15	j.	s. Nicomède.
16	v.	s. Cyprien.
17	s.	s. Lambert.
18	D.	s. Jean-Chrysost.
19	l.	s. Janvier.
20	m.	s. Eustache.
21	m.	s. Mathieu.
22	j.	s. Maurice.
23	v.	ste Thècle.
24	s.	s. Andoche.
25	D.	s. Firmin.
26	l.	ste Justine.
27	m.	s. Côme, s. Dam.
28	m.	s. Céran, év.
29	j.	s. Michel, ar.
30	v.	s. Jérôme.

OCTOBRE.

D. Q. le 6, à o h. 8 m. du s.
N. L le 13, à 10h. 57m. du m.
P. Q. le 21, à 8 h. 58 m. du m.
P. L. le 29, à o h. 25 m. du m.

Les jours diminuent d'une heure 44 minutes.

1	s.	s. Remi.
2	D.	ss. Anges.
3	l.	s. Denis, ar.
4	m.	s. François.
5	m.	ste Aure.
6	j.	s. Bruno.
7	v.	s. Serge, m.
8	s.	s. Démètre.
9	D.	s. Denis, év.
10	l.	s. Géréon.
11	m.	s. Nicaise.
12	m.	s. Wilfride.
13	j.	s. Géraud.
14	v.	s. Calixte.
15	s.	ste Thérèse.
16	D.	s. Gall, abbé.
17	l.	s. Cerboney.
18	m.	s. Luc, évang.
19	m.	s. Savinien.
20	j.	s. Sendou.
21	v.	ste Ursule.
22	s.	s. Mellon, év.
23	D.	s. Hilarion.
24	l.	s. Magloire.
25	m.	s. Crépin.
26	m.	s. Rustique.
27	j.	s. Frumence.
28	v.	s. Simon, s. Jude.
29	s.	s. Faron, év.
30	D.	s. Lucain.
31	l.	s. Quentin.

NOVEMBRE.

D. Q. le 4, à 7 h. 13 m. du s
N. L. le 12, à 1 h 24 m. du m.
P. Q. le 20, à 5 h. 26 m. du m.
P. L. le 27, à 0 h. 0 m. du s.

Les jours diminuent d'une heure 17 *minutes.*

1	m.	TOUSSAINT.
2	m.	Les Trépassés.
3	j.	s. Marcel, év.
4	v.	s. Charles.
5	s.	ste Bertilde.
6	D.	s. Léonard.
7	l.	s. Villebrod.
8	m	stes Reliques.
9	m.	s. Mathurin.
10	j.	s. Léon le Gr.
11	v.	s. Martin, év.
12	s.	s. Vrain, év.
13	D.	s. Brice, év.
14	l.	s. Bertrand.
15	m.	s. Eugène.
16	m.	s. Edme, arc.
17	j.	s. Agnan.
18	v.	ste Aude, v.
19	s.	ste Elisabeth.
20	D.	s. Edmond.
21	l.	Prés. N. D.
22	m.	ste Cécile.
23	m.	s. Clément.
24	j.	s. Severin, s.
25	v.	ste Catherine.
26	s.	ste Genev. Ar.
27	D.	Avent. s. Vital.
28	l.	s. Sosthène.
29	m.	s. Saturnin.
30	m.	s. André.

DÉCEMB. *Hiver le* 22.

D. Q. le 4, à 3 h. 55 m. du m.
N. L. le 11, à 6 h. 46 m. du s
P. Q. le 20, à 0 h. 15 m. du m.
P. L. le 26, à 11 h. 9 m. du s.

Les jours diminuent de 20 *minutes jusqu'au* 21.

1	j.	s. Eloi.
2	v.	s. Anthème.
3	s.	s. François Xav.
4	D.	ANN. DU COUR.
5	l.	ste Barbe.
6	m.	s. Nicolas.
7	m.	ste Fare, v.
8	j.	Conception.
9	v.	ste Gorgonie.
10	s.	ste Valère.
11	D.	s. Fuscien.
12	l.	s. Damase.
13	m.	ste Luce.
14	m.	s. Nicaise.
15	j.	s. Mesmin.
16	v.	ste Adélaïde.
17	s.	s. Olympiade.
18	D.	s. Gatien.
19	l.	ste Meuris.
20	m.	s. Philogone.
21	m.	s. Thomas.
22	j.	s. Ischyron.
23	v.	ste Victoire.
24	s.	s. Yves.
25	D.	NOEL.
26	l.	s. Etienne.
27	m.	s. Jean, év.
28	m.	ss. Innocens.
29	j.	s. Thomas de C.
30	v.	ste Colombe.
31	s.	s. Silvestre.



